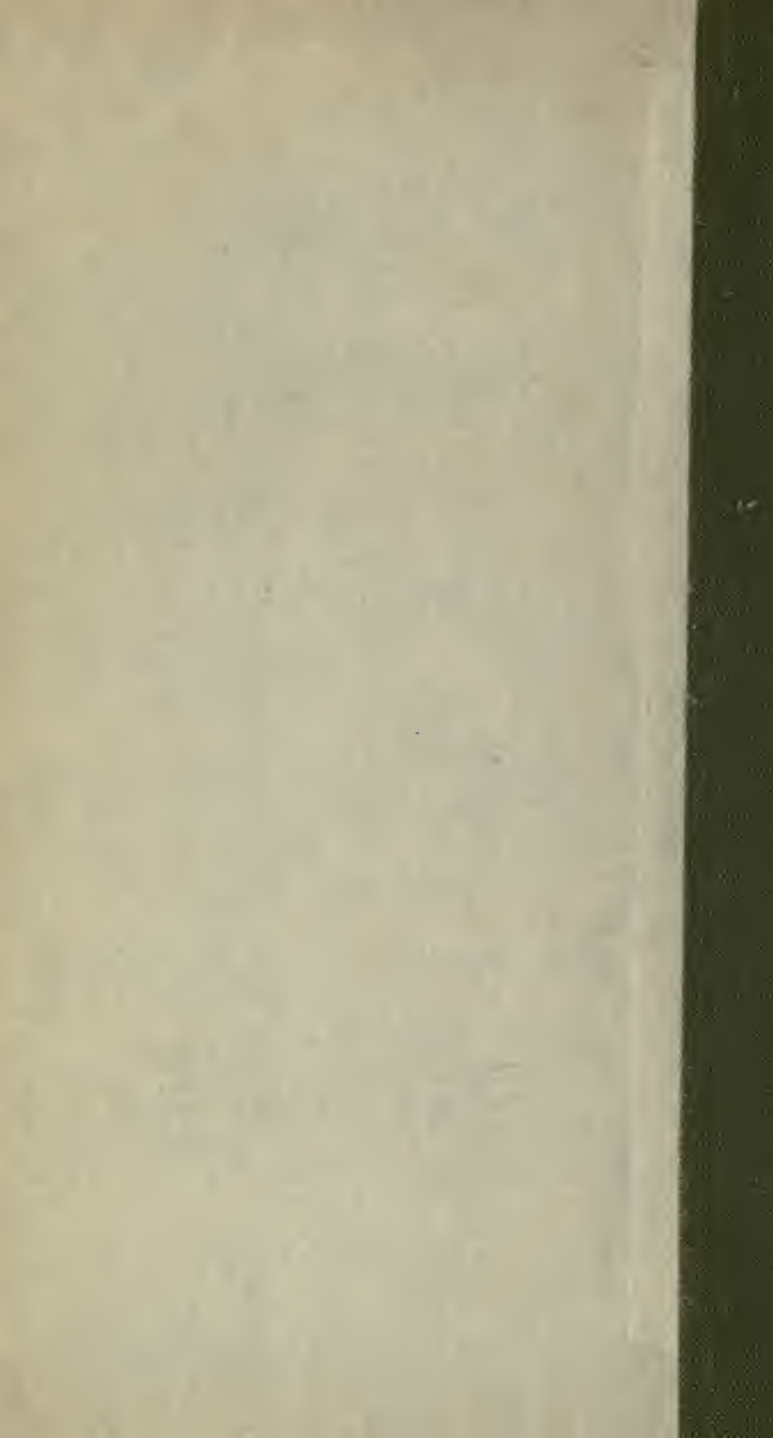



UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01568321 2

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

CATHEDRAL

UNIVERSITY

THE SAINT-JAMES

PRINCIPES
DES MŒURS
CHEZ TOUTES LES NATIONS;
OU
CATÉCHISME
UNIVERSEL;
PAR SAINT-LAMBERT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez H. A G A S S E , imprimeur - libraire , rue des
Poitevins , n°. 18.

AN VI de la République (1798 , vieux style.)

421500
5.4.44

1805
A 57

PRINCIPES

DES MOEURS

DE TOUTES LES NATIONS

OU

CATÉCHISME

UNIVERSSEL

PAR SAINT-LAMBERT.

TOME SECOND.



A PARIS

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, au Salon de Sculpture, au Salon de Gravure, au Salon de Musique, au Salon de Poésie, au Salon de Littérature, au Salon de Philosophie, au Salon de Médecine, au Salon de Chirurgie, au Salon de Pharmacie, au Salon de Botanique, au Salon de Zoologie, au Salon de Minéralogie, au Salon de Médecine Légale, au Salon de Médecine Militaire, au Salon de Médecine Vétérinaire, au Salon de Médecine Équine, au Salon de Médecine Canine, au Salon de Médecine Feline, au Salon de Médecine Ovine, au Salon de Médecine Caprine, au Salon de Médecine Porcine, au Salon de Médecine Canine, au Salon de Médecine Feline, au Salon de Médecine Ovine, au Salon de Médecine Caprine, au Salon de Médecine Porcine.

chez la Citoyenne Lesclapart, Palais National, ci-devant des Arts, au Salon de Peinture, au Salon de Sculpture, au Salon de Gravure, au Salon de Musique, au Salon de Poésie, au Salon de Littérature, au Salon de Philosophie, au Salon de Médecine, au Salon de Chirurgie, au Salon de Pharmacie, au Salon de Botanique, au Salon de Zoologie, au Salon de Minéralogie, au Salon de Médecine Légale, au Salon de Médecine Militaire, au Salon de Médecine Vétérinaire, au Salon de Médecine Équine, au Salon de Médecine Canine, au Salon de Médecine Feline, au Salon de Médecine Ovine, au Salon de Médecine Caprine, au Salon de Médecine Porcine.

42200
P. A. 44

LE CATÉCHISME

UNIVERSEL.

INTRODUCTION.

ON sait que l'homme reçoit ses idées morales comme toutes les autres, par les sens; l'attention née du besoin, les grave dans sa mémoire, et lui fait faire des réflexions, des abstractions; mais on ne sait pas avec quelle lenteur, il acquiert assez d'idées et de connaissances pour être en état de comprendre ce système moral qui doit être la base du catéchisme.

Les premières notions de l'enfant sont presque toutes physiques, c'est le besoin d'alimens, de mouvement, de repos qui les lui fait acquérir; ces notions le conduisent bien lentement à d'autres idées, il faut, auparavant qu'il ait commencé à faire des abstractions, et jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, il n'en fait que des objets sensibles; il est frappé de la couleur des corps, long-tems avant de l'être des qualités de l'ame;

il se fait l'idée abstraite de la verdure, avant de se faire l'idée abstraite de la bonté.

Il n'existe d'abord pour l'enfant que des individus ; il a au moins deux ans, quand il commence à les classer en genres et en especes ; c'est beaucoup plus tard qu'il range ses actions et celles des autres dans certains genres, dans certaines especes ; c'est plus tard encore que, sans se tromper, il rapporte à un genre de sentimens, à une espece de sentimens, les différens mouvemens de son ame, et leur donne les noms qui leur sont propres. Mais il connaît bien peu les rapports de ses actions et de ses sentimens avec son bonheur et celui des autres ; il est encore loin d'y trouver de la moralité.

Il est vraisemblable que l'amour de l'enfant pour sa mere, à laquelle il doit ses petites jouissances et le soulagement de ses maux, est un des premiers sentimens dont il se rend compte ; cependant il ne connaît qu'un petit nombre des effets de ce sentiment, et il est bien incapable de comprendre la plupart des préceptes qui lui prescriraient les devoirs d'un fils envers sa mere.

Combien ne faut-il pas qu'il ait généralisé ses idées ? Combien ne faut-il pas qu'il ait fait d'expériences morales, pour sentir la nécessité

de ce précepte ? *Ne faites point aux autres , ce que vous ne voulez pas qu'ils vous fassent.*

S'il craint d'abord de faire du mal à ceux qui peuvent le lui rendre ; il ne craindra d'en faire à tout le monde que lorsque l'idée du mal qu'on fait , se sera liée absolument dans sa tête , avec l'idée du mal qu'on s'attire ; et cette liaison ne se formera que lorsqu'il aura vu que le mal qu'on fait est toujours puni ou par l'offensé , ou par la société qui le venge.

Si sa déférence pour vous lui fait faire avant l'âge de six ou sept ans , des actions de bonté , de libéralité , de générosité ; lui donne-t-elle la connaissance précise de ces vertus ? Non , sans doute , il n'a pu s'instruire que par des besoins momentanés , par des craintes , des espérances qui ne se portent pas dans un tems éloigné , et il n'aura le sentiment de la bonté , surtout de la libéralité , de la générosité ; il n'aura la connaissance réfléchie de ces belles qualités , que lorsqu'il aura trouvé des avantages dans les petits sacrifices que vous lui aurez fait faire.

Sa situation , son ignorance et sa faiblesse , l'empêchent long-tems de rendre les plus légers services , et par conséquent d'avoir l'idée de ce précepte , qui est le complément de la morale.

Faites pour les autres , ce que vous desirez qu'ils fassent pour vous.

Pensez-vous hâter ses connaissances par des définitions ? Mais avant l'âge de sept à huit ans, il y en a bien peu qu'il puisse entendre. Voulez-vous en être convaincu ? Analysez avec lui les mots de la définition que vous croyez qu'il entend le mieux. Vous verrez qu'il y en a plusieurs auxquels il n'attache aucune idée ; qu'il y en a plusieurs auxquels il attache des idées fausses, que les définitions des mots qui sont les signes d'un petit nombre d'idées, ne sont point parfaitement claires dans son esprit, et que les définitions des mots qui sont les signes d'un certain nombre d'idées sont pour lui très-intelligibles. Or, une partie des mots qui expriment dans les grandes sociétés, une partie des notions morales, sont souvent les signes d'une grande collection d'idées.

Donner à l'enfant un recueil de préceptes, de définitions, le forcer à l'apprendre et à le répéter, c'est lui faire prendre l'habitude de placer dans sa tête des signes qui n'ont point d'idées bien déterminées, de se servir de mots sans les entendre, de croire cependant les entendre, et de se faire, pour le reste de sa vie, un esprit vague et faux.

Comment donc s'y prendre pour lui donner les notions morales, et le mettre peu à peu en état de savoir et de savoir bien le catéchisme ? Il faut attendre, et mettre à profit les occasions et l'expérience.

Quand l'enfant conduit par des besoins physiques, a compris et retenu les noms des objets physiques, ensuite les noms de leurs qualités, les noms des sentimens qu'ils ont fait naître dans son cœur, ces objets ont été pour lui agréables ou rebutans, utiles ou nuisibles.

Il en est de même de ses actions, elles ont eu pour lui des noms dès qu'il a pris quelque habitude d'abstraire ; elles ont été des causes de peines ou de plaisirs. Il prend de l'estime pour celles qui lui ont donné du plaisir, et de l'aversion pour celles qui lui ont donné de la douleur ; il appelle les unes bonnes et les autres mauvaises : et lorsque vous lui avez appris que la vertu consiste à faire du bien à lui et aux autres, il commence à joindre à propos, aux noms de ses actions ou de celles dont il a été le témoin, les épithètes de vertueuses et de vicieuses ; il se forme des notions morales.

Il en sera bientôt de même des sentimens qu'il a éprouvés ; il nomme vices ceux qui lui ont

inspiré de mauvaises actions, et vertus ceux qui lui ont inspiré de bonnes actions.

L'enfant commence alors son dictionnaire de morale , et il l'augmente à mesure qu'il voit ou fait des actions nouvelles , qu'il entend exprimer ou qu'il éprouve des sentimens nouveaux. Vous l'aidez beaucoup à enrichir ce dictionnaire, et à ne l'enrichir que d'idées justes , si dans toutes les occasions où il se présentera des faits avec quelques moralités , vous les lui faites connaître en peu de mots et avec clarté.

Il y a cependant des actions que vous pouvez lui prescrire comme honnêtes , et d'autres que vous pourrez lui défendre comme malhonnêtes , sans lui dire pourquoi elles ont l'un ou l'autre de ces caracteres ; et c'est la conduite que vous devez avoir avec lui toutes les fois qu'il n'est pas en état de vous entendre ; alors il ne s'instruit pas , mais il obéit. Il doit long-tems agir ou n'agir pas , seulement parce que vous lui prescrivez l'un et vous lui défendez l'autre. La confiance qu'il doit avoir en vous , et sa docilité , lui tiennent lieu de vertu et de lumieres.

Après une suite d'actions dirigées par sa conscience ou par la vôtre , faites parce qu'il est en état d'en juger , ou parce qu'il défere à vos

ordres , il prend ses idées et ses habitudes morales ; avant de bien connaître ses devoirs , il prend l'habitude de les suivre ; la plupart sont fondés sur les principes de la société , sur la nécessité de conserver l'ordre social ; or , quel enfant a-t-il des idées de l'ordre social et des principes de la société ?

Il peut cependant acquérir ces idées beaucoup plus tôt qu'on ne le pense ; en attendant , il a les idées de l'ordre domestique , et dans un tems où il est borné à l'exercice des vertus domestiques.

Avant l'âge de quatre ou cinq ans , il a les idées des relations de pere , de fils , de parent , de maître , etc. , mais il est un peu plus avancé en âge lorsqu'il sent que si chacun des membres qui composent la famille , suivait sa volonté sans prendre garde à celle des autres , et sans que personne eût le droit et le pouvoir de réprimer et de diriger toutes ces volontés , elles seraient si souvent opposées les unes aux autres , qu'il y aurait plus de contradictions que de secours mutuels , plus d'antipathie que de bienveillance , moins de jouissances que de privations.

Il faut donc pour que tous soient d'accord ou qu'ils apprennent à se céder mutuellement , qu'ils se soumettent tous à l'autorité d'un seul

qui marque à chacun sa place , ses fonctions , ses devoirs , et qui s'occupe de maintenir dans la famille la tranquillité et l'union.

Cette autorité , c'est vous qui en êtes revêtu ; la mere de vos enfans s'y est soumise en vous épousant ; vos domestiques s'y sont soumis en entrant dans votre maison ; la nature y a soumis vos enfans : vous leur ferez sentir dans plusieurs occasions , qui ne manqueront pas de se présenter , comment votre autorité , et l'obéissance de tous , font le bonheur général ; et comment les égards , la bienveillance qu'ils ont les uns pour les autres et pour vous , est la source de leur bien-être. Il n'y a guere d'enfant de sept à huit ans qui ne puisse avoir toutes ces idées ; et de celles-ci à celles de l'ordre social , le passage n'est pas difficile.

Tirez l'esprit de votre élève du sein de la famille ; faites-lui jeter de bonne-heure un coup-d'œil sur la société ; faites-la lui voir comme une grande famille ; alors il apprendra facilement que tous les hommes se doivent la justice et la bienveillance , il saura que les hommes ne doivent point se permettre des actions qui nuiraient à la grande famille , ou conserver des sentimens qui pourraient inspirer ces actions ; il apprendra que l'homme de tous les

états a le droit d'être protégé, secouru par la société, comme chaque membre de la famille a le droit d'en être protégé, secouru; il connaîtra que dans le monde comme dans votre maison, pour que l'ordre et la tranquillité se conservent, il faut qu'il y ait autorité et obéissance; il acquerra les idées des hiérarchies politiques et de l'ordre social.

Dans les premières années il n'a guère éprouvé que ces passions sans lesquelles l'homme ne peut exister; il en a peu observé d'autres, mais à mesure qu'il a porté son attention de l'ordre domestique à l'ordre social, il a connu des passions que l'âge, l'état, les circonstances doivent inspirer à tous les hommes. Il avait l'idée de la gourmandise avant celle de l'ambition, l'idée de la colère avant celle de l'amour des richesses; il a éprouvé l'amour filial avant l'amour de la patrie, la paresse plutôt que l'amour de l'ordre; mais il n'y a aucun sentiment dont il ne puisse avoir l'idée à l'âge de douze ans, et il peut, comme je l'ai dit, avoir pris des habitudes vertueuses.

C'est à peine à ce moment qu'il s'est formé l'idée de ce bien-être durable, de ce contentement habituel qu'on appelle le bonheur, c'est-à-dire qu'il manquait de l'idée qui devait le

déterminer le plus puissamment au bien, et lui faire préférer quelques privations aux jouissances, le présent à l'avenir. Il n'avait pas les idées des avantages certains, mais éloignés que procure la vertu; il n'avait point le sentiment des récompenses ni des punitions qu'il ne pouvait recevoir que dans un long espace de tems. On ne pouvait se servir, pour le guider, de cette phrase si propre à déterminer l'homme d'un âge mûr : ce parti que vous allez prendre fera un jour votre malheur; ou celle-ci : ce travail, si vous vous y dévouez, fera un jour votre bonheur. Il faut long-tems dire à l'enfant, telle action sera suivie d'une telle peine, ce travail sera suivi de ce plaisir; et il faut que cette peine, ce plaisir ne soient pas présentés dans le lointain. Les craintes, les espérances des maux ou des biens à venir, qui sont dans l'homme en société le principe d'activité le plus puissant, n'ont aucun pouvoir sur l'enfant; son imagination n'est pas encore éveillée, et le vague des idées n'agit point sur lui; il est sans prévoyance, il soupçonne rarement que ce besoin qu'il vient de satisfaire pourra se renouveler, il n'a ce soupçon qu'après avoir été malheureux par des privations qu'il n'avait pas prévues; il n'a de la prévoyance, des craintes, des espé-

rances éloignées, les idées d'un état durable, que lorsqu'il a les idées des différentes modifications du tems.

Ce n'est guere avant sa quatrieme année que l'enfant attache des idées précises à ces mots de semaine, de mois, d'année, et il a beaucoup plus tard le sentiment d'une suite d'années. Voilà pourquoi l'idée d'un état permanent et la crainte ou l'espérance de cet état font si peu d'impression sur son ame. Ces motifs manquent à ses actions, et il a cette raison de moins de les conformer aux lois de la morale. Il ne peut absolument en comprendre le système dans lequel une vertu prépare une vertu, un plaisir prépare une privation, et conduit par un long espace de tems à des peines ou à des plaisirs.

L'éducation de la premiere enfance doit donc se borner à lui donner les idées morales, à mesure que les occasions s'en présentent, à ne point accompagner les leçons de beaucoup de dogmes, et enfin par autorité ou par persuasion, lui faire commencer les bonnes habitudes.

Lorsque l'enfant a un certain nombre d'idées sur les passions, les vices, les vertus, l'ordre social, le bonheur, il est tems de rassembler ces idées, et de lui aider à former ce système moral qui doit régler tous le cours de sa vie.

Ce moment n'arrive guere pour les enfans les mieux élevés avant l'âge de douze ou treize ans, c'est alors seulement qu'ils sont en état d'entendre un catéchisme, c'est alors qu'ils le reçoivent avec une sorte de plaisir, parce qu'il est dans la nature de l'homme de se complaire à rassembler et à réduire en méthode des vérités qu'il juge utiles, qu'il craint de perdre, et qu'il perdrait cependant si elles n'étaient pas enchaînées.

Un enfant de douze à treize ans saisit facilement l'ensemble d'un catéchisme qui donne de l'ordre à ses idées. Il voit les rapports de l'une à l'autre, et il en tire des conséquences pour sa conduite.

Mais comment doit-on faire ce catéchisme ?

Je voudrais le diviser en trois parties, les notions, les préceptes, et l'examen de soi-même.

Ces notions seront renfermées dans un petit nombre de dialogues, dont les questions et les réponses seront courtes et précises.

Les unes et les autres seront souvent des définitions, qui alors arriveront à propos, parce qu'elles ne contiendront guere que des idées connues de l'enfant ou que vous pouvez lui faire connaître. Elles ne seront que les résultats

de ses propres découvertes , et ne feront que lui donner des idées plus exactes des mots qui composent son dictionnaire de morale.

Voici l'ordre dans lequel je voudrais ranger ces notions.

Donnez d'abord des idées générales de l'homme , de l'amour propre , du bonheur ; dites comment ce bonheur dépend de la manière dont nous devons combattre , suivre , soumettre , choisir nos passions ; il faut ensuite faire connaître les passions , et commencer par celles qui peuvent le plus nuire à nous et aux autres. Vous les définirez , et vous expliquerez en peu de mots leur caractère et leurs effets. Vous parlerez ensuite de celles qui ne nuisent ni à nous ni aux autres que par leurs excès , leur but , ou les moyens qu'elles emploient , et qui par elles-mêmes sont agréables et forment les liens de la société. Vous passerez à celles qui n'ont pas d'autres causes que le désir d'acquérir de nouveaux moyens d'assurer notre sécurité et de multiplier nos jouissances. Vous finirez par un dialogue qui expliquera pourquoi il faut se rendre maître de toutes ses passions , et balancer les unes par les autres.

Cette partie du catéchisme ne doit pas avoir plus de dix à douze pages , parce qu'elle ne

fait que rappeler et ordonner des idées que votre élève a sans doute déjà.

Lorsqu'on a la connaissance des passions , ce qu'on est le plus tenté de faire , c'est de s'imposer de combattre celles qui nous rendent malheureux , et d'entretenir en nous , en les dirigeant , celles qui nous rendent heureux.

C'est alors que l'enfant recevra volontiers un recueil de préceptes , qui ne doit être composé que de huit ou dix chapitres fort courts. Ces préceptes comprendront les devoirs de l'homme envers lui-même et envers les autres , dans les différens états où le place la nature , et en faisant abstraction des états où le place le gouvernement ; c'est-à-dire que vous donnerez les préceptes qu'on doit suivre comme homme , citoyen , fils , pere , époux , ami , maître , domestique , et non pas comme magistrat , militaire , financier , noble , etc. Je voudrais que ces préceptes fussent écrits avec une élégante précision et avec quelque énergie ; il ne suffit pas qu'ils soient les conseils de la raison , il faut qu'ils soient les conseils de la raison sensible. Ce ne sont pas des vérités seches que vous avez à dire , ce sont des oracles que vous avez à prononcer , et pour qu'ils soient retenus

facilement et répétés avec plaisir , ils doivent être écrits avec sentiment.

Lorsqu'on est bien convaincu que le choix de certaines passions et l'observance de certains préceptes doivent décider de notre bonheur , il est bien naturel de chercher , si on a en soi ces passions , et si on se sent capable d'observer ces préceptes ; c'est le moment de faire apprendre à l'enfant , ou plutôt au jeune homme , l'art de s'interroger soi-même.

La 12^{me} et 13^{me} année auront été bien employées si le jeune homme s'est mis dans la tête les notions et les préceptes. C'est dans la suivante que vous devez lui faire prendre avec méthode l'habitude de s'examiner ; sans cette habitude nous ne pouvons prendre celle des réflexions les plus utiles , ni prétendre à la persévérance dans le bien. Nous ne voyons point les rapports que les préceptes du catéchisme peuvent avoir avec notre caractère et notre situation ; ils sont pour nous comme les lois d'un pays étranger ; nous sommes les dupes de tous les sophismes de nos passions , si nous n'observons leurs causes , leurs progrès , leur déclin , ainsi que les pensées , les jugemens qu'elles font naître , les sentimens qu'elles s'associent , les momens où elles nous cèdent , ceux où elles parlent plus haut que notre raison. Alors l'imagination nous égare , et ce n'est pas sans

une grande attention sur soi-même qu'on reconnaît le moment où elle va combattre ou servir notre raison.

Je suis porté à la paresse , et si je ne me connais pas , le difficile va me paraître impossible. Je suis maîtrisé par l'amour , et je ne vois pas combien il m'éloigne des desseins , des travaux qui me seraient utiles. J'aime les richesses , et je me persuade qu'elles sont les seules dispensatrices des biens qui me conviennent le plus. Sans l'examen assidu de soi-même , on ne connaît ni tout le bien ni tout le mal qu'on est capable de faire ; on ne peut être sûr que ce qui nous plaît dans le moment , nous plaira dans la suite ; si les idées que nous avons de certains biens ou de certains maux , sont fondées sur la nature des choses ou seulement sur leurs rapports avec notre situation présente ; nous ne voyons pas comment nous changeons de système en changeant d'habitude ; enfin nous devenons différens de nous-mêmes , sans nous en appercevoir.

Si je m'observe , j'arrange mon plan de vie selon mes goûts d'habitude , mes lumières et ma situation ; je ne me livre à aucun sentiment sans voir ce qu'il me promet , ce qu'il peut m'ôter ; je suis continuellement attentif à ne point dépraver mon caractère , et je jouis du plaisir de le perfectionner.

LE CATÉCHISME

UNIVERSEL.

DIALOGUE PREMIER.

Demande. QU'EST-CE que l'homme ?

Réponse. Un être sensible et raisonnable.

D. Comme sensible et raisonnable, que doit-il faire ?

R. Chercher le plaisir , éviter la douleur.

D. Ce désir de chercher le plaisir et d'éviter la douleur , n'est-il pas dans l'homme ce qu'on appelle l'amour propre ?

R. Il en est l'effet nécessaire.

D. Tous les hommes ont-ils également l'amour propre ?

R. Oui , car tous les hommes ont le désir de se conserver et d'obtenir le bonheur.

D. Qu'entendez-vous par bonheur ?

R. Un état durable dans lequel on éprouve plus de plaisir que de peine.

D. Que faut-il faire pour obtenir cet état ?

R. Avoir de la raison et se conduire par elle.

D. Qu'est-ce que la raison ?

R. La connaissance des vérités utiles à notre bonheur.

D. Qu'est-ce qu'un homme raisonnable ?

R. Celui qui a la connaissance de ces vérités et qui en fait usage.

D. L'amour propre ne nous engage-t-il pas toujours à chercher ces vérités et à les suivre ?

R. Non , parce que tous les hommes ne savent pas s'aimer.

D. Qu'entendez-vous par là ?

R. Je veux dire que les uns s'aiment bien, et que les autres s'aiment mal.

D. Quels sont ceux qui s'aiment bien ?

R. Ceux qui cherchent à se connaître et qui ne séparent pas leur bonheur du bonheur des autres hommes.

D. Ceux qui s'aiment mal peuvent-ils être heureux ?

R. Non , parce qu'ils ne peuvent être contents d'eux-mêmes ni des autres.

D. Comment est-on content des autres et de soi-même ?

R. En faisant ce qu'on doit à soi-même et aux autres.

D. Qu'est ce qu'on se doit à soi-même ?

R. De conserver et d'augmenter les qualités soit du corps , soit de l'ame.

D. Comment conserver et augmenter les qualités du corps , utiles à notre bonheur ?

R. Par la tempérance dans les plaisirs des sens , et par un exercice ou un travail modéré.

D. Comment a-t-on de la tempérance dans les plaisirs des sens ?

R. En ne s'y livrant qu'autant qu'ils sont nécessaires pour entretenir et accroître nos forces.

D. Mais l'envie de nous amuser , celle d'avoir un plaisir , ne peut-elle pas nous rendre moins modérés dans les plaisirs des sens ?

R. Cela n'arrive qu'à l'homme qui n'a pas observé quelles sont les bornes de ses besoins , et qui n'est pas attaché au travail et à ses devoirs.

D. Comment conserver et augmenter les qualités de l'ame , utiles à notre bonheur ?

R. En cherchant à perfectionner notre raison

et à conserver les sentimens qui sont agréables à nous et aux autres.

D. Quels sont ces sentimens ?

R. Tous ceux qui nous portent à remplir nos devoirs envers les hommes.

D. Qu'est-ce qu'on doit aux hommes ?

R. De contribuer à leur bonheur.

D. Pourquoi ?

R. Parce que depuis sa naissance jusqu'à sa mort , l'homme a toujours besoin des hommes.

D. L'homme est donc bien faible ?

R. Il est faible quand il est seul , mais il est fort par la société.

D. Qu'est-ce que la société ?

R. C'est un corps d'hommes rassemblés pour se défendre , se secourir et s'aimer. L'Angleterre , la France , la Suisse , etc. , sont des sociétés.

D. Comment est-il faible quand il est seul ?

R. Parce qu'il ne peut se défendre contre les animaux et les saisons , ni se procurer des choses nécessaires à sa conservation et au bonheur de sa vie.

D. Que faut-il faire pour être aimé de la société ?

R. Avoir de la justice, de la vertu et l'amour de l'ordre.

D. Qu'est-ce que la justice ?

R. C'est une disposition à nous conduire envers les autres, comme nous désirons qu'ils se conduisent envers nous.

D. Qu'est-ce que la vertu ?

R. C'est une disposition habituelle à contribuer au bonheur des autres.

D. Qu'entendez-vous par ce mot ordre ?

R. L'assemblage des lois, des règles et des usages établis pour le maintien de la société.

D. Vous m'avez dit ce que c'est que la vertu en général, mais qu'entendez-vous par des vertus ?

R. J'entends les passions utiles à nous et à nos semblables.

D. Qu'est-ce que le vice ?

R. C'est une disposition à sacrifier l'ordre et ce que nous devons à nos semblables, à notre intérêt mal entendu.

D. Qu'entendez-vous par des vices ?

R. Des passions qui nuisent à nous et aux autres.

D. Comment pouvons-nous être dans la disposition de nous nuire à nous-mêmes.

R. En cherchant des plaisirs qui peuvent

nuire à notre santé , affaiblir nos bonnes qualités , nous écarter de nos devoirs.

D. Sommes-nous souvent dans ce danger ?

R. Oui , quand nous ne connaissons pas bien les hommes et nous-mêmes.

D. Que faut-il faire pour bien connaître les hommes et soi-même ?

R. C'est ce que je vous dirai dans le premier entretien que j'aurai avec vous.

D I A L O G U E S E C O N D .

D. Vous devez me dire ce qu'il faut faire pour bien connaître les hommes et soi-même ?

R. Il faut d'abord connaître les passions.

D. Qu'est-ce que les passions ?

R. Des sentimens vifs et de quelque durée.

D. Quelles sont les causes des passions.

R. L'amour de nous-mêmes , ou l'amour du plaisir et l'aversion pour la douleur.

D. Dites-moi d'abord quelles sont les passions vicieuses ?

R. L'orgueil , la colere , la haine , la vengeance , l'envie , la pusillanimité , la paresse.

D. Qu'est-ce que l'orgueil ?

R. C'est une opinion exagérée de notre

mérite , accompagnée de mépris pour les autres.

D. Pourquoi est-il un vice ?

R. Parce qu'il nuit à nous et aux autres.

D. Comment peut-il nous nuire ?

R. Parce qu'il nous attire la haine de la société , et que l'homme haï devient plus faible que s'il était seul.

D. Comment nuit-il aux autres ?

R. Parce qu'il attaque l'estime qu'a pour eux la société , et celle qu'ils ont pour eux-mêmes.

D. Qu'est-ce que le mépris ?

R. C'est le sentiment qu'inspirent à l'orgueilleux ceux qu'il croit ses inférieurs , et qu'inspirent à tous les hommes ceux qui n'ont pas les qualités utiles à la société.

D. Qu'est-ce que la colere ?

R. C'est un sentiment vif et pénible que nous font éprouver ceux qui nous nuisent , ou ceux en qui nous supposons l'intention de nous nuire.

D. Quels sont les effets de ce sentiment ?

R. Il rend injuste , il peut devenir cruel , il ôte la raison.

D. L'homme dans cet état ne peut donc

écouter la prudence , qui n'est que l'exercice de la raison d'usage dans la société ?

R. Cela lui est impossible.

D. Qu'est-ce que la haine ?

R. Une colere continuée , mais moins vive ; un desir permanent de nuire à son objet.

D. Mais ne peut-on haïr ceux qui veulent nous faire du mal ?

R. Non , il ne faut que se défendre et avoir pour eux de l'aversion , c'est-à-dire éviter leur commerce.

D. Quel serait l'inconvénient de haïr ceux qui nous haïssent ?

R. Il y en a plusieurs : la haine est un sentiment triste qui nous empêche de jouir des sentimens agréables , qui nous rend odieux à la société , et qui nous inspire la vengeance.

D. Qu'est-ce que la vengeance ?

R. Un desir violent de rendre le mal qu'on a reçu ou qu'on croit avoir reçu.

D. Pourquoi la vengeance est-elle un vice ?

R. Parce qu'elle blesse les lois de la société qui se charge de punir les offenses.

D. Mais n'y a-t-il pas des paroles ou des actions offensantes que la société ne punit pas ?

R. Alors ces actions ou ces paroles ne peuvent

faire un tort véritable , et on doit les pardonner.

D. Et si on ne les pardonne pas ?

R. On montre un caractere que la société doit craindre , et pour lequel elle a de l'aversion.

D. Qu'est-ce que l'envie ?

R. Un sentiment triste que nous inspire le bonheur ou le mérite des autres.

D. L'envie rend donc bien malheureux ?

R. Oui , tout ce qu'il y a de plaisirs , de belles qualités ou de talens sur la terre peut faire son supplice.

D. Ne porte-t elle pas beaucoup à tourmenter les autres ?

R. Oui , elle deteste son objet et cherche à lui nuire.

D. C'est donc un caractere bien méprisable et bien odieux ?

R. Il n'y en a point qui le soit davantage , puisque l'envieux hait et poursuit tout ce qui peut être utile ou agréable à la société.

D. Qu'est-ce que la pusillanimité ?

R. Une disposition habituelle au sentiment de la peur.

D. Quels sont les effets de cette disposition ?

R. D'ôter les forces de l'esprit et du corps, de tourmenter d'inquiétudes, de rendre incapables d'entreprises difficiles, d'empêcher de suivre son devoir quand il y a du danger à le suivre.

D. Quel sentiment inspirent ceux qui ont cette disposition.

R. Le mépris, puisqu'ils sont exposés à manquer à leurs devoirs, et peuvent rarement rendre de grands services à la société.

D. Qu'est-ce que la paresse ?

R. C'est la haine du travail que la nature et la société nous imposent.

D. A quels maux s'expose le paresseux ?

R. A la misère, s'il est sans fortune.

D. Et s'il est riche ?

R. A l'ennui, à la perte de ses richesses, au mépris des bons citoyens.

D. N'est-il pas fort injuste ?

R. Sans doute, dans une société où tout le monde s'occupe, il ne peut se livrer à l'oisiveté sans injustice.

D. Le paresseux pauvre n'a-t-il pas une autre manière d'être injuste ?

R. Il abuse de la pitié du riche, qui est le patrimoine du pauvre laborieux à qui son travail ne peut suffire.

D. Toutes ces passions nous rendent-elles malheureux ?

R. Oui , ou par elles ou par leurs suites.

D. Comment par elles ?

R. Parce qu'elles sont des sentimens tristes : craindre , haïr , être colere , envier , etc. , c'est souffrir.

D. Ces passions ne donnent-elles jamais de jouissances ?

R. Elles peuvent en donner qui ne durent qu'un moment et qui sont suivies de longs repentirs.

D. Croyez-vous que l'orgueil et la paresse soient des sentimens tristes par eux-mêmes ?

R. Ils ne le sont pas d'abord , mais ils le deviennent par leurs effets.

D. Les passions tristes par elles-mêmes ne sont-elles pas , en général , celles qui nuisent le plus à la société ?

R. Oui , et voilà pourquoi il est si dangereux de les laisser devenir des habitudes.

D. Ne doit-on pas encore éviter de les inspirer aux autres ?

R. Sans doute , puisqu'elles sont un mal.

D. N'ont-elles pas encore d'autres suites fâcheuses dont nous n'avons rien dit ?

R. Nous avons déjà fait entendre qu'elles

étaient les sources de plusieurs vices et de plusieurs défauts.

D. Quels sont-ils ?

R. Nous en parlerons dans un autre entretien.

D I A L O G U E T R O I S I È M E .

D. Quels sont les vices et les défauts que traînent à leur suite ces passions dont nous avons parlé ?

R. La méchanceté, la cruauté, la médisance, la calomnie, le mensonge, la présomption, l'ingratitude, l'inquiétude, le chagrin, la tristesse, la superstition, la vanité.

D. Les hommes naissent-ils méchants ?

R. Non, mais ils le deviennent quand ils n'ont pu mériter l'estime et la bienveillance de la société.

D. Qu'est-ce que la méchanceté ?

R. C'est le sentiment d'une ame qui se complaît dans le malheur des hommes.

D. Et la cruauté ?

R. Le sentiment de ceux qui se complaisent à faire souffrir les plus grands maux et surtout les tourmens physiques.

D. La méchanceté n'est-elle pas la cause de la médisance ?

R. La médisance a pour causes l'orgueil, l'envie, la haine, la vanité, la vengeance pusillanime.

D. Quel est le fruit le plus ordinaire qu'on recueille de la médisance ?

R. Les fautes du médisant ne sont jamais pardonnées ; ses bonnes qualités sont très-rarement avouées.

D. La médisance ne va-t-elle pas jusqu'à dire le mal qui n'est pas ?

R. Elle est alors la calomnie, et c'est le dernier degré de la perversité ; elle est même punie par les lois.

D. Quel est son but ordinaire ?

R. D'ôter au mérite l'estime des hommes qui est sa récompense.

D. Quand le mensonge ne serait pas employé par la calomnie, ne serait-il pas un vice bien odieux ?

R. Sans la parole, les hommes vivraient entr'eux comme des loups ; et si la parole dit ce qu'on ne pense pas, elle n'est plus le premier lien de la société.

D. Quelles sont les principales causes du mensonge ?

R. Il y en a plusieurs : l'orgueil, la faiblesse qui veut cacher ses fautes, le desir désordonné d'un bien, la crainte excessive d'un mal, la paresse, etc.

D. Quand le mensonge est découvert ?

R. Le menteur perd la confiance et l'estime de ses concitoyens.

D. Peut-il être sûr que ses mensonges ne seront pas découverts ?

R. Jamais ; et quand il en serait sûr, il ne pourrait ignorer que ses mensonges sont l'effet de vices ou de faiblesses.

D. N'y a-t-il pas, outre un mensonge en paroles, un mensonge d'action ?

R. Oui, quand par sa conduite on feint un dessein, une vertu, un sentiment qu'on n'a pas.

D. Quel nom donne-t-on à cette espece de mensonge ?

R. Celui de fausseté ou d'hypocrisie.

D. Et lorsqu'on est coupable de ce mensonge dans le dessein de nuire beaucoup à quelqu'un ?

R. Cela s'appelle de la perfidie.

D. L'homme doit donc toujours être vrai ?

R. L'homme doit toujours dire à ses semblables les vérités qui peuvent leur être utiles.

D. N'avez-vous pas dit que la présomption

était un de ces défauts que faisaient naître en nous les passions vicieuses ?

R. Elle est presque un effet nécessaire de l'orgueil.

D. Qu'est-ce que la présomption ?

R. C'est un faux jugement de nos forces qui les exagère à nos yeux.

D. Quels sont ses effets ?

R. De nous faire entreprendre ce que nous ne pouvons exécuter.

D. Quelles sont les causes de l'ingratitude ?

R. L'orgueil, la paresse, l'amour effréné des plaisirs, la cupidité, la légèreté, etc.

D. Mais l'orgueil n'est-il pas la cause la plus commune de l'ingratitude ?

R. Il l'est, et de l'ingratitude la plus odieuse, puisqu'il va quelquefois jusqu'à inspirer de la haine pour son bienfaiteur.

D. Comment cela ?

R. Un des effets de l'orgueil est de ne pouvoir souffrir aucune supériorité, or les bienfaits en donnent ; d'ailleurs la reconnaissance impose des devoirs, et l'orgueil ne se soumet que le moins possible à la loi d'un devoir nouveau.

D. L'ingrat n'est-il pas bien odieux à la société ?

R. Sans doute , puisqu'il affaiblit autant qu'il est en lui le sentiment de cette vérité si utile , que les bienfaits concilient les cœurs.

D. De qui l'ingrat doit-il être le plus haï ?

R. Du malheureux. L'ingrat est l'ennemi de tous ceux qui ont des besoins.

D. Qu'entendez-vous par l'inquiétude ?

R. Une crainte vague des événemens , une incertitude dans notre volonté.

D. Quelle en est la cause ?

R. Il y en a plusieurs : la pusillanimité , le mécontentement de nous-mêmes , les injustices que nous avons éprouvées , une suite de malheurs.

D. Qu'est-ce que la superstition ?

R. La crainte des puissances invisibles.

D. Comment s'en préserver ?

R. En domptant la peur , en modérant en nous le desir de deviner l'avenir , en cherchant à connaître la nature , en nous défiant beaucoup de notre imagination.

D. Le chagrin et la tristesse ne sont-ils pas des vices ?

R. Non , ce sont des sentimens fâcheux qui prouvent notre faiblesse quand on ne sait pas s'en rendre maître.

D. Les malheurs qu'on éprouve dans sa fortune , la perte , l'ingratitude ou les périls des gens

gens qu'on aime , donnent une tristesse , un chagrin qu'on ne peut pas blâmer.

R. Cela est vrai , mais on ne doit pas laisser à ces sentimens trop d'empire et trop de durée.

D. Pourquoi ?

R. Pour notre intérêt et celui des autres.

D. Comment pour notre intérêt ?

R. Parce qu'ils nous éloignent du but de la vie qui est le bonheur.

D. Comment pour l'intérêt des autres ?

R. Parce que le chagrin et la tristesse suspendent et même affaiblissent les facultés de notre entendement , nous rendent inutiles à la société , et se communiquent à nos semblables.

D. Mais n'y a-t-il pas des situations où l'on doit être inconsolable ?

R. Quand on a fait des fautes qu'on ne peut réparer , s'il y a de telles fautes.

D. N'avez-vous pas compris la vanité au nombre des défauts que font naître les passions vicieuses ?

R. Je l'y ai comprise. La vanité n'est souvent qu'un orgueil qui veut occuper de lui exclusivement.

D. La vanité ne veut-elle pas se faire valoir

par de petits avantages qu'elle possède , ou par des qualités qu'elle n'a pas ?

R. Cela est vrai , aussi est-elle odieuse ou ridicule.

D. Quand est-elle odieuse ?

R. Quand elle étale fréquemment ses avantages.

D. Quand est-elle ridicule ?

R. Lorsque les avantages dont elle se pare ou n'existent pas , ou n'ont pas un mérite réel.

D. N'y a-il pas d'autres passions que l'orgueil , qui entrent dans la composition de la vanité ?

R. Nous ne pouvons en parler qu'après nous être entretenus d'autres passions dont nous n'avons rien dit.

DIALOGUE QUATRIÈME.

D. N'avons-nous pas dit que l'amour propre nous portait sans cesse à chercher les moyens de nous conserver et de nous rendre heureux ?

R. Nous l'avons dit.

D. N'avons nous pas dit encore que ces moyens étaient l'emploi des qualités de l'ame les plus utiles à nous et aux autres ?

R. Sans doute.

D. Quand on reconnaît en soi ces moyens , quel est le sentiment qu'on éprouve ?

R. Le sentiment de ses forces.

D. Qu'entendez-vous par le sentiment de ses forces ?

R. La conscience que nous avons en nous ce qu'il faut pour nous procurer le bonheur.

D. Ces qualités du corps et de l'âme dont nous avons parlé , sont-elles les seuls moyens de nous procurer le bonheur ?

R. Ce sont les meilleurs et les plus sûrs.

D. Mais n'y en a-t-il pas d'autres , et qu'on peut employer avec succès ?

R. Oui , par exemple , les emplois , la richesse , la gloire.

D. Ajoutent-ils au sentiment que nous avons de nos forces ?

R. Souvent ils ajoutent peu à nos forces personnelles , mais ils nous donnent le sentiment d'une autre force , que j'appelle force de situation.

D. Et cette force de situation peut-elle nous procurer des plaisirs et nous faire éviter les douleurs ?

R. Elle le peut , et voilà pourquoi il est si naturel de désirer les emplois , les richesses , la gloire.

D. C'est donc pour le pouvoir qu'ils donnent qu'on veut des emplois ?

R. Sans doute , et ce desir est ce qu'on appelle l'ambition.

D. Est-elle un vice ou une vertu ?

R. Elle est une vertu ou un vice selon les moyens qu'on emploie pour parvenir , et selon le but qu'on se propose.

D. Comment est-elle une vertu selon les moyens qu'on emploie pour parvenir ?

R. Quand on ne veut obtenir ses places qu'en les méritant par des qualités , des travaux , des services.

D. Comment est-elle un vice selon les moyens qu'on emploie pour parvenir ?

R. Lorsqu'on emploie la flatterie , l'intrigue , le mensonge , la calomnie , la violence , etc.

D. Comment est-elle une vertu selon le but qu'on se propose ?

R. Quand on veut employer son pouvoir au bonheur de la société.

D. Comment est-elle un vice selon le but qu'elle se propose ?

R. Lorsqu'elle veut se borner à faire servir les membres de la société à son propre avantage.

D. Mais l'amour des richesses est-il un vice ou une vertu ?

R. Il est un vice quand il nous rend cupides ou avarés.

D. Qu'entendez-vous par cupides ?

R. J'entends ceux qui veulent acquérir de grandes richesses sans respecter l'ordre, la justice, les intérêts de l'État, les propriétés de leurs concitoyens.

D. Et par avarés ?

R. Ceux qui ne dépensent pas ce que la justice, l'ordre, l'intérêt général leur imposent de dépenser.

D. Mais si on veut s'enrichir par une industrie et un travail utiles à ses concitoyens, si on se propose de faire de ses richesses un usage avantageux pour l'État et le pauvre, dans quel genre de passions placez-vous l'amour des richesses ?

R. Dans celui des passions vertueuses.

D. Et l'amour de la gloire qu'en direz-vous ?

R. Que c'est ce qu'il y a de mieux sur la terre après la vertu.

D. Expliquez-moi cette pensée.

R. C'est qu'on n'obtient la gloire qu'en faisant aux hommes de très-grands biens.

D. Mais n'obtient-on pas la gloire en montrant aux hommes un grand pouvoir de faire du mal et du bien ?

R. Dans les siècles éclairés on n'obtient par ce moyen que de la célébrité, et non de la gloire.

D. Quelle différence y a-t-il entre la célébrité et la gloire ?

R. La célébrité est le partage de quiconque s'est fait connaître par des talens ou des actions qui ont produit de grands maux ou de grands biens.

D. Et la gloire ?

R. Je l'ai dit, elle est le partage de ceux qui se sont fait connaître par les biens qu'ils ont faits, et tôt ou tard ils sont aimés.

D. N'y a-t-il pas d'inconvénient à être trop occupé de la gloire ?

R. Oui, on peut être trop inquiet de l'opinion des autres, et trop tenté de conformer sa conduite à l'opinion vraie ou fausse.

D. N'y a-t-il pas d'autres inconvéniens ?

R. Nous pouvons être indisposés contre ceux qui nous refusent des louanges, et contre des rivaux qui ont autant ou plus de mérite que nous.

D. Sont-ce là les seuls dangers qui accompagnent l'amour de la gloire ?

R. Il peut nous faire négliger certaines vertus qui sont rarement des sujets d'éloge, ou nous

engager à nous parer d'un mérite que nous n'avons pas, et à alimenter en nous la vanité.

D. Cependant l'ambition, l'amour des richesses et celui de la gloire ne sont pas, selon vous, de ces passions qu'il faut éteindre ?

R. Elles sont même du nombre de celles qu'il faut entretenir, parce que ce n'est jamais nécessairement qu'elles nous font manquer à ce précepte : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent.*

DIALOGUE CINQUIÈME.

D. Nous avons à parler des passions vertueuses.

R. Et qui sont par elles-mêmes des sentimens agréables; mais je voudrais auparavant que nous dissions un mot d'un sentiment naturel, qu'on peut appeler un de nos penchans plutôt qu'une passion.

D. Quel est-ce sentiment ?

R. La pitié.

D. Quels sont ses effets ?

R. De nous rendre sensibles aux peines des autres et de nous porter à les secourir.

D. Mais n'est-ce pas un sentiment pénible ?

R. Oui, quand elle n'est pas adoucie par

l'espérance ou le bonheur de soulager le malheureux .

D. Et avec ce bonheur ou cette espérance ?

R. Elle devient un sentiment tendre et doux. Parlons à présent des passions vertueuses et agréables par elles-mêmes.

D. Quelles sont ces passions ?

R. L'amour pour tout ce qu'on doit aimer , comme pere , mere , frere , sœur , épouse , enfans ; l'amour pour le travail , pour l'ordre , et pour l'honneur , l'amitié , la bonté , la générosité , la bienveillance universelle , l'émulation , l'admiration , la reconnaissance , le courage , si on peut l'appeller une passion.

D. Qu'entendez-vous par ce mot amour ?

R. C'est le sentiment de complaisance ou de tendresse que nous inspirent les personnes ou les choses qui , par leur possession , leur présence , ou leurs services , contribuent ou peuvent contribuer au bonheur de notre vie , ou seulement à des plaisirs ou à des avantages passagers.

D. Ne parlerons-nous pas d'abord de l'amour des personnes ?

R. Oui , puisque cet amour est une des premières vertus.

D. Comment ?

R. C'est qu'on veut faire du bien à ceux qu'on aime.

D. Qu'est-ce que doit inspirer l'amour pour ses peres et mers ?

R. Le desir de les voir heureux et d'y contribuer de tout son pouvoir.

D. Comment un fils ou une fille dans le premier âge peuvent-ils contribuer au bonheur de leurs parens ?

R. En s'enrichissant des vertus et des talens que leurs parens peuvent leur donner , et en se corrigeant des défauts dont ils veulent les corriger.

D. Comment les enfans parvenus à l'âge mûr doivent-ils aimer leurs parens ?

R. En leur donnant des secours ; en leur montrant du respect , de l'amour , de la déférence à leurs volontés.

D. Qu'est-ce que l'amour d'un mari et d'une femme doit leur inspirer ?

R. Le desir de se rendre toujours utiles et agréables l'un à l'autre.

D. Mais l'amour des peres et des meres ?

R. De donner à leurs enfans des vertus , l'amour du travail , des talens , et de leur assurer autant qu'ils le peuvent , pour le présent et l'avenir , les commodités de la vie.

D. Comment prouve-t-on qu'on aime sa patrie ?

R. En se soumettant de bonne grace à ses lois, et en la servant tant qu'on le peut, dans la situation où l'on est placé.

D. L'amour pour ses amis à quoi engage-t-il ?

R. A les honorer, les servir, les aimer, plus que les autres hommes.

D. Qu'est-ce que la bienveillance universelle ?

R. C'est l'amour du genre humain.

D. Mais peut-on aimer le genre humain ?

R. On peut desirer vivement que les hommes soient meilleurs et plus heureux.

D. Qu'est-ce que la bonté ?

R. C'est une pitié, ou un amour tendre pour tous les hommes, qui nous fait trouver un plaisir extrême à les obliger.

D. Et la générosité ?

R. C'est un desir de servir les hommes assez puissant pour nous engager au sacrifice de nos propres intérêts.

D. Quels sont les avantages de la générosité ?

R. Il n'y a point de qualité qui justifie plus à nos propres yeux l'estime de nous-mêmes, et nous concilie plus l'amour des hommes.

D. N'a-t-elle pas encore d'autres avantages ?

R. Elle nous élève au-dessus des petites passions inspirées par un amour propre et des intérêts mal entendus.

D. Qu'est-ce que l'émulation ?

R. C'est le desir d'égaliser nos rivaux en mérite.

D. Est-elle une vertu ?

R. Tant qu'il ne s'y mêle pas d'envie.

D. Qu'est-ce que l'admiration ?

R. C'est une approbation mêlée d'étonnement et d'amour, que nous inspirent dans tous les genres, le beau, l'excellent, le sublime.

D. Comment est-elle une vertu ?

R. Parce qu'elle nous préserve de l'envie, parce qu'elle nous porte à aimer ce qu'il y a de plus aimable, et qu'elle encourage les qualités et les talens les plus utiles à la société.

D. Qu'est-ce que la reconnaissance ?

R. C'est l'amour pour son bienfaiteur, et le desir de l'obliger : la justice l'impose et la reconnaissance augmente chez tous les hommes qui la voient agir, le desir de s'obliger mutuellement.

D. Pourquoi placez-vous l'amour du travail au rang des passions agréables et vertueuses ?

R. Parce qu'il nous fait sentir que nous avons

en nous-mêmes, les moyens d'augmenter nos jouissances, et parce qu'il est impossible dans les sociétés bien ordonnées, que l'homme qui travaille pour lui-même, ne travaille en même tems pour les autres.

D. Ne nous préserve-t-il pas aussi de l'ennui, et des défauts attachés à la paresse ?

R. Ce sont là ses premiers effets.

D. Qu'est-ce que l'amour de l'honneur ?

R. C'est le desir de conserver le droit qu'on croit avoir à sa propre estime, et à celle des autres.

D. Comment conserve-t-on ce droit ?

R. En ne se permettant ni les actions ni les omissions auxquelles la société a justement attaché le mépris.

D. Qu'est-ce que le courage ?

R. C'est la force d'une ame raisonnable qui ne peut-être détournée de ses desseins, ni par les dangers ni par la douleur.

D. Celui qui a du courage ne craint donc ni la mort, ni les reproches injustes, ni la douleur, ni la pauvreté ?

R. Il les craint, mais moins que la honte, et surtout que les reproches de sa conscience.

D. Qu'est-ce que la honte ?

R. C'est le sentiment triste de celui qui a

perdu le droit de conserver sa propre estime et celle des autres.

D. L'amour de l'ordre peut-il être une passion ?

R. Il en est une fort vive dans celui qui ne s'est rien permis contre les lois, les regles, les usages respectables de la société.

D. Et l'amour de la justice peut-il s'appeler une passion ?

R. Oui, les ames vertueuses desirent fortement de la voir régner, et souffriraient la perte de leurs biens, et la mort même, plutôt que de la blesser.

D. Qu'est-ce que l'amour de la vertu ?

R. C'est une passion formée de toutes les belles passions dont nous venons de parler, et d'un extrême desir de contribuer au bonheur des hommes.

DIALOGUE SIXIEME.

D. Vous connaissez à présent toutes les passions ?

Oui, et je vois qu'il y en a de vicieuses dont il faut se préserver.

D. Croyez-vous qu'on en soit toujours le maître ?

R. Je crois fort difficile , par exemple , de ne se mettre jamais en colere contre le vice et l'absurdité.

D. Mais en se représentant vivement tous les inconvéniens de cette passion ?

R. On peut la réprimer , et finir peut-être par ne la plus sentir.

D. Et les autres passions vicieuses ?

R. Il en est de même , et pour les mêmes raisons.

D. Mais si l'on n'espérait pas se rendre inaccessible à toutes ces vilaines passions , ne faudrait il pas encore les combattre.

R. Oui , pour en affaiblir le sentiment et pour en diminuer la durée.

D. C'est-à-dire pour les empêcher de devenir des habitudes.

R. Et aussi pour les empêcher de se rendre pendant quelques momens maîtresses de nos actions.

D. Mais quelle arme avons-nous pour combattre ces passions avec avantage ?

R. Celles que nous donne la raison.

D. Que fait la raison quand elle combat ces passions ?

R. Elles montrent leurs suites comme la perte de l'estime et des avantages de la société , la

perte de sa propre estime , le sentiment de sa faiblesse ; elle fait voir que le plaisir que promettent ces passions , n'est que d'un moment , et que des peines cruelles peuvent le suivre.

D. La raison nous apprend donc à ne pas sacrifier un long espace de la vie à un seul moment ?

R. C'est là son chef-d'œuvre.

D. Le bonheur au plaisir ?

R. Précisément.

D. Mais avec toutes ses leçons , n'est-elle pas bien faible contre les mouvemens violens des passions ?

R. Elle n'est pas toujours sûre de vaincre.

D. Que faut-il faire pour la rendre plus forte ?

R. Deux choses : apprendre à distinguer des conseils les illusions raisonnées des passions , et opposer aux passions qu'elle condamne , les passions qu'elle approuve.

D. Comment apprendre à distinguer les conseils de la raison des illusions raisonnées des passions ?

R. En comparant les biens que nous promettent les passions , avec ceux qui doivent suivre l'exercice de la vertu.

D. Comment opposer aux passions qu'elle condamne , les passions qu'elle approuve ?

R. Je suis disposé à la haine , je m'occupe du plaisir d'aimer ; à l'envie , j'exalte en moi le plaisir d'admirer ; je suis ébranlé par la crainte du danger , je réveille en mon ame le sentiment de l'honneur.

D. Et si vous êtes sollicité par les plaisirs des sens ?

R. Je compare ces plaisirs au bonheur que me promet l'attachement à mes devoirs , je m'excite à l'amour du travail , je ranime en moi l'amitié , la bienveillance , je m'entretiens de pensées vertueuses.

D. Pensez-vous que l'homme qui se fait une habitude des passions estimables , en soit moins sujet à céder aux passions vicieuses ?

R. Oui , toutes les passions se fortifient par l'habitude , et toutes celles qu'elle a fortifiées triomphent des autres.

D. Ensorte qu'un homme qui aime beaucoup sa patrie , ne voudrait pas s'enrichir aux dépens de sa patrie ?

R. Et un enfant qui aime beaucoup son pere et sa mere , ne voudrait pas d'un plaisir qu'ils lui auraient défendu.

D.

D. Il faut donc se livrer aux passions vertueuses ?

R. Je ne dis pas qu'il faut s'y livrer.

D. Que voulez-vous dire ?

R. Qu'il faut chercher à les rendre en nous des habitudes.

D. Mais pourquoi ne voulez-vous pas qu'on s'y livre.

R. Parce qu'elles ont des illusions, des préférences, des exclusions, que la raison condamne.

D. Comment ?

R. Si je me livre trop à l'amitié, je puis préférer mon ami à ma patrie ; si l'amour de la patrie est excessif en moi, il peut me faire oublier ce que je dois à tous les hommes, à mes parens, à mon ami, etc.

D. Comment se préserver de l'excès dans les passions vertueuses ?

R. En se disant souvent que personne n'est sur la terre pour être seulement ami, parent, époux, citoyen, etc., mais tout cela ensemble.

D. Ne faut-il employer que ce moyen ?

R. Il faut encore connaître l'ordre de nos devoirs et leur ensemble.

D. L'homme qui réunit toutes ces connais-

sances et tant de docilité à la raison, mérite bien des éloges ?

R. Il mérite d'être honoré du nom de prudent.

D. Qu'est-ce que l'homme prudent ?

R. Celui qui sait quand et comment il faut combattre le vice ; dans quelles circonstances, avec quelle mesure il faut servir ou suivre telle ou telle vertu. Il ne fait pas même de belles fautes ; la sérénité et la douce joie regnent dans son cœur ; content des autres et de lui-même, avec la santé et le nécessaire, il est aussi heureux que l'homme peut l'être.

LE CATÉCHISME

UNIVERSEL.

LES PRÉCEPTES.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs de l'homme envers lui-même.

SI tu vivais seul dans une île abandonnée, l'amour propre t'ordonnerait d'exercer tes membres pour conserver tes forces, et rester en état de te défendre contre les animaux ou d'en faire ta proie.

Tu choisirais d'abord des alimens agréables, et bientôt tu choisirais des alimens sains, parce que tu craindrais des plaisirs qui seraient suivis de la douleur.

Si tu te livrais imprudemment à ces plaisirs, tu aurais une conscience qui te dirait que tu fais ton mal, et tu serais affligé.

Si tu prenais l'habitude d'agir sans réfléchir, tu aurais à craindre toute la nature et toi, et tu ne goûterais pas le repos.

Tu apprendrais à te connaître pour te perfectionner, et tu commencerais ta raison en appliquant ta réflexion à l'expérience.

Si tu sentais que tu as perfectionné ta raison assez pour distinguer ce qui serait utile ou dangereux pour toi, tu serais content de toi.

Le desir d'un état dans lequel tu puisses satisfaire en paix à tes besoins, est le vœu que la nature a mis dans ton cœur, et de ce vœu naîtront tes devoirs dans la société.

CHAPITRE II.

Des devoirs envers les hommes.

ETES-VOUS jeune ou vieux , riche ou pauvre , puissant ou faible , ignorant ou éclairé ? mortel ! vous devez à tous les mortels d'être juste . .

Vous desirez qu'ils ne vous offensent ni dans vos biens , ni dans votre personne , ni dans votre honneur ; respectez donc leurs biens , leur personne , leur honneur .

Si le hasard ou votre industrie vous ont donné des richesses , la justice vous dit qu'elles sont dans vos mains le trésor du pauvre ; ouvrez lui son trésor .

Si les richesses ne sont pas votre partage , vous ne donnerez que de faibles secours au malheureux ; mais allez le consoler dans son travail , et rappelez dans son ame l'espérance .

Souvenez-vous que les paroles de l'amour , les regards de la bienveillance consolent toujours le malheureux .

Sans la raison des autres hommes , la vôtre ne

vaudrait pas l'instinct des brutes ; vous demandez des conseils , et vous faites bien ; mais rendez-vous dignes d'en donner.

Soit que vous achetiez , soit que vous vendiez , consultez la justice et la bienveillance universelle.

Les hommes sont occupés de leur bonheur ou de leurs plaisirs ; si vous avez perfectionné votre raison , vous n'exigerez pas qu'ils s'occupent de préférence de votre bonheur et de vos plaisirs.

Connaissez à quel degré vous pouvez faire usage des offres de la bienveillance , des attentions , du tenis de vos semblables.

Parlez de vous à votre ami , à votre épouse , à vos enfans ; parlez à tous les hommes de ce qui les intéresse personnellement , ou de ce qui intéresse tous les hommes.

Surprenez-vous un secret ? c'est la propriété d'un autre ; respectez sa propriété.

Vous confie-on un secret ? c'est un dépôt ; ne violez pas le dépôt.

Conservez votre opinion si vous la croyez vraie , mais ne vous élevez point contre toute espece d'erreurs , il y en a d'indifférentes.

Combattez avec courage , mais sans dédain , les erreurs funestes au bonheur des hommes.

Ménagez dans la dispute les passions des autres ; l'homme passionné n'a pas toute sa raison.

Abordez l'homme avec un front serein et riant, mais abandonnez-vous rarement au rire, c'est le caractère de la folie insolente.

Craignez en montrant le sentiment de votre mérite, de réveiller dans les autres le sentiment de leur faiblesse.

Cherchez à entretenir des sentiments agréables dans le cœur de l'homme de bien.

N'excitez point la colère et la haine ; elles sont des maux, vous le savez.

Prenez l'habitude de faire et de dire ce qui peut unir les hommes entre eux.

Faites-vous aimer, afin qu'on aime dans votre bouche la justice et la vérité.

Cherchez à plaire, mais souvenez-vous que flatter c'est tromper.

La politesse de l'homme de bien est l'expression de la bienveillance ou de la générosité dans les petites choses.

Pardonnez à l'homme farouche, aux esprits faux, aux présomptueux, à l'étourdi, à l'homme vain, à bien d'autres.

Sans l'indulgence et la patience, vous ne conserverez pas la paix.

Eloignez-vous du méchant, et ne vous occu-

pez de lui que pour garantir de ses vices vos amis , l'homme de bien et vous.

Cependant vous verrez si vous pouvez espérer de le rendre meilleur par vos exemples.

Pardonnez les offenses qui ne nuisent point au bonheur de votre vie ; demandez justice des autres.

Vous avez un ennemi tant que vous n'avez point pardonné.

Redoublez d'égards pour l'homme que vous avez obligé , et d'amour pour l'homme qui vous oblige.

Servez l'homme , dans celui dont vous ne pouvez aimer la personne.

C H A P I T R E I I I .

Des devoirs envers la patrie.

COMBIEN doivent vous être chers des hommes auprès desquels vous avez reçu le jour, qui vivent avec vous sous les mêmes lois, qui jouissent avec vous des mêmes biens, et auxquels vous devez la tranquillité de votre vie !

Aimez des lois qui commandent ce qui est utile au bonheur de tous.

Aimez un souverain qui se soumet lui-même aux lois, et veille pour les faire observer.

Aimez un pays où vous n'avez à craindre que les lois, et où les lois ne sont point à craindre pour l'homme juste.

Aimez, respectez les magistrats qui entretiennent parmi vous la bonne foi, la concorde et la vertu.

Mais quelle conduite doit vous inspirer votre amour de la patrie ? La voici.

Votre patrie est riche, florissante et tranquille, parce que la terre y est bien cultivée,

qu'elle a des ouvriers industrieux , des commerçans habiles , des guerriers qui combattent pour sa défense , des magistrats qui maintiennent la paix , des hommes sages avec qui le souverain se dévoue aux sollicitudes du gouvernement. Voilà les différens états que les citoyens se partagent. Choisissez un de ces états , et remplissez-en les devoirs.

Vous et les hommes qui vivent avec vous , vous avez été engagés par les sermens de vos peres à travailler au bonheur de tous , resterez-vous sans travail et sans fonctions ?

Vous possédez des biens ; votre devoir est de veiller à ce qu'ils produisent tout ce qu'ils peuvent produire.

Mais quelque état que vous ayez adopté , n'en cherchez point les avantages , de préférence aux avantages de votre patrie.

Si vous êtes dans une des dernières classes , obéissez aux ordres que vous donnent au nom de la loi , des hommes d'une classe supérieure ; respectez-les , et conservez l'estime de vous-mêmes.

Si vous êtes dans un rang qui donne du pouvoir , n'en faites usage qu'au nom de la loi et selon la loi.

Si vous rendez de grands services, ne demandez

pas des récompenses qui coûtent beaucoup à la patrie ; demandez des honneurs qui disent aux citoyens : il vous a bien servis.

Pour entretenir ceux qui se consacrent à défendre l'Etat, à juger vos différends, à maintenir l'ordre, il faut des trésors ; et la patrie n'a de trésors que ceux des citoyens.

Payez donc les impôts avec joie, c'est le mieux employé de l'argent que vous dépensez.

Dites-vous : mes biens ne sont pas à moi seul, ils sont à l'Etat et à moi.

Dites-vous : ma vie n'est pas à moi seul, elle est à l'état et à moi.

Souvenez-vous que vos mœurs influent sur les mœurs de votre patrie ; vous lui devez d'être juste et sage.

Prodiguez vos louanges et vos respects aux hommes qui la servent et qui l'honorent.

Dites avec courage, mais avec modestie, ce que vous pensez d'une loi ou d'un choix qui paraissent contraires au bien général.

Mais en attendant que le souverain s'éclaire, obéissez à ses lois et servez la patrie.

Si vous y éprouvez de grandes injustices, il vous est permis de la quitter ; mais il ne vous est jamais permis de la quitter pour la combattre.

La nature vous défend de rendre à votre patrie des services que vous croyez funestes au genre humain.

La patrie vous défend de souhaiter pour vos parens , vos amis , ou vous-mêmes , des places que d'autres ont mieux méritées.

Si vous manquez à cette loi , vous n'avez plus le sentiment de la justice.

CHAPITRE. IV.

Des devoirs des enfans envers leurs peres et meres.

Vous qui n'avez pas atteint l'âge de la puberté, c'est à vous que je parle à présent.

Vous n'avez pas encore oublié avec quelle bonté votre mere a supporté les infirmités, les dégoûts, l'imbécillité de votre enfance.

Vous voyez avec quels soins et quel zele votre pere et votre mere s'occupent de former votre raison, de vous donner des connaissances, de prévenir en vous les passions vicieuses et d'y faire naître les passions vertueuses; montrez-leur l'amour le plus tendre, le respect le plus profond, la reconnaissance la plus active.

Que vos regards, vos caresses et vos actions expriment ces sentimens.

Cherchez à deviner ce que votre mere desire de vous; que votre volonté suive la sienne quand elle ne l'a pas devancée.

Observez quelles sont, par rapport à vous,

les intentions de votre pere, et conformez-y votre conduite.

Votre pere est le chef de la famille ; son autorité est sacrée , puisqu'il ne l'emploie que pour le bonheur de ceux qui dépendent de lui.

Soyez tendres et dociles , voilà les véritables vertus de l'enfance ; celles-ci la conduisent aux autres.

Jeune homme , c'est à vous que je vais parler.

Respectez aujourd'hui cette inflexibilité de votre pere et de votre mere qui contrarie vos penchans , car vous la respecterez un jour.

Ce n'est pas par leur facilité qu'ils vous prouveront leur tendresse, c'est par une sévérité raisonnée.

Ils ont été vos maîtres, il faut qu'ils restent vos guides.

Votre raison est obscurcie par vos passions ; leur raison est éclairée par leur tendresse.

Leur autorité fut nécessaire à l'imbécillité de votre enfance ; elle est nécessaire à l'impétuosité de votre jeunesse.

Craignez l'esprit d'indépendance, il fait les fils ingrats.

Vos parens n'ont pas le droit de vous com-

mander l'injustice ; mais ils ne peuvent en avoir la volonté , ils vous aiment.

Ils ont été dans votre enfance la source de toutes vos joies ; ne les affligez pas en restant sans vertus.

Ils ont travaillé pour votre subsistance ou pour votre fortune ; il est tems de travailler pour eux.

Ce fardeau que porte votre pere , et dont vous pouvez le soulager , pesera sur le reste de votre vie.

Si vous ne vous acquittez pas de la dette immense que votre enfance a contractée avec votre pere et votre mere , vous encourez l'aversion de tous ceux qui sont honnêtes parmi les peres , les meres et les enfans.

Vous qui êtes parvenus à l'âge mûr , et qui avez le bonheur de conserver un pere et une mere , je vais vous parler.

La nature a marqué deux momens dans la vie , où l'homme n'existe que par les autres : l'enfance et la vieillesse.

Dans la vieillesse de vos parens , souvenez-vous de votre enfance.

Devinez leurs besoins ; n'ont-ils pas deviné les vôtres ?

Sachez, s'il le faut, vous priver des commodités, pour leur procurer l'aisance.

L'expérience du passé leur apprend à deviner l'avenir ; confiez-leur vos projets.

Respectez leur opinion, lors même qu'elle n'est pas conforme à la vôtre.

Ils ont des défauts, oubliez-les ; ils ont de l'humeur, attendez le retour de leur tendresse ; ils vous parlent avec sécheresse, pardonnez-le à leur âge.

Le contentement prolonge la vie, rendez-les contents.

Ils vous ont servi, ils voudraient vous plaire ; ils ont mérité votre tendresse, et ils vous la demandent.

Est-il pour un fils un spectacle plus doux que le sourire de la reconnaissance sur les lèvres d'un père ou d'une mère ?

Honorez vos parents, mais comme les dieux, en apportant à leurs pieds du zèle et de la vertu.

CHAPITRE V.

Des devoirs mutuels des époux.

JEUNE homme, vous arrivez au moment où votre cœur connaîtra dans toute son étendue, le besoin d'aimer.

Il y a sur la terre une femme destinée à remplir ce besoin ; il faut la chercher.

Jeune fille, la nature vous a destinée à augmenter le bonheur d'un homme de bien.

Vous n'êtes pas née pour n'être que le charme de ses sens ; vous devez l'attendrir et non l'amollir.

Je parle à l'un et à l'autre, et je vous dis : craignez les illusions de vos sens, et craignez le choix que vous allez faire.

Consultez vos parens, les amis de vos parens, votre raison ; observez, examinez et mariez-vous.

Prenez pour épouse celle que vous pourriez aimer comme sœur et comme amie.

Prenez pour époux un homme raisonnable et occupé, ami de l'ordre et sensible.

Voyez dans votre épouse un être nécessaire à votre bonheur et à celui de vos enfans ; mais serez-vous heureux si elle n'est pas heureuse ?

Vous devez plus la persuader que lui commander ; que la raison lui parle par votre bouche, mais qu'elle ne lui parle jamais sans l'amour.

Soyez occupés du bien-être , et même des plaisirs de votre épouse ; c'est à l'amour que vous lui inspirez à lui faire trouver ses plus grands plaisirs dans ses devoirs.

Montrez-lui du respect et des égards , et vous lui donnerez une noble confiance.

Ayez de l'indulgence pour la faiblesse de son sexe , et occupez-vous du soin de soutenir sa raison.

Jeune fille , ne négligez ni votre beauté ni vos vêtemens ; mais pour plaire à votre époux , comptez moins sur vos charmes et sur votre parure , que sur l'égalité de votre humeur.

Le goût des occupations domestiques , la douceur inaltérable , cette éloquence insinuante que donne un cœur tendre , la modération et la candeur : voilà les moyens de fixer le cœur de votre époux.

La douceur est , après la beauté , la plus forte de vos armes.

N'aspirez point à l'empire , obtenez le crédit.

Ne vous livrez pas aux amusemens frivoles ; la femme qui en sent le besoin , n'aime pas assez ce qu'elle doit aimer.

La femme doit quelquefois faire souvenir l'homme qu'il oublie le présent ; mais l'homme doit rappeler sans cesse à la femme les rapports du passé , du présent et de l'avenir.

Aimez quelques femmes aimables et quelques hommes vertueux.

Rien ne peut vous dispenser d'être chaste ; mais que votre douceur atteste que la vertu ne vous a point coûté.

Si votre époux est infidèle , ramenez-le par votre tendresse et vos graces ; songez qu'il y a de la raison et de la grandeur d'ame à pardonner à ceux qu'on doit aimer.

La jeunesse n'est qu'un moment , et les erreurs de ce moment répandent souvent le chagrin sur le long cours de la vie des femmes.

Jeune homme , écartez les soupçons jaloux ; méritez le cœur de votre femme , et vivez tranquille.

Eclairez-vous mutuellement sur vos devoirs. Que deviendront vos enfans si vous cessez de vous estimer l'un et l'autre ?

Faites-vous part de vos desseins , de vos goûts , de vos peines , de vos joies ; cette confiance augmentera votre raison.

Ne vous humiliez jamais l'un et l'autre , pour ne pas altérer au fond de vos cœurs le sentiment qui console de tout.

Il y a un lieu sur la terre où les joies pures sont inconnues ; d'où la politesse est exilée et fait place à l'égoïsme , à la contradiction , aux injures à demi-voilées ; le remords et l'inquiétude , furies infatigables , y tourmentent les habitans. Ce lieu est la maison de deux époux qui ne peuvent ni s'estimer ni s'aimer.

Il y a un lieu sur la terre où le vice ne s'introduit pas , où les passions tristes n'ont jamais d'empire , où le plaisir et l'innocence habitent toujours ensemble , où les soins sont chers , où les travaux sont doux , où les peines s'oublient dans les entretiens de la tendresse , où l'on jouit du passé , du présent , de l'avenir ; et c'est la maison de deux époux qui s'aiment.

CHAPITRE VI.

Les devoirs des peres et meres envers leurs enfans.

PERES et meres, c'est votre conduite avec vos enfans qui décidera si la vie qu'ils vous doivent est un présent heureux ou funeste.

La piété filiale doit sa naissance à l'amour paternel.

Si vous ne leur procurez pas tout le bonheur que vous pouvez leur procurer, méritez-vous le nom de pere ?

Faites naître dans leurs cœurs cette tendresse qui sera le charme de vos derniers jours.

Le caractere commence avec la vie, et la mere le forme plus que la nature.

Il faut que ses enfans soient sûrs de sa tendresse, et qu'ils ne pensent pas qu'elle peut se soumettre à leurs volontés.

N'accablez pas l'enfant sous le nombre des devoirs ; c'est l'inviter à vous tromper.

Il faut les accoutumer à un certain mal-aise, afin qu'ils soient heureux toute leur vie.

Quel que soit le sexe de votre enfant, qu'il

apprenne à ne pas donner trop d'importance à la douleur.

Est-ce une fille que vous avez mise au monde ? instruisez-la de bonne heure à faire le sacrifice de sa volonté ; vous assurez la tranquillité de sa vie.

Qu'elle soit instruite à porter souvent ses regards dans l'avenir.

Qu'elle apprenne à modérer ses goûts , ses mouvemens , ses passions , même vertueuses.

Fortifiez-la contre les tourmens de la pitié , en la faisant jouir du plaisir de soulager l'être souffrant.

Offrez-lui des plaisirs utiles ; elle n'en cherchera pas de dangereux.

Inspirez-lui l'amour de la retraite , si vous voulez qu'elle aime ses devoirs.

Montrez-lui un grand respect pour la chasteté.

Qu'elle repousse de bonne heure la familiarité des hommes , même de ses freres.

Apprenez-lui à unir dans ses discours et dans son maintien la dignité à la modestie.

Qu'elle ait une grande idée des vertus qui sont propres à son sexe.

Instruisez-la dans la maniere de fixer le cœur de son époux.

Montrez-lui ses devoirs , mais de maniere à

les lui faire aimer. Mettez la morale dans son cœur.

La nature vous a-t-elle donné un fils, ô mère ! c'est à vous à le préparer à recevoir les leçons de son pere.

Commencez à faire naître en lui le sentiment de la justice, l'amour du travail, le courage, la bienveillance.

Je vais parler au pere et à la mere.

Disposez vos enfans à la raison en leur donnant des idées justes.

Faites leur connaître de bonne-heure les vérités utiles qui sont à la portée de leur faible intelligence.

Observez leurs penchans, et voyez ceux que vous devez fortifier, ceux que vous devez affaiblir.

Instruisez-les à s'étudier et à se connaître.

Ne traitez pas avec rudesse des ames auxquelles vous voulez faire aimer l'honneur et la vertu.

Accoutumez-les à prétendre à l'estime et à craindre la honte.

Il y a beaucoup d'enfans incapables de faire des progrès dans les sciences ; mais il n'y en a point qui ne puisse apprendre la vertu.

Tout homme de bien est un excellent maître de morale.

Soyez sévères, mais avec regret. La tendresse doit se montrer dans les yeux du père qui gronde.

Ayez beaucoup d'indulgence pour les fautes avouées, à condition qu'elles ne seront ni de la méchanceté, ni de l'opiniâtreté, ni de la perfidie.

Comptez long-tems sur les fautes de vos enfans, et songez à leur apprendre à se relever plus qu'à ne pas tomber.

Prenez-garde d'aimer en eux ce qui vous amuse, de préférence à ce qui leur est utile.

Que le caprice ou l'humeur ne décident jamais votre manière d'être avec eux; vous confondriez dans leur tête les idées de l'équité.

Faites-vous aimer par la reconnaissance autant que par l'espérance.

Il vaut mieux pour vous que vos enfans jouissent de vos biens, que s'ils attendaient le moment d'en jouir.

Associez-les de bonne-heure au partage de votre fortune, de vos amusemens, de vos affaires.

Ne leur commandez avec force que les actions qui doivent contribuer à leur bonheur.

Ne blamez de leurs plaisirs que ceux qui peuvent être suivis du repentir.

Peres et meres, la vieillesse est méprisée dans le monde; mais elle est honorée dans la maison où les enfans sont élevés à la vertu.

CHAPITRE VII.

Les devoirs des parens les uns envers les autres.

FAMILLE, vous êtes un tout, qu'on affaiblit quand on le divise.

Que vos cœurs soient unis, afin que vos peres et vos meres puissent se dire à leurs derniers momens : *aucun d'eux ne sera sans appui.*

Que vos biens soient partagés entre vous, et qu'après le partage, le bien de chacun soit utile à tous.

Freres et sœurs, montrez-vous toujours disposés à servir vos sœurs et vos freres.

Cachez vos défauts qui peuvent leur déplaire, en attendant le moment de vous en corriger.

Vous n'êtes pas familiers entre vous, pour mettre vos défauts à leur aise.

Vous devez au moins à vos freres les égards que vous devez à tous les hommes.

Dites à ceux d'entre vous qui manquent à la politesse : *j'ai du plaisir à vous aimer, laissez-moi ce plaisir.*

Songez que votre union atteste au public vos bonnes qualités, et que vos divisions lui annoncent vos défauts.

N'oubliez jamais que vous devez avoir en commun la raison que vos parens vous ont donnée.

Votre gloire et votre honte réjaillissent sur vos freres; consultez donc vos freres, et ne leur refusez pas vos conseils.

Vous devez connaître les caracteres et les intérêts les uns des autres. Vous êtes donc capables de vous bien conseiller.

Freres aînés, caressez vos jeunes freres; les caresses de l'homme de bien qu'on aime soutiennent le faible dans le chemin de la vertu.

Freres et sœurs, il vient un tems où d'une seule famille plusieurs familles sont formées; vos liens se relachent, mais qu'ils ne se rompent jamais.

Si vous avez le malheur de cesser de vous aimer, ne révélez à personne ni les torts, ni les défauts, ni les secrets de votre frere.

Le jour où la discorde vous ôte un ami que la nature vous avait donné, est un jour funeste.

C H A P I T R E V I I I .

Aux parens éloignés.

Vous, que la fortune favorise, soyez le bienfaiteur de votre parent qu'elle oublie.

Ne rougissez pas d'abord à la vue d'un parent pauvre, mais rougissez s'il reste pauvre.

Vous que votre crédit, ou vos richesses, ou vos lumières distinguent de vos parens, prenez la place du chef de la famille, et méritez l'autorité d'un pere.

Vous dont les collatéraux attendent l'héritage, ayez pour eux les manieres et le ton d'un pere tendre, et votre vieillesse sera consolée, et vos cendres seront arrosées de larmes.

Dans la disposition de vos biens n'oubliez pas des parens éloignés, mais pauvres; ne soyez pas injustes, mais soyez plus humains que la loi.

Vous devez sans doute plus de soins, de zele et d'intérêt à vos parens qu'au reste des hommes.

Si vous n'êtes pas un parent juste et bon, la société n'attendra de vous ni justice ni bonté.

CHAPITRE IX.

Les devoirs des amis.

VEUX-TU ajouter à ton existence, augmenter en toi l'âme de la vie, le sentiment de tes forces, la raison qui te conduit, la vertu qui te soutient, le prix de tous les plaisirs que tu peux goûter ? prends un ami.

Toi, dont la raison est sortie de l'enfance, choisis pour ami le jeune homme vers lequel ton penchant et la réflexion t'entraînent.

Ne cede ni à ton goût, ni à ton engouement pour un homme frivole.

Choisis celui dans lequel tu as remarqué de la raison et de la disposition à aimer.

Qu'il soit un homme simple et vrai ; que son esprit sache entrer dans la pensée des autres, et qu'il puisse se mêler et se confondre avec le tien.

Ce choix fait, oublie-toi pour ton ami ; c'est à lui à te ramener à toi.

Laisse-lui voir ton cœur jusques dans ses derniers replis, et sois sûr qu'il faut en extirper les sentimens que tu crains de lui montrer.

Aime sans enthousiasme et n'en demande pas ; vous deviendriez l'un et l'autre les complices de vos orgueils.

Saisis toutes les occasions d'être utile à ton ami , et n'examine pas trop s'il laisse quelquefois échapper celles de te servir.

L'amitié prodigue, et ne compte pas ; elle se plaît à répandre , sans songer si elle a recueilli.

Que ton ami trouve en toi ce que tu desire de trouver en lui.

Ne lui permets pas de faire à l'amitié le fréquent sacrifice de ses intérêts.

Ne sacrifie jamais à ton ami aucun de tes devoirs.

Hâte-toi de connaître la mesure de ton amour propre et du sien , et vous ne vous blesserez jamais.

Faites vous , autant qu'il est possible, des goûts communs , et rapprochez vos opinions.

Une respectueuse déférence doit accompagner l'amitié ; elle pardonne l'humeur , mais l'humeur l'affaiblit.

Occupez-vous ensemble de la grande affaire de votre bonheur , et du soin de vous perfectionner.

Il faut nécessairement un ami à l'homme de

bien ; mais il n'a pour ami que l'homme de bien.

Occupez-vous ensemble des agrémens de la vie ; l'homme sensible n'est point austere.

Jouissez de la gloire , des talens , des vertus , des agrémens de votre ami , et donnez-lui avec sensibilité des louanges modérées.

Il serait beau de rester l'ami de son rival d'ambition , de gloire ou d'amour. Cela est possible.

Si vous méprisez pour vous-même les richesses et les honneurs , faites en cas pour votre ami.

Dans vos prospérités , redoublez pour lui d'égarde et de condescendance ; dans ses afflictions , oubliez vos joies jusqu'au moment où il pourra en jouir.

Allez-le voir souvent , seulement pour lui montrer votre estime et votre tendresse.

Chérissez ceux qu'il doit aimer ; ne voyez point son ennemi.

Il peut arriver des changemens dans vos goûts , vos situations , vos opinions ; peut-être vous faudra-t-il un nouvel ami.

Ayez donc un nouvel ami ; mais combien il faut de raisons pour ôter quelque chose à l'ancien !

Si vous cessez de vous aimer, que ce soit une amitié qui finit, et non pas une haine qui commence.

Le tems donne un charme inexprimable à l'habitude d'aimer, et les anciennes amitiés sont ce qu'il y a de plus aimable et de plus sacré sur la terre.

CHAPITRE X.

Les devoirs des maîtres envers leurs domestiques.

CHEFS de famille, tout ce qui vous environne est engagé par la nature ou par des conventions à travailler à votre bonheur.

Chefs de famille, vous êtes engagés par la nature ou par des conventions à travailler au bonheur de tout ce qui vous environne.

Ces devoirs mutuels sont le fondement de votre autorité; elle est la suite d'un traité fait entre vos serviteurs et vous.

Souvenez-vous que les hommes ne peuvent et ne doivent obéir qu'autant que l'obéissance leur est utile.

Tous ces êtres faibles qui, sous le nom d'hommes travaillent, souffrent et meurent, ont les mêmes droits à la bonté, à l'équité, à la bienfaisance des hommes.

Vous avez traité avec des hommes, vous avez

du compter qu'ils auraient des défauts ; votre indulgence est une des conditions tacites du traité.

La première , la plus sacrée des lois que la justice impose , c'est d'être bon.

Combien est cruel le cœur de l'homme qui traite durement celui qui s'est dévoué à faire sa volonté !

Quand vos alimens sont délicieux , qu'au moins ceux de vos serviteurs soient agréables.

Que leur logement soit sain , que leurs vêtemens soient propres , que leur lit soit bon.

Mettez le moins de différence qu'il est possible entre les commodités de leur vie , et les commodités de votre vie.

Un serviteur a-t-il vieilli à votre service , vous lui devez plus que de la bienveillance.

La santé de votre serviteur est-elle altérée ? Ne voyez dans ce moment en lui qu'un ami malheureux.

Que les soins et les travaux de vos serviteurs leur laissent quelques momens de loisir , mais que ces momens soient courts.

Si vous ne pouvez employer tout le tems de vos serviteurs , diminuez leur nombre.

Il vaut mieux en avoir peu qu'en corrompre beaucoup.

Faites régner la paix entr'eux , et pour cela soyez lents à croire ce que les uns vous disent des autres.

Que votre bienveillance pour eux ne se manifeste point par la familiarité.

Souvenez-vous cependant , que les manières et le ton de l'orgueil sont bien lâches avec ceux qui dépendent de nous.

L'orgueil vous ferait haïr ; et qui sait jusqu'où peut aller l'orgueil de ceux qu'on méprise ?

De quelle tranquillité peut jouir l'homme haï de ses serviteurs ?

Récompensez-les noblement , et plaignez-les encore d'être obligés de vendre leur liberté.

Il est nécessaire qu'ils aient pour vous du respect ; mais ils le perdront , s'ils respectent plus votre état que votre personne.

Ce que vous leur devez le plus , c'est l'exemple des mœurs : quelles que soient les vôtres , ils les imiteront.

S'ils ont pris chez vous des vices , que feront-ils pour leur bonheur et pour le vôtre ?

Veillez sur leurs mœurs, corrigez-les, et si cela est impossible, renvoyez-les.

Défendez dans votre maison toute familiarité entre les deux sexes ; la décence doit y régner.

Qu'ils soient contens de vous et d'eux-mêmes, et tous les visages exprimeront autour de vous une joie sage et vive.

C H A P I T R E X I.

Les devoirs des domestiques.

O VOUS ! que la pauvreté va mettre dans la dépendance , choisissez bien le maître que vous allez vous donner.

Songez , en entrant au service , que vous vous engagez à faire la volonté d'un autre.

Les enfans de la maison et vous , vous devez regarder l'obéissance comme la première vertu de votre état.

En obéissant , ne murmurez pas ; ce serait oublier la première condition de votre traité.

Votre maître vous donne-t-il des ordres d'une exécution pénible , faites-lui des représentations ; n'en est-il pas touché , faites ce que vous pouvez faire , et dormez.

Veut-il exiger de vous d'être injuste ? Refusez d'obéir et sortez.

Vous devez veiller à ses intérêts , comme ses enfans doivent y veiller.

Il vous associe à la jouissance de ses biens ;

mais la partie qu'il vous abandonne est la seule dont vous pouvez faire usage.

La propriété de ses biens doit vous être sacrée ; et vous devez la défendre.

Ne vous permettez pas de profit que vous ne voudriez avouer à personne.

Que votre maintien, vos paroles, vos actions annoncent à votre maître le zèle et le respect.

Vous devez défendre la vie de votre maître, au péril même de la vôtre.

Ne soyez point humilié de votre état ; si vous en remplissez les devoirs, vous êtes un homme estimable.

C'est par du travail que vous êtes convenu d'acheter votre bien-être ; soyez donc laborieux.

Avez-vous trop peu de travail, livrez-vous, si votre maître le permet, à des occupations qui vous soient utiles, et dont le salaire abrégera pour vous le tems de la dépendance.

L'amour rend actif et adroit, le zèle préserve de la négligence ; aimez votre maître, et vos devoirs seront remplis.

Ne servez pas long-tems un maître qu'on ne peut aimer.

Cherchez tous les moyens honnêtes d'obtenir sa bienveillance.

Cherchez à plaire à ses amis , à ses parens , à ses enfans ; mais ne servez point leurs fantaisies , ou leurs passions coupables.

C'est le mensonge , et non votre état , qui peut vous avilir.

Avouez vos fautes ; cet aveu décele l'envie de n'en plus faire.

Aimez vos égaux , soulagez-les dans leur travail , n'en soyez point jaloux.

Rendez-leur de bons offices , ne leur en rendez jamais de mauvais.

S'ils blessent les intérêts de votre maître , vous devez d'abord les en avertir , et s'ils ne se corrigent pas , en avertir votre maître.

Ne cherchez point à séduire la fille qui partage votre condition ; vous êtes pauvre , respectez une fille pauvre.

Respectez la décence qui doit régner dans la maison de votre maître.

Pardonnez-lui l'humeur , surtout s'il a le malheur d'être désœuvré.

Pardonnez-lui ses défauts , et il vous pardonnera les vôtres.

Vous lui devez le secret sur tout ce qui se passe dans sa maison ; si les bonnes mœurs y sont blessées , ne révélez point sa honte , et sortez.

4. Votre zèle, vos soins assidus, votre exactitude, vos bonnes mœurs, vous obtiendront tôt ou tard le cœur de votre maître et la bienveillance de sa famille:

Alors vous direz : le bonheur est de tous les états ; mais il n'habite jamais dans le cœur de l'homme qui manque à ceux dont la fortune et son propre choix l'ont fait dépendre.

LE CATÉCHISME UNIVERSEL.

De l'examen de soi-même.

LES préceptes qu'on vient de lire doivent régler mes démarches dans le cours entier de ma vie ; il est impossible qu'ils ne me soient pas nécessaires , puisqu'ils ne sont que les ordres d'un législateur sage , ou les conseils d'un ami éclairé. Je ne puis m'en écarter sans manquer aux lumières de la raison , et sans perdre pour quelque tems ou pour jamais , l'heureuse tranquillité de ma conscience.

Cependant l'amour propre , mes besoins , le soin de ma conservation , le désir d'ajouter à mes moyens de jouir , une crainte excessive que les membres de la société où je vis n'attendent à mes propriétés ou à ma liberté , le sentiment vif et prompt des injustices que j'éprouverai , les plaisirs qui s'offriront à mon imagination , l'amour de ces plaisirs , le spectacle de plusieurs de mes semblables , dont la conduite opposée à la raison ne me paraît point punie par le

malheur ; mille circonstances que je n'ai pu prévoir , mille changemens qui arriveront dans ma situation , dans mes goûts , dans mon caractère ; toutes ces causes , tantôt réunies , tantôt séparées , doivent souvent me faire oublier ces préceptes.

Je suis donc fréquemment dans le danger de faire des fautes ; mais pour échapper à ce danger , que dois-je faire ? m'étudier tous les jours de ma vie , et voir si mes actions et mes sentimens sont ou ne sont pas d'accord avec les lois de la raison qu'on m'a fait connaître.

Mais , me dira-t-on , la nécessité de pourvoir à vos besoins , de vaquer à vos affaires , de travailler pour vivre , d'agir enfin , doit emporter la plus grande partie de votre tems , et il vous en reste peu pour la méditation. Cela n'est pas d'une vérité absolue. Pour savoir si ma conduite est insensée ou raisonnable , pour m'instruire de mes qualités bonnes et mauvaises , des occasions que j'ai de faillir , des moyens de me dérober à ces occasions , faut-il un long espace de tems ? Une partie considérable de ma journée ? Je ne le crois pas. Lorsque je m'interroge et me réponds , lorsque je me suis pour ainsi dire doublé , et que l'un de ces deux moi examine sévèrement tout ce qui se passe dans

l'autre , si le *moi* qui interroge est très-attentif , si le *moi* qui répond est de très-bonne foi , je verrai dans peu à quel précepte j'ai manqué , à quels défauts je suis sujet , et quels sont mes moyens de me corriger.

Je conviens que si je proposais l'examen de soi-même à un homme qui n'en aurait ni la méthode ni l'habitude , il serait d'abord embarrassé , et peut-être y emploierait-il beaucoup de tems. Aussi pour rendre cet examen facile , raisonnable , efficace , je veux qu'on nous y accoutume dès le premier âge et qu'on nous indique dès-lors les moyens de l'exécuter.

Avant que l'enfant connaisse la moralité de ses actions et de ses habitudes , il y a des actions que vous lui défendez , il y en a que vous lui ordonnez ; il y a des habitudes que vous avez dessein de lui faire contracter ; il y en a que vous voulez interrompre ; dès que vous les voyez faire des progrès. Il sait que les unes vous déplaisent et le rendent malheureux , et que les autres qui vous plaisent n'ont pour lui que des effets agréables. Cela suffit pour qu'il se trouve intéressé à faire l'examen de soi-même.

Au lieu de l'usage de faire répéter à l'enfant le soir et le matin de longues prières qu'il ne peut comprendre , qu'après une courte invocation ,

un hommage à l'Être suprême , il se rappelle ce qu'il a fait de bien et de mal dans la journée. Que cette récapitulation soit d'abord très-sommaire ; vous l'étendrez dans la suite lorsque l'enfant attachera plus de moralité à ses actions ; en attendant vous lui parlerez un moment des inconvéniens de ses fautes , de ceux du moins qu'il est en état de sentir.

Le lendemain matin vous l'engagerez à examiner dans quelles fautes il tombe le plus souvent ; vous lui direz un mot sur les moyens d'éviter des rechutes , et vous lui ferez promettre de s'occuper de ces moyens : c'est ainsi que vous l'accoutumerez peu à peu à être content ou mécontent de lui , selon qu'il aura fait ou évité des fautes ; c'est ainsi que vous lui formerez une conscience.

Lorsqu'il sera en âge d'apprendre les dialogues et les préceptes , vous lui ferez d'abord apprendre tous les jours une partie plus ou moins longue d'un dialogue , selon qu'il aura plus ou moins de mémoire. Vous verrez s'il comprend bien ; vous expliquerez ce qu'il n'entendra pas , ou plutôt vous l'aidez à en acquérir de lui-même l'intelligence.

Vous lui ferez répéter le soir la partie du dialogue qu'il avait apprise pendant le jour ; il

trouvera dans le premier des idées justes sur le bonheur ; vous examinerez avec lui, en quoi il se conforme à ces idées ou s'en écarte, et vous lui ferez prendre une ferme résolution d'y conformer sa conduite.

Lorsque vous serez parvenu au second dialogue qui parle des passions vicieuses, vous chercherez avec l'enfant à laquelle de ces passions il est le plus sujet ; vous fixerez quelque tems ses idées sur les effets de cette passion, sur la nécessité de la combattre et sur quelques moyens de la vaincre.

Le troisieme dialogue traite des vices et des défauts que les premieres passions vicieuses font naître dans la société ; vous ne manquerez pas, en répétant et en expliquant ensemble ce dialogue, de chercher si l'enfant est innocent ou coupable de quelques-uns de ces vices ou de ces défauts ; quelle est la passion qui en est l'origine ; enfin, comment ils sont nés en lui, comment ils y restent, et comment il peut les en bannir.

Dans le quatrieme dialogue, il est question de ces passions qui naissent du desir d'ajouter à nos forces personnelles une force de situation, c'est-à-dire, de l'amour des richesses, du pouvoir, de la gloire ; vous ferez sentir à votre

élève , combien il faut subordonner ces passions à l'amour de la justice , en attendant que vous puissiez deviner s'il a en lui le génie ou les talens qui conduisent à la gloire ; vous lui parlerez de la nécessité de mériter l'estime , et vous lui ferez voir surtout que toutes les vertus , qui sont nos véritables forces personnelles , ajoutent en même tems à notre force de situation , puisqu'elles nous concilient les cœurs.

Le cinquieme dialogue donne la suite des passions vertueuses , et apprend à s'en former des idées précises. Vous engagerez l'enfant , lorsqu'il vous l'aura récité , à examiner quelles sont celles de ces passions qui lui manquent , et qu'il doit tâcher d'acquérir celles qui sont trop faibles en lui , et qu'il doit y rendre plus fortes.

Le sixieme dialogue vous donnera l'occasion de le faire réfléchir sur la maniere dont il s'y prendra pour opposer en lui les passions vertueuses aux passions vicieuses ; et sur la nécessité et les moyens de rester toujours maître de toutes ses passions , quel que soit leur genre. Lorsque vous aurez fait réciter ces six dialogues à l'enfant , vous les lui ferez répéter jusqu'à ce qu'ils soient gravés dans sa mémoire d'une maniere inéfaçable , qu'il se les soit rendus propres , et que toutes les idées en soient claires à son esprit ; c'est

en les expliquant avec vous qu'il avancera sa raison, et perdra beaucoup d'erreurs. C'est en s'examinant d'après les vérités contenues dans ces dialogues qu'il apprendra l'art de faire une juste censure de ses pensées, de ses actions, de ses desirs ; c'est après avoir pris l'habitude de cet examen, qu'il se formera une idée de cette succession si rapide et si continue de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines, d'amour, etc. qui agitent et remplissent son ame ; il ne les confondra pas malgré leur multiplicité ; il en aura une connaissance exacte ; il cherchera l'usage qu'il doit faire de cette connaissance, et c'est ce que lui apprendront les préceptes.

Ils succéderont aux dialogues ; vous les ferez réciter tous les jours. Le jeune homme, car ce n'est plus un enfant, s'examinera d'après le chapitre qu'il vient de vous réciter.

Le premier est celui qui contient les devoirs de l'homme envers lui-même ; dans celui-ci et dans tous les autres, vous dirigerez l'attention de votre pupille sur les versets les plus importants, et particulièrement sur ceux qui ont plus de rapport avec son caractère et sa situation : par exemple, dans ce premier chapitre, vous l'engagerez à s'interroger sur le verset qui prescrit d'entretenir et d'augmenter en soi les qualités de l'ame

et du corps. Il se fera les questions suivantes : ai-je fait ce que j'ai pu aujourd'hui pour me guérir de l'ignorance et me garantir de l'erreur ? Me suis-je enrichi de vérités qui peuvent n'être utiles ? Ai-je fait ce que j'ai pu pour me préserver de faux jugemens ? N'ai-je jugé qu'après avoir observé et réfléchi ? Me suis-je défié des illusions que pouvaient me donner mes craintes, mes espérances, mon intérêt, mes passions ?

Il passera ensuite aux facultés corporelles et il se demandera : ai-je fait assez d'exercices pour entretenir ma santé, ma force, mon adresse, ma souplesse ? N'ai-je point fait plus d'exercice que n'en pouvaient supporter mes forces et ma santé ? Me suis-je borné à l'espece et à la quantité d'alimens qu'exigent mes besoins ? et n'ai-je point pris pour le besoin de la faim, l'envie de me procurer un plaisir par le sens du goût ? Il n'est pas encore tems qu'il se demande si, par l'habitude d'arrêter ses pensées sur les images de la volupté, il n'a point irrité en lui le sixieme sens.

Après ces questions et ses réponses, on pourra l'interroger sur les autres versets du chapitre, selon que son caractere et son état ou les circonstances pourront l'exiger.

Il passe de ce chapitre au second, c'est l'emploi

ploi d'une partie de la soirée et de la matinée du second jour. En répétant ce second chapitre, et dans la suite en répétant tous les autres, il s'arrêtera principalement à deux especes de versets, à ceux qui ont plus de rapport à son caractere et à sa situation, à ceux qui sont les plus importans au bonheur de la société. Dans le second chapitre, les premiers versets parleront au jeune homme de la nécessité d'être juste ; il examinera s'il est toujours dans la disposition de ne prétendre et de n'attendre des autres que ce qu'il veut bien faire pour eux ; il se dira que la justice impose toutes les vertus, parce qu'il n'y en a aucune qu'on ne desire trouver dans ses semblables.

Voici des versets auxquels il doit s'arrêter :
Ménagez les passions des hommes ; abordez l'homme avec un front serein et riant ; il s'estime, montrez-lui que vous l'estimez. Il trouvera dans ces versets les lois de la politesse la plus simple et la plus raisonnable ; il verra ce qu'il doit faire et ce que les hommes doivent faire pour rendre leur vie tranquille et leur commerce agréable. Le premier verset lui indique la retenue, les égards, la modération que l'homme qui veut vivre en paix doit montrer à l'homme passionné dont il veut condamner les projets ou combattre

les opinions. Le second et le troisième rappellent combien il importe de faire penser à l'homme qu'on aborde, que sa présence nous inspire un sentiment de plaisir ; cela le dispose à nous écouter favorablement, à se plaire avec nous, à nous aimer. Le jeune homme, après ces versets ou d'autres aussi importans, ne manquera pas de se demander s'il y est fidele, ou comment il a pu y manquer ; si c'est l'effet d'un sentiment passager ou d'une habitude. Il s'entretiendra des moyens de continuer sa conduite ou de la changer ; il se proposera de réparer ses fautes passées, et de trouver les moyens de n'en plus commettre de ce genre. C'est sur ces versets, qui ont un rapport immédiat avec ce qu'il est et ce qu'il veut devenir, qu'il doit surtout méditer long-tems. Est-il hors d'état de partager sa fortune avec le pauvre ? il se dira *que les paroles de l'amour et les regards de la bienveillance consolent toujours le malheureux* ; il se proposera de le voir avec des regards tendres et de lui parler avec intérêt.

Il a pu surprendre, on a pu lui confier des secrets ; il s'arrêtera au précepte qui parle du secret ; ses réflexions le conduiront à penser que violer un secret est un des crimes qui marque le plus la faiblesse du caractère, et qui blesse

le plus les lois de la société. Il vit peut être avec des hommes indisposés les uns contre les autres, un verset lui dit : *prenez l'habitude de faire et de dire ce qui peut unir les hommes entr'eux*. Ce précepte devient pour lui de la plus grande importance ; et, convaincu que l'union des membres d'une société est nécessaire à leur bonheur, il se propose de maintenir l'union dans la sienne ou de l'y ramener.

Quant au chapitre des devoirs du citoyen, quoique tous les préceptes en soient essentiels, il peut y en avoir que le jeune homme, par son caractère et sa situation, n'est pas exposé à enfreindre, et sur lesquels il pourra passer légèrement.

A-t-il de la disposition à la paresse et à la frivolité ? les préceptes sur la nécessité de s'occuper, de travailler, de faire valoir ses propriétés, seront ceux sur lesquels il pourra méditer.

Il est si commun de se plaindre des impôts, que quels que soient la situation et le caractère du jeune homme, il ne fera pas mal de se répéter souvent que les impôts qu'il doit payer un jour seront une légère portion de ses biens que la patrie lui demandera pour qu'elle puisse défendre les propriétés, la vie et l'honneur des citoyens.

Est-il dans un rang élevé, et paraît-il menacé d'avoir le sot orgueil des rangs, et les prétentions que cet orgueil fait naître ? vous lui ferez méditer le verset qui prescrit de ne se servir des privilèges qu'on tient de sa patrie qu'au nom de la loi, selon la loi et pour l'avantage de ses concitoyens.

Est-il d'un rang inférieur, et disposé à cette vanité envieuse, à cette insolence imprudente qui ne peut souffrir l'inégalité des rangs, vous aurez de la peine à le corriger : cependant vous y réussirez peut-être si vous cherchez avec lui les causes de son travers ; vous parviendrez à le faire penser que cette inégalité qui le blesse, fait partie de l'ordre établi pour maintenir la paix, l'exécution des lois et la force de l'Etat ; que vouloir confondre les conditions est un crime, et que l'homme dont la famille sert depuis long-tems la patrie dans un rang élevé, mérite le respect et les égards de tout homme raisonnable.

Dans un moment où un homme à talent, un ministre, un citoyen quelconque, vient de faire des choses belles et utiles, le jeune homme s'examinera sur le verset qui lui impose de respecter et de louer tous ceux qui servent et honorent la patrie.

Il se peut qu'il soit un jour dans le cas de solliciter pour ses parens, ses amis ou lui-même, des places plus ou moins importantes; il fera des réflexions sur ses dispositions à obéir au verset qui défend de souhaiter pour ses parens, pour ses amis ou pour soi-même des places que d'autres auront mieux méritées.

Je me suis trop étendu sur ce chapitre, et je passe aux devoirs des enfans envers leurs peres et meres.

Le jeune homme qui apprend à faire l'examen de soi-même, n'est plus dans cet âge auquel on peut donner pour précepte unique, ou du moins pour le plus essentiel : *soyez tendres et dociles, voilà les véritables vertus de l'enfance.* Il faut qu'il médite sur d'autres versets, parce qu'il a connu d'autres devoirs. Tous les préceptes qui concernent la jeunesse, doivent l'intéresser, et il doit examiner à quel point ils dirigent ses actions et ses pensées; il est en état de connaître la dette immense qu'il a contractée, et il doit commencer à la payer. Il a toujours le même amour, mais il n'a plus celui d'un enfant qui caresse, il a celui d'un homme qui se rend utile; il n'a plus à exécuter aveuglement des ordres sévères, mais à respecter des volontés; il défère à la raison de ses parens,

mais elle ne lui tient plus lieu de raison ; il soumet encore son intelligence à leurs lumières , il entre dans leurs vues , dans leurs projets , et il les seconde ; il les soulage dans leurs travaux , et il en choisit pour lui la part la plus fatigante ; il leur fait part de ses desseins , il les consulte , et lorsqu'il n'est pas de leur avis , il leur dit ses raisons avec le ton du respect et de la reconnaissance ; il est attentif à leurs maladies , à leurs desirs , à leurs affections. Dans le premier cas , il a pour eux les soins les plus tendres ; dans les autres , il prépare , il hâte , il augmente , autant qu'il le peut , leurs jouissances ; il aime ceux qu'il leur voit aimer ; il reçoit avec reconnaissance ce qu'ils veulent bien lui accorder de leur fortune , et il leur en demande rarement la part la plus légère : sur cet article , comme sur beaucoup d'autres , il ne veut point déterminer leur volonté , il sait l'attendre. Voilà ses devoirs , et il examine s'il les remplit , s'il sait les remplir avec grace. Il n'y a aucun des versets de ce chapitre qui regardent son âge et l'âge mûr , qu'il ne se rappelle , en faisant la plus sérieuse attention sur sa conduite passée , présente et future. Ceux des préceptes qui sont et seront toujours pour lui les plus sacrés , sont les deux suivans : *Dans la vieillesse de vos*

parents, souvenez-vous de votre enfance. Le contentement prolonge la vie, rendez les contents.

Le chapitre suivant contient les devoirs des époux, et il semble qu'un jeune homme de quatorze ou quinze ans ne devrait pas encore s'examiner sur les devoirs d'un état qui lui est étranger, ni s'occuper de plaisirs desquels il faut encore détourner son imagination. Mais le mariage peut être considéré sous différens points de vue; vous ne le présenterez pas au jeune homme comme l'union de deux êtres de sexe différent qui peuvent goûter ensemble sans crime un genre de plaisirs auxquels les entraîne la nature: il verra dans le mariage l'union de deux êtres qui confondent leurs fortunes, leurs états, et qui doivent concourir toute leur vie à leur bien-être mutuel.

Quand le jeune homme s'est examiné sur ses devoirs envers tous les hommes, il n'a pensé qu'aux qualités ou aux vices, qui ont plus de rapports à la grande société qu'aux sociétés particulières. Il s'occupait plus des vertus qui devaient lui concilier la bienveillance universelle, et moins de celles qui devaient lui concilier l'amitié intime. Il étudiait l'art de vivre en paix, et d'une manière agréable avec tous ceux qui habitent avec lui le même empire ou la même

ville ; mais non pas l'art de mériter l'amour constant , la confiance durable , d'un être avec lequel il habite sous le même toit.

Le jeune homme , en s'examinant sur le chapitre qui contient les devoirs des époux , tâchera de connaître s'il n'a pas des défauts qui rendent l'extrême intimité difficile ; il cherchera s'il n'a pas un orgueil ou un égoïsme qu'il lui serait impossible de maîtriser tous les jours de sa vie , si son cœur est capable d'aimer beaucoup , si son amour sera généreux , et saura jouir des plaisirs et du bonheur de ce qu'il aime ; s'il ne sera pas trop exigeant ; s'il est disposé à l'inquiétude , à la jalousie ; s'il ne voudra pas réunir trop uniquement sur lui les sentimens et les attentions de la personne à laquelle il doit s'unir ; s'il ne sera pas tenté de porter son autorité jusqu'au despotisme ; s'il ne voudra pas changer en obéissance aveugle la respectueuse complaisance qui lui sera due , et subjuguier durement l'opinion même ; s'il saura écouter sa compagne , et entrer dans sa pensée ; s'il n'est pas capable de résister par opiniâtreté à la raison ; s'il est colere , et si sa colere est ou brutale , ou ironique , ou injurieuse ; s'il ne garde pas trop long-tems dans son cœur le ressentiment des torts même légers ; s'il ne sait point pardonner des

fautes, et en voir sans cesser d'aimer ; si son ame n'use pas trop aisément le charme des liaisons intimes, et si elle cede trop facilement à l'envie de changer les objets de sa tendresse.

Voilà sur quoi le jeune homme, avant de choisir une femme, pourra s'examiner ; et s'il devient époux, il sentira combien cet examen lui a été utile.

Quand il approchera du moment de se marier, il méditera beaucoup sur ce précepte : *Prenez pour épouse celle que vous pourriez aimer comme sœur et comme amie*, et sur ceux qui lui apprennent à se défier des illusions de ses sens. Lorsqu'il sera marié, il n'aura guere qu'à développer les idées qu'a dû lui donner auparavant l'examen de lui-même ; il faudra seulement y ajouter quelques idées sur le devoir d'être fidelle à son épouse, et sur la nécessité de faire un usage respectueux, tendre et modéré des plaisirs du mariage.

Quant au chapitre suivant, qui a pour objet les devoirs des peres et des meres, on ne peut guere en occuper le jeune homme ; il y a des sentimens et des idées qu'on n'acquiert point avant d'être pere ; et cependant ce sont ces idées et ces sentimens qui détermineront souvent sa conduite paternelle.

On peut cependant engager le jeune homme à faire sur les devoirs des peres quelques réflexions générales qui lui seront utiles dans le moment présent. Celle-ci, par exemple : je dois me proposer de rendre mes enfans aussi heureux et aussi aimables qu'il est possible ; je suis en état de leur rendre en partie les leçons que j'ai reçues ; mais que seront-elles sans mes exemples ? Je dois m'éclairer encore , et surtout faire une application de mes lumieres à ma conduite. Vous voyez que cette seule réflexion peut ramener le jeune homme à un nouvel examen et très-détaillé de lui-même.

Il sera pere enfin : il se pénétrera du desir de se faire aimer de ses enfans , et il se dira que pour mériter cet amour , il faut être tendre et utile. Le catéchisme lui a dit que le plus grand service qu'il pouvait rendre à ses enfans , était de leur former un caractere sociable ; il se rappellera les qualités qui composent ce caractere , et il cherchera les moyens de les inspirer à ses enfans et de leur en faire prendre l'habitude. Après ce service , le plus essentiel est de leur apprendre à ne pas donner trop d'importance à la douleur , ce qui pourrait les rendre faibles , égoïstes , et trop sensibles aux contrariétés qui accompagnent la vie. Il se demandera s'il fait

pour eux un usage suffisant des conseils qui lui ont été donnés pour perfectionner sa raison, et si sa sévérité paternelle est sans rudesse, ou si l'amour ne le porte pas aux excès d'indulgence.

Lorsque ses enfans avanceront en âge, il aura d'autres attentions, il s'imposera d'autres devoirs, qui lui seront indiqués par le même chapitre, il se souviendra du verset qui lui dit : *ne leur commandez avec force que les actions qui préparent leur bonheur* ; et de cet autre : *ne blâmez de leurs plaisirs que ceux qui peuvent être suivis de repentir*. Il s'interrogera sur la manière dont il obéit à ces préceptes, et il combattra en lui les sentimens qui lui en rendent l'observance difficile.

Le chapitre des devoirs envers les parens n'engagera pas le jeune homme à une méditation bien pénible ; il a vu dans ses examens sur le chapitre des devoirs envers tous les hommes, et sur le chapitre des devoirs entre les époux, quels sont les défauts qui troublent le plus les sociétés intimes ou simplement particulières ; il a vu quels sont les liens qui resserrent toutes les sociétés ; il fera une application des vérités qu'il a connues alors, à son état de frere et de parent ; il se souviendra de ce précepte : *montrez-*

vous toujours disposé à servir vos sœurs et vos frères ; et de celui-ci de Confucius : lorsque tu travailles pour les autres , travailles avec la même ardeur que si tu travaillais pour toi-même. Le verset qui dit : cachez en vous les défauts qui peuvent leur déplaire , en attendant le moment de vous en corriger , l'avertira de ne se montrer à ses sœurs et à ses frères , que sous une forme agréable. Si le contraire lui est arrivé , il en cherchera la cause dans son cœur ; et cette cause est un défaut qu'il saura corriger , ou dont il préviendra les effets.

Les circonstances où se trouve sa famille , celles où le jeune homme se trouve lui-même , le genre de son esprit , de son caractère , peuvent l'obliger à s'observer tantôt d'après ce verset : *N'oubliez jamais que vous devez avoir en commun la vertu et la raison que vos parens vous ont données ; tantôt d'après celui-ci : Avez-vous le malheur de rompre avec votre frère , ne révélez ni ses torts , ni ses secrets , ni ses défauts.*

Quant aux préceptes qui regardent les parens éloignés , il doit s'examiner sur celui-ci : *Vous devez plus de soins , de zèle , et d'intérêt à vos parens qu'au reste des hommes.*

Passons au chapitre qui regarde les devoirs des amis.

Celui qui conduit le jeune homme, soit son pere, soit un instituteur, doit l'avoir entretenu des charmes et des avantages de l'amitié; mais c'est surtout dans le tems de la puberté qu'il faut l'en entretenir; plus vous l'occupez alors de pensées morales, et plus vous détournez son imagination de certaines idées qui commencent à l'inquiéter.

La nécessité de s'étudier beaucoup, et le danger de se tromper en s'étudiant, sont deux causes qui doivent lui faire desirer un ami; c'est dans le tems que vous lui apprenez à se connaître qu'un homme à peu près de son âge doit être pour lui un dépositaire de ses sentimens et de ses pensées; il ne pourra ni ne voudra lui dérober les motifs de sa sensibilité, les occasions de ses chûtes, les causes de ses rechûtes, et si les espérances qu'il a de se corriger sont fondées ou téméraires: il ne pourra trop se répéter alors les préceptes sur les devoirs d'un ami, et s'interroger pour savoir s'il est en état de sentir le poids, le but, les devoirs de l'amitié.

Tant qu'il n'a pas fait un choix, les préceptes qui l'avertissent des dangers de l'engouement et de plusieurs autres, sont les préceptes qu'il doit méditer; s'il a fait un choix dont il n'est pas

content, occupez-le des derniers versets du chapitre ; a-t-il un ami qu'il veut conserver, ce sont les versets du milieu auxquels il fera plus d'attention. En voici un qu'il doit répéter souvent : *Laisse voir à ton ami, tous les réplis de ton cœur, sois sûr qu'il faut en extirper les sentimens que tu crains de lui montrer.* Mais il y en a un qui comprend le motif principal, et les plus grands avantages de l'amitié ; c'est celui-ci : *Occupez-vous ensemble de la grande affaire de votre bonheur, et du soin de vous perfectionner l'un par l'autre.* C'est en s'imposant de prendre l'esprit de ce verset, qu'ils rendront véritablement leur amitié, une chaîne respectable, une union sainte, qui fera le bonheur et la gloire de leur vie.

Il ne reste plus que deux chapitres de préceptes, l'un sur les devoirs des maîtres et l'autre sur les devoirs des domestiques. Je sais qu'il est moralement impossible qu'on soit à la fois domestique et maître, et il semble d'abord qu'il n'y ait qu'un de ces chapitres sur lequel le jeune homme doive s'examiner. Mais il est très-important de connaître l'étendue et les bornes des devoirs de l'un et l'autre état, l'un pour apprendre à ne point trop exiger, l'autre à ne point refuser ce qu'on exige justement. De plus, il n'y a aucun

état de la société, sur les devoirs duquel votre élève ne doit se former des idées vraies; cela lui est utile pour bien juger des actions des hommes et des choses, il ne peut être indifférent ni pour lui, ni pour ceux avec lesquels il doit vivre, que ses jugemens dans la société soient vrais ou faux.

Si le jeune homme a des domestiques ou doit en avoir, c'est sur le chapitre des maîtres qu'il méditera d'abord. Ce verset : *Souvenez-vous que les hommes ne doivent obéir qu'autant que l'obéissance leur est utile*, renferme presque tous les devoirs que les autres versets spécifient; c'est en conséquence de ce précepte, qu'on doit bien loger, bien nourrir, bien vêtir ses gens, qu'on ne doit point les surcharger de travail, les traiter avec rudesse, avec orgueil, etc. Vers le milieu du chapitre, il y a ce verset : *Ce que vous leur devez le plus c'est l'exemple des maurs*. Le jeune homme qui le méditera, sera plus pénétré de cette vérité, que l'exemple des supérieurs à l'influence la plus utile ou la plus funeste sur les inférieurs. Le grand mal que fait nécessairement un supérieur corrompu, c'est de corrompre.

Le jeune homme est-il dans l'état de domestique ou fait pour y être, tous les versets du chapitre sur les domestiques doivent être dans

sa mémoire ; il doit regarder chacun d'eux comme une loi sacrée qu'il ne lui est jamais permis d'enfreindre. J'aimerais fort qu'en recevant un domestique , on lui donnât , pour le méditer , le chapitre qui le concerne ; mais je voudrais en même tems qu'on lui donnât le chapitre qui regarde les maîtres.

Après cet examen de lui-même , fait sur les dialogues et les préceptes du catéchisme , il reste au jeune homme à faire un examen dont le sujet est pour lui de la plus grande importance : il doit s'examiner sur l'amour de l'ordre et sur l'emploi du tems. Je m'étendrai dans la suite sur ces deux objets de méditation , et surtout sur l'amour de l'ordre. Je dirai ici un mot sur l'emploi du tems dont l'idée se lie naturellement avec celle de l'amour de l'ordre.

Le jeune homme examinera souvent si l'emploi qu'il fait de ses momens est relatif au but qu'il se propose , à la situation où il se trouve , aux devoirs de son état , s'il perd volontairement son tems ou s'il le laisse ravir ; il entrera dans de grands détails ; il se demandera s'il ne donne à ses repas , à ses travaux , à ses amusemens , à ses délassemens que les heures qu'il doit leur donner , et s'il est toujours déterminé à consacrer ses momens au travail le plus nécessaire ,

à la réussite du dessin le plus raisonnable , à l'accomplissement du devoir le plus essentiel.

Pour être plus sûr de ne perdre pas son tems , de ne pas déplacer l'accomplissement de ses devoirs et de ne manquer à aucun d'eux ; il fera tous les matins une disposition de l'emploi de tous les momens du jour qu'il va passer.

Mais voici une question qu'il lui importe beaucoup de faire souvent : n'a-t-il usurpé les momens de personne ? A-t-il respecté dans ceux qui dépendent de lui , ou dans ceux avec lesquels il est lié , la propriété sacrée du tems ? S'est-il bien dit que disposer du tems des autres pour son intérêt ou pour son plaisir , c'est leur voler une partie de leur vie , c'est-à-dire une partie de tout ce qu'ils ont de plus cher.

Le jeune homme finira cet examen par se dire que s'il s'accoutume à se rendre compte de ses momens , il se prépare à n'en perdre jamais , et que l'amour de l'ordre , l'habitude de bien disposer de son tems , sont deux excellens moyens d'être raisonnable et vertueux. Il ajoutera que celui qui ne sait pas faire un sage emploi du tems , perd nécessairement la jouissance du passé , parce qu'il n'a aucune raison de le rappeler à sa mémoire ; que lorsqu'il avance en âge , il ne lui reste que le présent et l'avenir ;

que l'un lui donne de faibles plaisirs , et l'autre moins d'espérance que d'inquiétude.

Il lui reste encore un examen à faire , mais avec son ami , ou avec quelqu'un de ses parens qui lui montre de l'intérêt , et dont la tête est sensée. Cet examen ne doit pas être fait souvent , mais il ne serait pas mal de le répéter plus d'une fois dans l'année. Il s'agit de juger si le plan que le jeune homme a formé pour rendre sa vie heureuse , est véritablement sage et bien conçu. En se proposant de conserver ses habitudes vertueuses et le soin de sa santé , il a fait , il a vu du moins ce qu'il y a de plus nécessaire à son bonheur ; mais il doit encore s'occuper de sa fortune , il faut qu'il ajoute à la force personnelle que lui donnent la raison , la vertu , la santé , une force de situation ; il est nécessaire que des possessions , un état , une industrie éclairée , lui procurent de la sécurité et des jouissances. Quelles sont ces possessions , cet état auxquels il doit aspirer , quelle est cette industrie qu'il doit acquérir ? Voilà le sujet de plusieurs entretiens avec lui-même , et quelquefois avec ceux qu'il croit les plus propres à lui donner des conseils.

Il examinera s'il a les moyens nécessaires pour réussir ; ces moyens seront différens selon

la différence de ses vues. Peut-être l'un d'eux sera-t-il un travail pénible et assidu. A-t-il des forces suffisantes pour soutenir un travail de ce genre ? Ses moyens peuvent être certaines qualités de l'esprit ; a-t-il ces qualités ? Il faudrait de la sagacité, et son jugement est lent ; il faudrait beaucoup de raisonnement, et il ne peut enchaîner qu'un petit nombre de jugemens ; il faudrait une imagination féconde, et la sienne est stérile.

Pour qu'il puisse acquérir ou perfectionner ces qualités, il serait nécessaire qu'il eût un certain genre de passions. Sont-elles dans son cœur, y sont-elles assez fortes pour l'obliger à l'attention persévérante, aux efforts continus, qui changent la nature de l'esprit, ou du moins réunissent toutes ses forces pour un seul objet ? N'est-il pas trop aisément détourné de ses desseins par des passions nouvelles, par des goûts, par les plaisirs des sens, par l'imitation ? etc.

Mais souvent pour réussir dans ses projets, il faut intéresser la société à leurs succès. Le jeune homme a-t-il les qualités qui concilient les affections des hommes ? Peut-il leur faire penser qu'il sera utile à leurs affaires ou à leurs amusemens ? A-t-il pour eux de la bienveillance,

et sait-il la manifester d'une maniere agréable ? Ses parens, ses amis, ont-ils des protecteurs ? Les protecteurs de ses parens, de ses amis voudront-ils être les siens ?

C'est d'après cet examen que le jeune homme pourra se déterminer au choix de son état et de ses projets ; et enfin, il se répétera de tems en tems trois grandes vérités. La premiere, c'est que pour réussir dans quelque genre que ce soit, il faut une volonté forte et constante ; la seconde, c'est qu'il faut presque toujours donner la préférence aux projets dont la réussite dépend plus de nous que des autres ; la troisieme, c'est que le plus souvent il vaut mieux s'occuper du soin de rendre son état meilleur, que de travailler à en changer.

Voilà les différens examens que le jeune homme doit faire plusieurs années de suite, et il les recommencera dans le même ordre jusqu'à ce qu'il ait acquis la facilité de s'examiner, sans que sa mémoire travaille pour se rappeler le texte sur lequel il s'examine, et sans qu'il lui en coûte une attention pénible pour saisir les rapports de ce texte avec la nature de son esprit, ses forces corporelles et son caractere. Ce n'est pas trop d'employer, tous les matins et tous les soirs, un court espace de tems pour acquérir

la connaissance de ses devoirs, de l'homme, de soi-même.

Lorsqu'après s'être rendu propres les dialogues et les préceptes, le jeune homme connaît l'application qu'il en doit faire à lui-même, il est véritablement arrivé à l'âge de raison : alors son esprit est éclairé des vérités les plus importantes ; il a la connaissance de ce qu'il doit à lui et aux autres, cette connaissance est pour lui la robe virile ; l'a-t-il acquise ? Il est homme.

Mais il cesserait de l'être, il en perdrait du moins le plus bel appanage, la raison et la vertu, s'il cessait de s'observer d'après les règles qu'il doit suivre. Sa vie entière doit être un examen de lui-même, et l'étude de la morale doit toujours l'occuper. C'est de la morale, sans doute, dont Confucius veut parler, lorsqu'il dit : *Apprends encore ce que tu sais, comme si tu ne l'avais jamais appris.*

Cependant le tems du jeune homme est devenu nécessaire aux fonctions de son état ; il était dans l'âge de s'instruire, il est dans celui d'agir ; et c'est à présent que la méditation ne doit pas ôter trop de tems à l'action. Il ne lui est plus nécessaire de répéter assiduellement les dialogues qui contiennent des vérités qu'il possède ; mais il faut qu'il se répète tous les jours un chapitre

des préceptes , et que d'après eux il fasse l'examen de sa conscience.

Tous les matins donc il s'acquittera de cette fonction , en s'arrêtant plus particulièrement à ceux des devoirs qu'il est le plus exposé d'enfreindre ; c'est après ces méditations qu'il déterminera ce qu'il doit faire , ce dont il doit s'abstenir. Le soir , il répétera le même exercice ; seulement il examinera non l'emploi du lendemain , mais ce qu'il a fait de bien et de mal , dans le jour qui vient de se passer.

L'habitude lui a rendu ces exercices si faciles , qu'ils ne lui demanderont gueres qu'un quart-d'heure le matin et autant le soir ; si quelquefois ce tems ne lui suffit pas , il pourra , dans le cours de la journée , répéter un chapitre , et même sans interrompre le travail corporel. Cet exercice ne lui coûtera pas : s'il est devenu raisonnable et vertueux , il le reprendra tous les jours avec joie ; parce que les momens où il parle avec sa conscience sont les plus beaux momens de l'homme de bien.

Les religions et les lois d'une grande partie des peuples de la terre , destinent très-sagement le septieme jour de la semaine au repos et non pas à l'oisiveté. Les travaux sont suspendus , mais il est des devoirs qui ne le sont pas ; et si

l'on n'emploie pas ses mains au travail, on doit employer sa raison à s'éclairer et à se rendre meilleur.

Au lieu d'une multitude de cérémonies religieuses, de longues et d'inutiles prières, de discours qu'on lit ou qu'on écoute sans y rien comprendre, et qui consomment dans nos contrées une bonne partie du septième jour de la semaine, je veux que le matin de ce jour on répète deux dialogues, qu'on fasse à la répétition de chacun d'eux des retours sur soi-même, et que le même jour encore on s'examine sur l'amour de l'ordre et sur l'emploi du tems.

On peut dans la même matinée donner quelques momens à la lecture du dictionnaire de morale; on peut même en consacrer quelques-uns à entendre le ministre de la paroisse, qui ne sera plus, comme dit l'abbé de Saint-Pierre, qu'un officier de morale; il doit y en avoir un dans tous les lieux habités; cet homme établi et payé par le gouvernement, expliquera en détail les dialogues et les préceptes du Catéchisme; il parlera au peuple sur quelques points de morale dont les idées ne sont pas assez éclaircies dans les esprits du grand nombre. Il doit attaquer vivement celui des vices qui paraît faire des progrès dans la contrée, ou engager à y

cultiver l'espece de vertu qu'on commence à y négliger; il excitera le zele pour les lois, le gouvernement, la patrie.

Après ces exercices vraiment pieux, puisqu'ils tendent à honorer l'Être suprême comme il veut l'être; il restera encore du tems, pour égayer le jour du repos par des repas où regneront la concorde et la joie, par des entretiens agréables, par des amusemens, des danses, des jeux; il en restera même assez pour lire quelques pages d'un livre de lois, ou d'un de ces dictionnaires des substances, faits pour instruire les hommes sur les choses les plus nécessaires aux besoins et aux commodités de la vie.

COMMENTAIRE

SUR

LE CATÉCHISME.

INTRODUCTION.

L'AUTEUR d'*Emile* a supposé que toutes les passions vicieuses étaient l'effet de la société; elle n'en est pas la cause, elle en est l'occasion; si l'homme était seul, il ne serait ennemi de personne; s'il n'avait point de voisin, il ne serait pas tenté de la propriété de son voisin; s'il n'avait pas de compagnon, il ne craindrait pas d'avoir un rival, il ne serait pas envieux; mais il écarterait avec colere la pierre où la ronce qui s'opposerait à son chemin; il abattrait l'arbre dont il voudrait cueillir le fruit. Il sentirait le besoin des femmes, il leur ferait violence, il chasserait à coup de pierre celui qui viendrait troubler ses jouissances, etc. Le même principe

qui lui fera faire ces actions , s'il vit seul , le rendra dans la société orgueilleux , emporté , envieux , libertin , etc. ; mais les remèdes arrivent avec les maux ; et dans la société perfectionnée , dans la société qui n'est que médiocrement avancée , si on trouve des vices , on trouve des vertus.

L'auteur d'*Emile* , d'après son idée , a grand soin d'élever son pupile presque sans communication avec la société , et il arrive à l'âge de vingt ans sans connaître les passions qui sont des vices.

Mais pourquoi faire de semblables hypothèses ? Quel avantage le jeune homme pourrait-il recueillir de son ignorance parfaite des passions vicieuses ?

Il n'aurait point appris à les combattre , il serait la proie de toutes ; elles renverseraient sa raison ; il serait livré à toutes les illusions qu'elles font naître , sans soupçonner qu'il a des illusions , et il serait injuste et méchant , sans se douter qu'il est l'un et l'autre.

Comment aurait-il appris à résister à ce penchant à l'imitation ; à cette facilité qui est en nous de prendre jusqu'à un certain point les

émotions, les opinions, les sentimens des autres ?

Est-ce la faiblesse seule qui rend les enfans esclaves de leurs fantaisies ? Non, c'est l'ignorance. Ils cedent à tous leurs sentimens, parce qu'ils n'ont point encore appris à les réprimer, et qu'ils n'en devinent ni les causes ni les conséquences.

Le besoin physique de l'amour est dans la plus grande force à vingt-un ou vingt-deux ans, et cependant cette passion commande alors avec moins d'empire qu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans ; elle donne plus de plaisirs, et fait faire moins d'extravagances ; les jouissances sont plus fréquentes, et les illusions moins dangereuses. Pourquoi ? C'est qu'alors le jeune homme est armé contre son nouveau maître ; il connaît ses séductions et leurs dangers, assez pour ne plus lui obéir aveuglément.

Si dans le premier âge la nature ne faisait pas éprouver à mon pupile les mouvemens de toutes les passions, je crois que je les exciterais dans son cœur ; il en apprendrait plutôt par l'expérience ce qu'elles ont d'utile ou de dangereux.

Bornons-nous à desirer que certaines passions ne deviennent jamais des habitudes, une partie

essentielle de notre ame, qu'elles ne forment point en nous ce qu'on appelle le caractere; et gardons nous de prétendre à n'en éprouver jamais les mouvemens.

Le catéchisme expose le système des passions, et donne les idées principales sur chacune d'elles; mais il est important que les hommes chargés de quelque éducation les connaissent plus en détail. Ils doivent avoir l'idée de leur génération, de leurs progrès; de ce qui fait leur force ou leur faiblesse, et comment l'une peut être substituée à l'autre; voilà les objets de ce commentaire.

On ne peut se flatter d'élever l'homme à un tel degré de perfection, que le desir d'être raisonnable et vertueux soit toujours le plus puissant et le plus continu de ses desirs; mais il faut toujours y tendre.

J'ai fait un grand usage d'un principe de Locke, très-supérieurement développé par Condillac, mais que l'un et l'autre n'ont jamais appliqué à l'art de former le caractere moral, je veux dire la liaison des idées; l'art de lier les idées dans la tête des enfans me paraît comme à Locke et à Condillac, un excellent moyen de donner de la justesse à l'esprit; mais il est de plus un

excellent moyen de faire naître et d'entretenir les sentimens qu'on desire de trouver dans son élève et en soi-même.

J'enseigne encore à l'instituteur à faire beaucoup d'usage des penchans de l'homme , pour aider l'enfant à vaincre certaines passions , et à en cultiver d'autres. Au reste , je sens mieux que personne combien ce commentaire est incomplet ; mais le plan vaste de cet ouvrage , l'âge auquel je l'ai entrepris , la nécessité de le finir , la crainte de n'en avoir pas le tems , ne m'ont pas permis d'observer , de réfléchir , de m'étendre autant qu'il aurait été nécessaire. J'indique beaucoup , je développe peu , et ce qui est peut-être le plus difficile , je cherche à faire sentir les vérités qu'il est le plus important de graver dans la mémoire.

COMMENTAIRE

SUR

LE CATÉCHISME.

QU'EST-CE que le bonheur ?

Question à laquelle il y a bien peu d'hommes en état de répondre avec précision : les philosophes anciens l'ont obscurcie ; on compte chez eux plus de deux cents sectes, d'opinions différentes sur le bonheur. Dans l'analyse de l'homme, j'ai dit sur ce sujet ce que j'avais à dire de mieux. Je me borne ici à chercher les moyens de hâter le moment où l'enfant pourra entendre quelque chose à l'une de ses plus importantes leçons.

Il faut commencer par lui donner les idées les plus précises de toutes les divisions du tems ; lorsqu'elles seront dans sa tête, il distinguera peu à peu l'action qui le rend heureux un moment, de celle qui lui procure le contentement d'une semaine entière. Il ne préférera pas d'abord cette dernière, ni le calme délicieux de la bonne conscience, ni cette sécurité douce de l'être faible qui se sent protégé par ceux qui

sont contens de lui, à l'amusement qui se présente, au plaisir dont il est tenté; les idées qui lui seraient nécessaires pour se déterminer par le motif du bonheur, se trouveront dans les notes suivantes.

Tous les hommes ont-ils également l'amour propre ?

Le renoncement à soi-même a été prêché par quelques fanatiques ignorans; quelques moralistes ont fait de l'amour propre un sentiment vicieux. Je n'ai rien à dire aux fanatiques, mais je parle aux moralistes, et je leur dis : Vous faites un abus des mots, vous confondez l'amour propre avec l'orgueil, l'égoïsme, l'intérêt, la vanité, etc. ; il n'est rien de tout cela; il en est la cause, comme il l'est de la générosité, du dévouement de soi-même, de l'humanité, de la modestie, etc. ; il est en nous le désir d'être, le désir du bien-être, le désir de sentir notre existence, le désir de sentir nos forces. Je dirai dans peu à l'enfant que l'amour propre est le mobile de tous les hommes; si je lui disais qu'il faut le détruire ou seulement l'affaiblir, je lui dirais une sottise; mais je lui apprendrai à le diriger.

Tous

Tous les hommes ne savent pas s'aimer.

Je comprendrai d'abord dans ce nombre tous ceux qui semblent ne faire jamais une réflexion bien simple, c'est qu'ils trouveront dans les autres, le même amour propre qu'ils ont eux-mêmes. Je dirai à l'enfant : vous desirez du plaisir ; tous les hommes desirent du plaisir ; voulez-vous qu'ils secondent vos desseins, secondez leurs desseins. Mais ils sont en état de vous servir, et vous n'êtes pas en état de les servir. Faites donc vos efforts pour acquérir des qualités qui puissent leur être utiles.

Voilà des vérités qu'un enfant peut très-bien entendre avant dix à douze ans, et il arrive tous les jours, entre des enfans plus jeunes, des événemens qui les préparent à l'intelligence de ces vérités.

S'ils ont à manger ensemble quelques mets, ne faites pas les parts, et vous verrez que si quelqu'un d'eux veut prendre une part plus forte que celle des autres, ceux-ci se réunissent sur le champ contre l'usurpateur ; il est battu, et il se peut même qu'on lui vole sa part.

Quelqu'un de ces enfans apporte-t-il à la communauté un panier de fruits ? Il est béni,

fêté, caressé; voilà l'image de la vie : il n'y a guere de jours, où l'enfant ne vous présente les occasions de lui rappeler l'idée de l'amour propre de ses compagnons, et de lui faire sentir que celui qui, trop occupé de soi, ne s'occupe point des autres, ne sait point s'aimer.

Les hommes qui s'aiment bien sont ceux qui cherchent à se connaître, et qui ne séparent pas leur bonheur du bonheur des autres hommes.

Je me suis assez étendu, dans le petit traité de l'examen de soi-même, sur les motifs que nous avons de nous étudier avec soin; je suis obligé d'en parler encore ici, dussé-je tomber dans quelque redite.

Il faut se connaître, pour savoir à quelles sortes d'amour ou d'aversion, de desirs ou de craintes on est le plus sujet, quelles sont les jouissances qui nous conviennent le mieux, quelles sont les privations qui nous coûteraient davantage; il faut nous étudier, non-seulement pour connaître nos qualités bonnes ou mauvaises, mais nos talens, la portée de notre esprit, leurs rapports avec nos vues, notre situation; enfin il faut se connaître pour connaître les hommes. Nous avons tous les mêmes besoins, le même

fond de passions, et à peu-près la même dose d'intelligence; faire l'étude de soi-même, c'est étudier ceux avec lesquels on doit vivre; se connaître, c'est connaître le genre humain.

Ces raisons sont la plupart à la portée d'un enfant; mais bornez-vous à les lui dire, dans les occasions où il a souffert de l'ignorance de soi et des autres; ces occasions sont communes, et il ne faut pas beaucoup d'art pour les amener; c'est une manière d'avancer les idées qu'il doit avoir sur le bonheur, sur l'état d'un contentement habituel et de l'état opposé, de l'attacher à l'un et de lui faire éviter l'autre.

Dès qu'il connaît un peu la succession et les modifications du tems, faites lui remarquer que pendant plusieurs jours il a eu plus de plaisirs, et surtout de tranquillité, que de peines et d'inquiétudes. Vous nommerez *bonheur* l'état où il s'est trouvé, et il retiendra le nom et l'idée; une suite de petites fautes, qui auront été les causes d'une suite de petits chagrins, lui feront prendre l'idée du *malheur*. Cette leçon est à sa portée autant que la première, et la nature ne la lui épargnera pas.

Faites lui observer ensuite que les plaisirs qui sont l'effet d'une bonne conduite, sont moins sujets au changement, et dépendent plus

de lui que les autres. A-t-il eu de l'activité, de l'attention, une sensibilité aimable ? vous aurez eu soin qu'il ait été content. Servez-vous de cette occasion pour lier dans sa tête l'idée des vertus avec celles du bonheur.

A-t-il été paresseux, opiniâtre, égoïste ? vous aurez eu soin qu'il n'ait pas été content, et il vous sera facile, en lui rappelant ses fautes et les peines qu'il aura senties, de lui faire lier les idées des fautes avec celles de malheur.

Comment peut-on être content de soi ?

Je commence ici par observer que nous n'avons point dans notre langue de mot qui exprime ce sentiment agréable d'une bonne conscience, ce juste contentement de soi, qui est la récompense de la raison et de la vertu. Il y a plus : *être content de soi*, *contentement de soi-même*, sont des expressions qui se prennent toujours en mauvaise part, et auxquelles on attache à-peu-près le même sens qu'aux mots *orgueil*, *être orgueilleux*, *sottement vain*, etc.

Je viens à la question comment on peut être content de soi.

Combien d'hommes sont contents d'eux à leur réveil, lorsqu'ils se proposent de faire de leur

ournée un emploi plus agréable qu'innocent ? Il est rare que l'homme et l'enfant ne soient pas contents d'eux au moment d'une jouissance quelle qu'elle soit ; tant que le plaisir dure , il nous donne une espece de fierté , un sentiment de notre excellence ; mais ce sentiment se passe bien vite si le plaisir n'est pas de la nature de ceux que la raison et la vertu font naître et approuvent.

Il faut donc tendre à augmenter en nous ces qualités qui peuvent nous conduire à cette dernière sorte de plaisir.

Ces qualités , les unes sont du corps , les autres de l'ame.

La tempérance et un travail modéré augmentent les qualités du corps. Je serai quelque tems à ne parler à mon élève que de la tempérance qui modere les plaisirs , et même je me bornerai d'abord à ceux de la table.

Je commence par me souvenir que l'enfant est imitateur , et que je dois être sobre moi-même ; notre table sera saine et composée d'un petit nombre de bons mets. J'aurai soin que les propos ordinaires à nos repas ne soient pas toujours l'éloge des bons vins et des mets exquis , et qu'on ne fasse pas l'étalage éternel de ces préceptes sur l'art de manger , si communs dans

un pays où les cuisiniers ont plus de disciples que les philosophes.

Je choisirai des conversations où le jeune homme pourra prendre intérêt ; je parlerai de l'histoire naturelle, de quelques machines singulieres, de livres qu'il aime, des objets de ses leçons dont il s'occupe avec plaisir ; je ferai ou ferai faire des récits intéressans, des plaisanteries ; je ferai naître des disputes, et il pourra penser que, même à table, il y a des plaisirs aussi grands que ceux de la bonne-chere.

Si malgré ces précautions la gourmandise emporte mon élève, je ne lui ferai que des remontrances fort douces ; je me souviendrai qu'à son âge on a un besoin extrême d'alimens, et qu'à cet âge les indigestions sont peu dangereuses.

Souvent même je ne l'arrêterai pas dans les momens de ses excès ; il demande, et je le sers ; il demande encore, et je ne le refuse point ; mais je propose pour l'après-dîner, des jeux où il faut de la promptitude d'esprit ; j'en propose d'autres qui demandent la souplesse et l'agilité du corps. J'ai choisi avec art les compagnons de ses jeux, et je suis sûr qu'il sera vaincu. Je lui fais savourer toute l'humiliation

de sa défaite ; j'exalte beaucoup ses vainqueurs ; il s'attriste , et je le plains de se trouver le plus sot et le plus mal-adroit de la compagnie ; mais je lui dis ensuite : c'est moi qui suis la cause de votre malheur. Il est un peu étonné. Oui , lui dis-je , si je vous avais averti à table que vous n'étiez pas assez sobre , vous l'auriez été sans doute , et vous vous seriez trouvé autant d'esprit et d'adresse que vous en avez ordinairement.

Un autre jour , s'il s'est permis les mêmes excès , j'avance un peu le moment où il doit retourner à ses études : vous jugez bien que je lui prépare une leçon peu facile ; il a de la peine à comprendre , il ne retient pas aisément ; je suspends alors notre exercice , et je lui dis tranquillement : vous avez aujourd'hui peu d'aptitude au travail et aux jeux , vous en aurez demain davantage ; vous serez sobre.

Mon élève a sans doute quelques-unes de ces infirmités qui tourmentent l'enfance , et je ne manque pas de les attribuer à son intempérance ; je lui fais quelques histoires de quelques hommes devenus infirmes par la gourmandise ; je lui cite le proverbe scandinave : *Le gourmand mange sa propre mort*. Sénèque a des peintures très-éloquentes des inconvéniens des excès de

la table ; nous lisons de tems en tems quelques morceaux de ce philosophe , et le hasard nous fait tomber sur ce qu'il dit aux intempérans.

Il n'est pas nécessaire d'attendre l'âge de douze ans pour apprendre à l'enfant à ne pas confondre le besoin physique de la faim avec l'envie de se procurer un plaisir par le sens du goût ; je dirai à mon élève que lorsqu'il mange long-tems , avec le même plaisir, du mets le plus commun , il mange par besoin ; mais que lorsque son appétit n'est prolongé que par des mets ou nouveaux ou recherchés , il ne mange plus que pour se donner une sensation agréable. Je ne tarderai pas à lui faire sentir que si toutes les passions doivent être subordonnées aux lois de la justice , les plaisirs des sens doivent l'être au soin de la santé.

Peu d'enfans aiment le vin, mais il y en a beaucoup qui l'aimeront un jour ; pour lui montrer la turpitude des effets de ce goût , je ne veux pas enivrer un ilote , mais je lui ferai rencontrer un ilote dans l'ivresse ; je lui dirai que l'amour du vin détruit plus encore la raison que les excès du manger ; qu'il attaque plus les forces et la santé ; qu'il allume les passions dangereuses ; que l'ivresse donne de l'insolence à l'orgueil , de la rage à l'envie , de la ferocité à la haine , de

la témérité au courage ; qu'elle fait mêler l'injustice et la folie aux sentimens honnêtes, etc.

Il est une autre ivresse que celle du vin , et dont je dois chercher à garantir mon élève ; mais je ne dois lui en parler que dans un âge où , si les passions ont plus d'énergie , la raison a plus de lumieres.

Je n'aurai pas de peine à lui faire faire alors beaucoup d'exercice ; tous les enfans y sont portés ; peut-être même aurais-je de la peine à le modérer dans le nombre de ses courses ou de ses efforts ; le desir d'augmenter leurs forces est l'ambition des enfans. Mais il n'est pas difficile de les prévenir contre cet excès de mouvement qui retarde leur raison ; ils peuvent être amusés par des jeux tranquilles.

Si les enfans sont nés dans un état au-dessus du médiocre , et s'ils doivent jouir de quelque fortune , il y a un genre de tempérance qu'il faut leur inspirer de bonne-heure ; c'est celle dont a besoin l'homme environné de tous les plaisirs que présente une société remplie de riches , dont les fonctions ne peuvent occuper les momens.

Je n'ai point l'intention de rendre mon élève austere , c'est un dessein que ne peuvent concevoir la sagesse et la bonté ; mais je voudrais

le modérer dans ses plaisirs , afin qu'il ait le tems et le desir de jouir de ses devoirs et de ses vertus.

Voici un récit que je pourrai faire lire à mon élève , et les réflexions qu'il nous fera faire composeront tout ce qui me reste à dire sur la tempérance.

Clinias , l'un des citoyens les plus distingués de la ville de Tarente , y avait occupé les premières places de la magistrature et commandé les armées ; il avait des richesses et de la gloire , et il en jouissait dans sa vieillesse. Tarente avait conservé quelque chose des mœurs de Sparte dont elle était une colonie ; mais il y régnait cette politesse éclairée, ce goût sage des voluptés, que la philosophie introduit aisément dans une société réglée par de bonnes lois et située dans une contrée délicieuse. Le besoin du plaisir y animait le commerce , l'industrie et les arts ; l'esprit de Sparte y animait encore l'amour de la règle et l'honneur. On y cultivait les vertus de la société ; on y jouissait de ses délices ; le peuple y était laborieux , vaillant et doux ; les grands et les riches y savaient s'occuper et se reposer , jouir et mourir. Leurs jeux étaient souvent des exercices utiles ; les amusemens y tenaient quelque chose de l'occupation. Les

femmes y avaient une galanterie noble et décente ; le mérite y espérait leurs faveurs , et on a dit qu'il les obtenait quelquefois. Il y avait de l'esprit dans leur luxe , et par conséquent de la modération. Epouses dociles , meres tendres , citoyennes zélées , maitresses respectées , amies aimables , elles étaient heureuses. Il y avait peut-être à Tarente toute la portion de bonheur à laquelle il nous est permis de prétendre ; mais tous les citoyens n'étaient pas assez sages pour être contents.

La maison de Clinias était une des plus agréables et des plus respectées de la ville ; sa table était frugale , on n'y servait que des mets simples , mais excellens. Ses habits étaient sans faste et commodes ; ses meubles avaient les mêmes qualités. Il donnait la plus grande partie de son tems aux devoirs de citoyen , de pere et d'ami , le reste à la conversation des hommes éclairés et des femmes d'esprit , quelquefois à la musique ou à la culture de ses jardins , souvent à des lectures , dont les unes fortifiaient son ame , et dont les autres en exerçaient la sensibilité.

Son fils Anténor approchait de son quatrième lustre ; il avait une seule passion , mais extrême , l'amour de tous les plaisirs ; elle dominait et

tourmentait son cœur ; il ne connaissait d'heureux état que celui d'un homme qui sans cesse épuiserait un plaisir pour passer promptement à un autre. Né sain et robuste , il aurait voulu porter à l'excès les jouissances des sens. Avec de la sagacité , de la justesse et de l'imagination , il ne pouvait occuper son esprit qu'à la recherche des amusemens.

Ce caractère effrayait Clinias ; il avait mis auprès de son fils , Arténoüs , philosophe qui avait pris de la secte de Pythagore tout ce qu'elle a de sévère ; et , par un défaut assez commun aux instituteurs , il voulait jeter tout-à-coup son disciple dans la vertu opposée à son vice. Il semblait vouloir changer et non diriger la nature ; il vantait à Anténor non l'usage modéré des plaisirs , mais le sublime des privations.

Il proposa à Clinias d'achever l'éducation de son fils dans la ville de Crotoné , dont les mœurs austères et agrestes l'avaient charmé. A peine , disait-il , pense-t-on dans cette ville à ce qu'on appelle ici des plaisirs : c'est là qu'est le bonheur , c'est là que votre fils ne verra que des mœurs pures , et s'il ne porte jamais l'austérité aussi loin qu'on la porte à Crotoné , il y prendra du moins quelques habitudes sévères qui balanceront en lui ses funestes penchans.

Clinias , après quelques réflexions , consentit à la proposition d'Artenoüs , mais à deux conditions ; la première , que son fils , après avoir habité Crotoné , irait passer quelque tems à Sibaris ; la seconde , que dans cette dernière ville , Artenoüs ne ferait aucune leçon à Anténor , et l'abandonnerait à lui-même. L'instituteur fut fort étonné , il n'approuva ni même il ne comprit Clinias ; mais il fallut se soumettre et il partit.

Lorsqu'ils furent arrivés près de Crotoné , ils reconnurent le territoire de cette république à la monotonie de la culture ; ils ne voyaient que des prés , des blés , des troupeaux ; les logemens des habitans n'étaient que des huttes couvertes d'un chaume épais ; les habits des hommes et des femmes n'étaient que des manteaux d'une étoffe rude et grossière , qui couvraient assez mal une peau qui n'était pas propre et douce. On ne les voyait pas le matin saluer par des chants l'astre de la lumière ; le soir , ils n'exprimaient pas la joie de retrouver , après une journée laborieuse , leur famille et le repos. Voilà d'étrangers hommes , disait Anténor. Ils ont de la vertu , disait Artenoüs.

En arrivant à la ville , ils furent frappés de la parfaite ressemblance des maisons , qui n'étaient

ni plus propres ni plus commodes que celles de la campagne. Ils le furent aussi de l'air stupide et froid des habitans : les uns s'occupaient avec lenteur de leurs emplois , les autres de quelques métiers qu'ils n'entendaient guere , et dont ils vendaient les ouvrages grossiers aux plus pauvres de leurs voisins. Dans leurs momens de loisir ils restaient assis sur des troncs d'arbres qui servaient de sieges au-devant de leurs maisons , ou bien ils se livraient aux exercices de la lutte et du pugilat. Ces gens-là , disait Anténor , doivent trouver du plaisir à se donner des coups de poing.

Les Crotoniates étaient grands et robustes , mais sans agilité , sans graces , sans physionomie ; la vie manquait à leurs regards comme à leurs mouvemens. Les femmes étaient soumises en esclaves. Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre ne s'y manifestait pas ; on n'y mariait de bonne-heure les jeunes gens que pour se hâter de leur donner la commission de faire des enfans ; ces enfans étaient traités avec assez de rudesse. Les plaisirs du goût , de l'odorat , de l'oreille , de la vue , étaient comptés pour rien par les Crotoniates ; ceux de l'esprit n'y étaient pas connus. Voilà de tristes personnages , disait Anténor. Voilà les plus sages des hommes ,

disait Artenoüs : l'homme n'a-t-il pas tout lorsqu'il est juste et qu'il se porte bien ? Anténor qui pensait qu'il fallait autre chose , quitta bientôt Crotone pour se rendre à Sibaris , où son instituteur le suivit à regret.

Ils s'aperçurent qu'ils étaient sur le territoire de Sibaris à l'air voluptueux qu'ils respiraient , et au changement de la campagne. Au lieu de ces longues plaines de blés , de ces pâturages de Crotone , ils virent une terre divisée en une multitude de champs , les uns plantés d'arbres enlevés à l'Afrique ou à l'Asie , les autres semés de légumes savoureux , et le plus grand nombre couverts de fleurs , dont les unes étaient des productions de la nature , et les autres de la nature et de l'art. Le peu d'animaux qu'on voyait était des especes les plus belles et les plus rares. On trouvait à tout moment des maisons qui appartenaient aux plus riches citoyens de Sibaris , et leur extérieur était chargé d'ornemens. On entendait dans la campagne tantôt chanter des vers qui avertissaient de la brièveté de la vie et de la nécessité d'en jouir , tantôt des instrumens doux qui exécutaient mollement une musique effeminée. Anténor était dans l'ivresse ; Artenoüs avait de la peine à se

défendre d'un mouvement de plaisir. Enfin ils arriverent à la ville.

Les rues étaient alignées, et le marcher en était doux comme celui des allées d'un parterre. Les maisons étaient embellies au-dehors par l'architecture d'Ionie et de Corinthe; au-dedans par tout ce que le luxe, la molesse, et même la licence pouvaient inventer.

Anténor trouva tout le peuple dans la joie. On venait de faire une loi qui était, disait-on, le salut de la République; on avait banni les cocqs, parce que leur chant réveillait les citoyens. Les hommes chargés des emplois donnaient peu de tems à leurs fonctions, ils se faisaient seconder par des commis qui en avaient eux mêmes. Un des principaux soins des magistrats était de récompenser celui qui inventerait un nouveau plaisir. Le cultivateur dont les fleurs avaient le parfum le plus doux était exempt d'impôts; la femme dont la parure était la plus faite pour relever la beauté et réveiller les sens, avait un prix; le nom du citoyen qui avait donné le repas le plus exquis, était inscrit dans les fastes de la République. Les parens ne faisaient instruire leurs enfans que dans les arts qui ont rapport à la volupté. Leurs danses étaient lascives

lascives , leur musique inspirait la mollesse ou une folle joie.

Antenor se crut transporté dans l'Olympe ; il livrait tous ses sens aux plaisirs , et il donna bientôt la préférence aux plus grands de tous. Les femmes lui trouvaient l'air rude et trop réservé ; elles lui faisaient des plaisanteries qu'il ne mérita pas long-tems. Sa beauté avait quelque chose de plus mâle que celle des jeunes Sibarites. Les femmes sentirent tout le prix d'un jeune homme élevé dans la discipline sévère de Tarente , et qui venait de passer plusieurs mois dans les abstinences de Crotoné ; il recevait tous les jours quelques marques de leurs attentions : tantôt une jeune femme blonde , fraîche et tendre lui donnait un rendez-vous dans un jardin , sous un dôme de myrte et de lilas , qui couronnait des bancs de gazon semés de fleurs ; tantôt une brune , vive et voluptueuse lui proposait de venir vers le milieu du jour partager avec elle un bain parfumé dans une alcove d'où la vue s'étendait sur les campagnes riantes de Sibaris. Quelquefois une femme , belle encore , mais qui n'était plus dans la première jeunesse , l'invitait à passer la soirée chez elle. Une musique voluptueuse , des vers où le plaisir était peint avec énergie , les contes

libertins , les plaisanteries licencieuses de quelques amis de la Sibarite , jouissaient Anténor et enflammaient ses sens. Elle le conduisait , après le souper , dans un cabinet à demi éclairé ; des fontaines odorantes y répandaient la fraîcheur et les plus doux parfums , il était meublé de tout ce qui peut réveiller et servir la volupté. Anténor était à la fois dans plusieurs sortes d'ivresse ; il commençait à s'appercevoir moins que sa maîtresse n'était plus jeune ; il l'oubliait absolument lorsqu'elle lui faisait connaître tout ce que l'esprit , l'art et la recherche peuvent ajouter de charmes à l'amour.

Il était souvent invité à des festins qui commençaient avec la nuit , et ne finissaient pas toujours avec elle. Le génie des plus habiles cuisiniers s'était occupé pendant plus d'un mois du soin de ne servir que des mets excellens. Les intervalles du tems donné à ces repas et à l'amour étaient remplis par des danses , des jeux , des spectacles ; et Anténor passait sans cesse du plaisir à l'amusement , de l'amusement au plaisir.

Artenoüs n'osait rien dire , il fallait obéir à Clinias ; mais il se proposait de se dédommager un jour de ce long silence.

Cependant Anténor qui avait l'esprit juste

faisait quelques réflexions sur les habitans de Sibaris et sur lui-même ; il s'aperçut que de jour en jour , il prenait moins de plaisir à ces répas si recherchés et si répétés ; les mets les plus délicats tentaient moins son goût ; il n'avait presque plus pour les plus belles femmes qu'une froide admiration , et pour les plus empressées à lui plaire il n'avait souvent que du dégoût. Tous les matins il ne s'éveillait qu'imparfaitement ; son ame restait dans les ténèbres , et son corps engourdi comme elle , tombait dans la langueur. Les jeux , les danses , les spectacles n'interressaient plus son cœur et n'amusaient guere ses sens ; il prenait peu à peu ce mécontentement de soi-même qui est l'effet de la paresse et de la satiété.

Il vit que les habitans étaient heureux quelques années , pour languir le reste de leur vie. Les jeunes gens des deux sexes perdaient bientôt les charmes de leur âge ; ils avaient un teint pâle , des yeux impudens et abattus , des membres tremblans , une démarche mal assurée , des trévailemens continuels , leur ame était faible comme leur corps ; elle était pusillanime , colérée , frivole , inconstante , et plutô mobile que sensible. Leur esprit était sans force , sans lumieres , sans suite ; les vieillards , et l'on l'était de bonne

heure à Sibaris, étaient sans raison; et comme ils ne pouvaient plus avoir les vices estimés, ils étaient sans considération, sans consolation; ils avaient voulu étendre la jeunesse sur l'espace entier de la vie, et ils étaient devenus des enfans importuns.

Anténor, d'après son expérience et ses observations, plus las des jouissances de Sibaris qu'il ne l'avait été des privations de Crotone, ne tarda pas à dire à son instituteur : mon cher Artenoüs, partons, et allons vivre à Tarente.

Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, l'homme a toujours besoin des hommes.

Je suis obligé de rappeler ici quelques idées dont le germe se trouve dans l'*Analyse de l'homme* et dans le *Catéchisme*, elles seront ici plus sensibles; qu'on pardonne ces especes de redites à la nature de mon livre et à mon âge.

M. Rousseau conseille de faire lire aux enfans le *Roman de Robinson Crusoé*, pour qu'ils apprennent, dans ce livre, comment on peut se passer de tout le monde; et moi je leur conseillerai la lecture de ce livre pour qu'ils apprennent combien on est malheureux quand on est obligé de se passer de tout le monde; je les aiderai à

réfléchir sur tout ce que l'homme doit à l'homme : l'enfant verra ses parens habillés par un tailleur, nourris par des laboureurs, logés par des maçons, protégés par des magistrats, etc. Le tems lui apprendra que nous devons à la société cette multitude de connaissances qui composent notre raison, et auxquelles nous devons toutes les commodités de la vie. Un homme découvrit l'art de préparer la terre; un homme inventa la charrue; celui-ci le four, celui-là le moulin, l'un les armes, l'autre de bonnes lois. Nous n'avons qu'une mesure très-bornée de tems, de talens, d'occasions d'exercer nos talens, de sagacité, etc.; mais en nous faisant part de nos découvertes, elles sont utiles à tous; je deviens sage par la sagesse des autres, savant de leurs connaissances, industrieux de leur industrie : voilà des vérités qu'on peut faire sentir à tous les âges.

La société est un nombre d'hommes rassemblés pour se secourir, se défendre et s'aimer; la France est une société; l'Angleterre, la Suisse sont des sociétés.

Il y a des connaissances qu'on croit difficiles, parce qu'elles sont peu communes; mais elles

sont peu communes, parce qu'elles ont été négligées : celles qui doivent servir de base à la politique et à la morale sont de ce nombre ; on a jeté tant d'idées fausses, au milieu du petit nombre d'idées vraies qui composent ces deux sciences, qu'il semble qu'on ait voulu en rendre l'intelligence difficile. Voici ce qu'il faut faire sentir d'abord à l'enfant, et cela n'est pas impossible, surtout si vous citez des faits : ils ne vous manqueront pas.

Quand les sociétés sont formées, chaque homme est protégé par la loi, dans sa personne, dans son honneur, dans ses propriétés contre les entreprises de l'étranger et de ses concitoyens : alors chaque homme a une force véritable qu'il tient de la société ; mais si par sa paresse, son indifférence pour le bien général, son ineptie ou ses vices, il encourt la haine ou le mépris, il redevient faible, et plus faible même qu'il ne le serait s'il était séparé des hommes.

Il faut prendre garde de mettre ces vérités dans la tête de l'enfant, dans des circonstances favorables ; elles sont sans nombre, et alors il aura autant le sentiment que l'idée de ces vérités.

La justice est une disposition à nous conduire envers les autres, comme nous désirons qu'ils se conduisent envers nous.

Voilà la justice considérée comme un sentiment d'habitude ; mais ce sentiment est-il bien naturel et bien dominant dans tous les hommes ? Non, et le plus grand nombre peut trouver en soi, la disposition à exiger plus qu'il n'a la volonté de rendre ; à faire servir les facultés et les propriétés des autres, à ses desseins, ses commodités, ses fantaisies ; il faut arrêter l'enfant lorsqu'il tombe dans ce défaut, et lui faire exercer la vertu opposée. Vous lui apprendrez ensuite que les conventions faites par les hommes en formant les sociétés, leur ont donné des droits et des devoirs, et que par ces conventions, chacun n'est obligé envers tous qu'autant que tous sont obligés envers lui ; mais songez à faire prendre à l'enfant l'habitude de la justice avant de lui en donner des idées abstraites ; lorsque vous lui donnerez ces idées, songez à les appuyer par des exemples plus que par des raisons : que le sentiment les grave dans sa mémoire, avant que la démonstration puisse les y graver.

Vous ne pouvez commencer de trop bonne heure à lui donner des idées justes de la propriété. Vous lui apprendrez que nous possédons justement ce que nous a donné de son plein gré, celui à qui le bien donné appartenait ; ce qui était justement possédé par nos pères, et qu'ils nous ont transmis ; ce qui était possédé par des parens dont la loi nous déclare héritiers, ce que nous avons acquis par des échanges faits selon la loi, ce que nous avons acquis par de l'argent ou par le travail.

La vertu est une disposition habituelle à contribuer au bonheur des autres.

Cette disposition se compose d'un si grand nombre de sentimens, qu'il est impossible d'en donner une idée complète aux enfans ; l'analyse de la vertu ne doit point être une des premières que vous ferez avec eux. Il faut qu'ils aient auparavant les idées de toutes les passions vertueuses dont se compose la vertu ; ne leur expliquez ce mot que par un petit nombre des idées principales qu'il rappelle ; comme bienveillance universelle, ferme volonté d'obéir à la justice, bonté courageuse. Parlez avec enthousiasme des plaisirs que la vertu procure, et

paraissez encore n'en vanter qu'une partie. Promettez d'en dire davantage une autrefois ; cette maniere jettera dans l'esprit des enfans , ce vague et cette incertitude qui augmentent leur curiosité , et réveillent en eux le sentiment.

Faites leur admirer les hommes vertueux , afin qu'ils apprennent à se former sur leurs exemples. Parlez-leur de Socrate , de Caton , d'Épaminondas , de Lycurgue , de Catinat , etc. , de ces hommes qui se sont fait une habitude de préférer à tout , le plaisir d'être justes et utiles : citez les plus beaux traits des vies de ces grands hommes , où s'ils sont d'un état trop différent de celui de vos enfans , mettez ce journal sous leurs yeux.

Journal de la vie d'un homme de bien.

Ce journal est celui d'un propriétaire aisé qui vivait à la campagne , et qui a voulu laisser à ses enfans l'exemple de sa vie , parce qu'il pensait qu'on imite facilement ceux qu'on aime.

Je suis né d'honnêtes parens qui n'étaient pas riches , mais à qui les bonnes mœurs et le travail ont donné de l'aisance.

J'avais plusieurs freres et sœurs que la mort

m'a enlevés dans leur bas âge.... Je me souviens que je les ai bien regrettés.

Jérôme, le seul frere que la nature m'ait conservé, était jaloux des récompenses que m'attirait mon application à l'étude : je priai en secret mon pere et ma mere de caresser Jérôme autant que moi ; il devint studieux et il m'aima.

Depuis ce tems nous n'avons pas donné à nos parens le chagrin de nous voir résister à leurs volontés. Hélas ! ces bons parens, ils ont souvent prévenu les nôtres.

Le bon homme Isouard habitait le même village que nous ; il cultivait un jardin de trois arpens qui le faisait vivre. Il perdit sa femme, et son travail ne pouvait entretenir ses enfans ; dans mes jours de récréation, j'allais arroser le jardin du bon homme Isouard. Ses enfans sont nos amis.

Mon frere Jérôme quitta la maison paternelle, et fit un commerce qui l'enrichit ; pendant son absence nous perdîmes notre pere ; dans son testament, il me faisait de grands avantages. Jérôme ne l'a jamais su.

Quelque tems après, Jérôme fit de grandes pertes ; notre mere, qui vivait encore, et mon industrie les ont réparées.

Ce fut alors qu'on nous proposa de nous rendre

mâtres du prix d'une denrée précieuse, en achetant toute celle que produisait la province. Nous nous dîmes : quel bien ce commerce fera-t-il à notre pays ? n'est-il pas un abus de notre fortune ? ne nuira-t-il pas au pauvre ? Et nous ne voulumes point faire ce commerce.

Je devins amoureux de la belle Henriette, l'épouse du plus honnête homme du canton. Oh ! j'étais bien amoureux. Je demandai à ma mère la permission de voyager, et je partis.

A mon retour je connus votre mère ; sa figure était agréable, elle avait une âme tendre et de la raison. Je l'épousai.

Votre grand-mère, que nous avons eu le bonheur de conserver long-tems, a trouvé dans mon épouse et dans celle de Jérôme deux filles qui ont adouci et égayé sa vieillesse.

Jusqu'à son dernier jour nous avons tous voulu conserver le plaisir de dépendre d'elle.

A sa mort, Jérôme et moi nous avons eu deux maisons différentes.

J'ai établi dans la mienne un ordre dont aucun de vous, aucun de mes serviteurs, ni moi-même ne nous sommes jamais écartés. J'ai vu qu'un travail assidu et modéré, l'égalité d'humeur, une sage vigilance, la douce paix, et

quelques amusemens ont été les effets de l'ordre que j'avais établi.

J'avais pour voisin l'un des membres du grand tribunal, il voulait ajouter un de mes champs à son jardin, et me donner en échange un terrain plus étendu que mon champ, mais stérile. Je refusai d'y consentir.

Je fus contraint de me soumettre au jugement du grand tribunal où siégeait mon voisin, condamné à échanger mon champ contre le terrain stérile ; j'obéis, et ne murmurai pas.

Le jour où je perdis mon procès, j'allai voir mes parens, mes amis, mes voisins ; jè ne leur parlai point de mon affaire ; mais je leur demandai s'ils avaient éprouvé de ma part quelque injustice : ils me dirent tous que j'avais été juste et bon, et la douce joie revint dans mon cœur.

Je me souvins le même jour, que l'honnête Joseph qui avait souvent été utile à mon pere, venait de mourir ; il ne laissait d'enfans qu'une fille fort jeune ; elle était vaine, paresseuse, dissipée ; j'allai la trouver, je l'engageai à loger chez moi, pendant quelque tems. Elle y logeait encore quand elle s'est mariée ; elle est aujourd'hui une excellente ménagere.

Il y avait dans un village voisin du nôtre, un homme qui s'était enrichi dans le recouvrement

des impôts ; il était si méprisé que les pauvres ne recevaient de lui qu'en pleurant, les secours qu'il leur donnait avec ostentation. Il vint m'offrir sa fille pour épouse à mon fils, je refusai sa fille.

Cependant le terrain qu'on m'avait forcé de prendre en échange, cessa d'être stérile ; c'était un sable marécageux où croissaient à peine quelques roseaux ; je l'entourai d'un fossé et les eaux s'écoulerent ; mais le sable desséché ne pouvait rien produire encore ; j'y fis peu à peu transporter du limon et des engrais. J'employais à ce travail les enfans des pauvres, je récompensais beaucoup les plus zélés, je donnais à tous de petites fêtes. Ils sont aujourd'hui, vous les connaissez, de laborieux cultivateurs.

Ce terrain produisit bientôt une herbe qui nourrit mes troupeaux, et mes troupeaux en séjournant sur ce terrain l'engraissèrent encore ; il nous donna aujourd'hui d'abondantes moissons.

Le ravisseur de mon champ me disait un jour : eh bien ! le champ que vous avez eu en échange du vôtre a fait votre fortune. Je vous ai fait faire une bonne affaire ; je ne lui répondis rien.

Il y avait dans le canton des juges subalternes qui faisaient naître des procès entre mes voisins,

je démasquai leur caractère. Les procès sont devenus moins fréquens.

Un de ces juges avait aigri deux frères l'un contre l'autre. Ils avaient toujours vécu dans la plus grande union ; mais à la mort d'un oncle, dont ils étaient les héritiers, il y eut entr'eux quelques différends ; j'ajoutai une somme à la succession, à condition qu'ils termineraient leur querelle. Le juge du grand tribunal apprit que j'avais réconcilié les deux frères : cet homme là, dit-il, en parlant de moi, veut se mêler de tout.

Le pasteur de notre village, et celui du village voisin, avaient entr'eux des disputes fort vives sur le mérite des bonnes œuvres ; j'engageai les deux ministres à expliquer les mots dont ils se servaient, et à faire de bonnes œuvres ; ils n'ont plus disputé.

Je devais l'idée de fertiliser mon marais sablonneux à un voisin plus éclairé que moi ; c'était l'époux de la belle Henriette, il était le conseil et l'appui du canton. Je ne pouvais l'atteindre ni dans l'art ni dans les moyens de faire le bien : je fus d'abord un peu humilié de la comparaison que je fis de lui et de moi ; mais je me dis : l'homme de bien doit choisir pour ami l'homme qui vaut mieux que lui ; je voulus être l'ami de

mon voisin , et je le fus ; il m'a toujours effacé , et je l'ai toujours aimé.

Votre mere a contribué autant , que moi à rendre vos cœurs honnêtes ; nous avons rendu heureux les beaux jours de votre premier âge ; nous avons fermé vos cœurs aux passions tristes , nous en avons détourné tous les sentimens qui pouvaient interrompre en vous le plaisir d'aimer.

Vous commenciez à devenir grands , lorsqu'il y eut une mauvaise récolte qui renchérit le prix des blés. Je pris ce moment pour faire quelques ouvrages à ma grande ferme , et je payai les ouvriers plus cher.

Une maladie contagieuse enleva peu de tems après beaucoup d'animaux nécessaires au labourage , et au soutien du pauvre : nous en fimes venir quelques-uns de l'étranger ; c'est depuis ce tems là , que notre table a été plus frugale et nos vêtemens plus communs.

Je renvoyai alors Lucas , un de mes serviteurs ; je n'augurai pas bien de son caractere ; Lucas était cruel envers les animaux.

Je ne remplaçai pas Lucas , parce que je me chargeai des enfans du pauvre Dolon.

Le tems le plus heureux de notre vie a été celui où un sage gouvernait l'état ; il voulait

éclairer notre agriculture , augmenter notre industrie , épurer nos mœurs. Je pleure encore sa disgrâce , et le malheur du prince qui ne l'a pas connu.

La guerre suivit de près cette disgrâce ; et pendant que la guerre a duré , j'ai payé pour quelques voisins les taxes auxquelles ils étaient imposés.

Je vous ai mariés à des filles où à des hommes qui font votre bonheur ; cette pensée est ma consolation depuis que j'ai perdu votre mere.

Il y a deux ans que je l'ai perdue ; son lit de mort a été entouré de sa famille ; jusqu'à son dernier moment elle a vu combien elle nous était chere , et ce moment a été doux.

Je vais me réunir à elle dans le tombeau ; je vous recommande les petits-fils de l'honnête Joseph , la famille du pauvre Dolon , et le ministre du village qui m'a aidé à faire le bien. Il commence à vieillir.

Vous donnerez à Simon la somme que vous trouverez dans le troisieme tiroir de mon bureau.

Il y eut un tems où Simon disait de moi beaucoup de mal ; j'allai le prier de m'apprendre à me conduire mieux ; il me donna quelques conseils utiles , et je lui appris que je savais pardonner ; je ne crois pas cependant qu'il m'ait

jamais

jamais aimé. Cachez donc la main d'où lui viendra la somme que je lui laisse.

Il y a long-tems que j'ai récompensé mes serviteurs ; mais donnez leur votre appui et vos soins dans les événemens importans de leur vie.

Mes fils et mes filles, vous vous aimez tous ; je meurs content.

Le vice est une disposition à sacrifier à notre intérêt mal entendu ce que nous devons à nos semblables.

L'enfant ne peut pas avoir une idée plus complete des passions qui composent le vice que des passions qui composent la vertu , et ce n'est qu'après lui avoir vu les idées de chacune de ces passions que je ferai avec lui l'analyse du vice ; je serai long-tems à ne lui en donner qu'une idée vague , qui fera plus travailler son imagination qu'elle n'éclairera son entendement.

Le vice est laid par lui-même , et je le lui ferai voir dans toute sa laideur ; je puis l'habiller d'une maniere effrayante : c'est là le diable dont il est permis de faire peur aux enfans. Quelquefois cependant il est difficile de le peindre comme un monstre hideux. Je ne puis même cacher à mon élève qu'il se présente quelquefois sous des

formes agréables ; alors je laisserai au vice son beau visage , mais je lui donnerai des griffes , un pied fourchu , une queue horrible ; ou , pour parler sans figure , je ferai entendre qu'il est suivi de la haine et du mépris des hommes , du refus de leurs secours , du triste sentiment de sa faiblesse , du sentiment de la honte , du mécontentement de soi-même , de la crainte des reproches , enfin de ces remords que les anciens ont peints sous l'emblème des furies.

En attendant que mon élève ait des idées nettes du vice et de la vertu , je chercherai à lui inspirer la docilité : elle est la véritable vertu de l'enfance , c'est par elle que mon élève deviendra raisonnable. Je lui ferai comprendre qu'il n'a rien à craindre de la faiblesse de sa raison , tant qu'il se soumet à la mienne ; mais qu'il a tout à craindre quand il veut se conduire d'après ses propres lumières.

Je ne manquerai pas de lui persuader que l'opiniâtreté est le le plus grand vice que puisse avoir un enfant ; elle me contrarie dans le dessein de former son caractère et son esprit ; elle le dérobe également à mes leçons et à celles de l'expérience ; il ne prend point les habitudes qui nous rendent sociables ; il n'apprend point à être homme. S'il est difficile de corriger ce

défaut, peut-être est-il plus aisé de le prévenir.

L'opinâtreté des enfans consiste moins dans la force de leur volonté que dans un amour prématuré de l'indépendance. On ne peut leur apprendre de trop bonne-heure à ne résister ni aux leçons ni à la volonté de leurs parens; mais c'est aux meres et aux nourrices à les rendre dociles; qu'elles ne cedent point sans examen à leurs volontés, à leurs desirs; ces faibles créatures expriment également leurs besoins et leurs fantaisies par des cris ou des larmes. Comment une femme sensible résistera-t-elle assez souvent à la faiblesse qui pleure et qu'elle aime? Comment distinguer dans un être qui ne parle pas encore, la fantaisie du besoin? Présentez-lui, lorsqu'il crie, un objet qui attire son attention; continue-t-il ses cris et ses larmes, ou les reprend-il bientôt, il avait un besoin véritable. Paraît-il s'occuper fortement du nouvel objet, il n'avait qu'une de ces fantaisies auxquelles vous pouvez résister. Si vous y cédiez souvent, vous le disposeriez vous-même à l'obstination.

Lorsque l'enfant a l'usage des mots, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à suivre deux conseils de Sénèque et de Locke: apprenez-lui

à céder à la nécessité des choses ; à ne plus désirer après le mot , *cela est impossible* ; à ne plus se plaindre après celui-ci , *c'est un malheur inévitable*. L'autre conseil de ces deux philosophes , c'est qu'il faut accoutumer l'enfant à regarder la nécessité de vous obéir comme aussi puissante que celle d'obéir aux lois immuables de la nature.

Les deux conseils de Sénèque et de Locke auront l'effet que vous desirez , mais à deux conditions : la première , c'est que vous ne commanderez à l'enfant rien que de raisonnable , et que vous lui commanderez toujours sans passion. Il doit être convaincu que c'est la raison seule qui vous conduit , et que ce n'est point la fantaisie qui ordonne à la fantaisie qui résiste ; il faut qu'il pense qu'en lui marquant l'emploi qu'il doit faire de son tems , en lui montrant les jouissances dont il doit s'abstenir , vous ne faites que lui prêter votre raison en attendant que la sienne puisse le conduire.

L'autre de mes conditions , c'est qu'il ne puisse douter que vous l'aimez ; alors il se persuadera aisément que vous ne lui défendez de plaisirs que ceux qui peuvent être suivis de peines , et que vous n'exigez de lui un travail que parce qu'il lui vaudra un jour de grands plaisirs.

Je dirai encore un mot, et ce sera sur cet amour de l'indépendance qui est une des causes principales de sa résistance à vos raisons et à vos ordres.

Lorsque votre élève manifeste trop le desir de s'affranchir de vos lois, rendez-lui la liberté fâcheuse, laissez-lui faire quelque sottisse dont il puisse se repentir, quelques gaucheries sur lesquelles vous jetterez du ridicule; que son indépendance le conduise à des privations, à de légères douleurs; et lorsqu'il reviendra plein de soumission, rendez-lui ses chaînes heureuses, qu'il obtienne alors des plaisirs qu'il n'aurait pas obtenus s'il s'était dérobé plus long-tems à vos lois; faites-lui sentir qu'il n'y a que la raison perfectionnée qui donne le droit d'être libre, et que quiconque est sans lumieres, doit rester dans la dépendance des hommes éclairés.

Je vais passer en revue les passions; je les ferai connaître à mon élève. Je vais auparavant dire un mot d'un des plus puissans moyens de donner de la force à cette raison qui doit toujours les conduire.

L'ordre est l'assemblage des lois , des regles et des usages établis pour le maintien de la société.

Voilà l'ordre moral et politique, et c'est celui dont le jeune homme doit surtout avoir les idées ; mais il y a un ordre plus général dont j'ai donné la définition dans l'*Analyse de l'Homme*. Parmi les idées que je comprends sous ces mots : *Ordre, esprit d'ordre, amour de l'ordre*, il y a trop d'idées abstraites qu'on aurait de la peine de faire entendre à un enfant ; on doit les faire entrer dans sa tête après l'avoir préparée à les recevoir, et c'est ce que le récit suivant pourra faire.

Il y avait quelques jours que j'étais arrivé à Florence, et j'avais déjà parcouru avec une curiosité avide cette ville élégante et superbe, l'Athenes de l'Italie. J'avais du plaisir à respirer l'air pur de ces campagnes, qu'ont habitées si souvent la philosophie et les arts. Ici, disais-je, les Etrusques étaient des peuples savans et polis, lorsque le reste de l'Italie était barbare ; ici, les lettres se sont renouvelées dans le seizieme siecle ; c'est là que le Dante a chanté, et que Machiavel et Galilée ont pensé. Cette ville a été

long-tems une puissante république, qui s'est soumise au gouvernement d'une famille riche et bienfaisante. La Toscane a été heureuse sous les Médicis ; mais je doute que dans aucun tems elle ait eu des souverains aussi occupés de maintenir le bon ordre, que le prince qui la gouverne aujourd'hui. Tantôt je lisais un édit bienfaisant du grand-duc, tantôt j'allais voir un chef-d'œuvre de Michel-Ange. J'admirais tour-à-tour les productions des arts, ou le renouvellement des mœurs qui s'épuraient sous un souverain vertueux et sage.

Je rencontrai un jour dans le muséum un jeune Anglais qui n'avait guere que vingt ans : il était fort instruit, et ce qu'il avait de plus extraordinaire, c'est qu'il avait beaucoup médité. Sa conduite n'était pas moins étonnante par une certaine régularité ; je lui ai toujours vu faire ce qu'il devait, au moment où il le devait.

Il commençait la journée de bonne-heure ; avant tout, il écrivait à sa famille, à ses amis, à la jeune demoiselle qu'on lui destinait pour épouse ; il s'occupait ensuite de l'étude des lois, des forces et des intérêts de son pays, ou il se formait à l'éloquence par la lecture de Démosthène et de Cicéron. Il sortait ensuite pour

aller voir les hommes les plus estimés dans Florence , et s'entretenir avec eux des sciences ou de la sagesse ; il revenait dîner sobrement avec son gouverneur ou avec quelques hommes de bonne compagnie. Là , sans se rendre maître de la conversation , il savait la diriger vers des objets utiles. Il proposait des questions avec modestie , et quand il les décidait , il n'avait que l'air de les éclaircir. Il donnait le reste de la journée aux arts et à la société. Dans les arts , il aimait surtout celles de leurs productions qui tendaient à élever l'ame ou à l'épurer. Il avait un goût sûr , sage et délicat.

Dans la société il cherchait , avec les hommes , des conversations où il y eût plus de sens que d'esprit ; et avec les femmes , des conversations où il y eût plus de sensibilité , de gaieté et de graces que de prétentions. Il connaissait toutes les lois de la politesse , et il était attaché à toutes les sortes de bienséances. Dès que le moment était arrivé ou d'apprendre des vérités utiles , ou de remplir un devoir , il quittait sans différer tout ce qu'on appelle des amusemens. Je n'ai jamais vu en lui la plus légère trace d'injustice ni dans sa conduite ni dans ses jugemens. Ses manieres étaient douces et nobles , assez affectueuses , mais avec réserve. Il était tendre avec

son gouverneur et un ami, plein de respect pour les hommes vertueux, et bon avec tout le monde.

Plus je voyais ce jeune homme, et plus j'en étais charmé; il m'inspirait de la vénération et l'intérêt le plus tendre. Je dis un jour à son gouverneur: j'ai vu quelques jeunes gens, peut-être plus remplis de talens et avec un aussi excellent cœur que votre pupile, mais je n'en ai pas vu dont la conduite fût aussi réglée et l'esprit aussi raisonnable. Il n'a pas seulement, comme d'autres jeunes gens, des momens d'héroïsme et de raison, mais la plupart de ses actions sont inspirées par une bonté accompagnée de justice et de sagesse. Je ne vous demande pas comment vous vous y êtes pris pour le rendre aussi bon, mais comment vous avez fait pour le rendre aussi sage. Par un moyen bien simple, me dit-il, mais trop négligé dans les éducations. Vous connaissez notre aimable philosophe le lord Shaftesburi; le bon homme est quelquefois un peu creux, mais il a souvent des idées très-belles et très-vraies dont on peut faire usage. Vous savez avec quel enthousiasme il parle de l'ordre, qu'il croit la cause première de toute beauté, de toute vertu, de toute perfection. Il prétend que nous naissons tous avec l'amour de l'ordre, mais que les mauvaises lois,

les mœurs corrompues, les superstitions des peuples modernes étouffent en nous ce sentiment. Il est sûr que nous naissons avec de la disposition à aimer l'ordre, et nous pourrions l'aimer beaucoup, si on nous en fait sentir de bonne-heure tous les avantages. Cela n'est pas difficile.

Quel enfant de six ans ne peut se convaincre que s'il ne range pas dans un ordre constant ses meubles, ses jouets, enfin les choses dont il se sert, ce ne sera qu'avec peine et perte de tems qu'il pourra les retrouver? Ne verrait-il pas que si l'heure des repas n'était pas fixée pour tout le monde, on perdrait l'avantage de goûter ensemble un très-grand plaisir, et qu'on ne pourrait prescrire aucun tems marqué pour aucune fonction domestique? Un enfant ne sentira-t-il pas combien il est agréable de faire servir les mets dans un certain ordre: par exemple, ceux qui ont le moins de saveur avant ceux qui en ont le plus, les communs avant ceux qui ne le sont pas? En avançant en âge, il peut connaître la nécessité de distribuer dans un certain ordre ses devoirs, ceux de tous les hommes, soit dans la maison de son pere, soit dans sa patrie. Vous pourrez lui faire comprendre, avant sa quatrième année, de quelle

importance sont , pour l'ordre social , les qualités et les sentimens des hommes des différens états , l'honneur généreux de la noblesse , l'intégrité du magistrat , la bonne-foi du commerçant , etc. Vous lui ferez connaître ensuite comment l'ordre social lui impose le ton , les manières , les sentimens qu'on doit prendre avec ces différens hommes. Il saura qu'il faut avoir pour ses supérieurs une bienveillance zélée et respectueuse , avec ses égaux une bienveillance mêlée d'estime et d'égards , avec ses inférieurs une bienveillance mêlée de dignité. Vous lui faites voir que l'observance de toutes ces petites règles entretient le tout , remplit le but de la société , et y maintient les hommes et les choses à la place où tout doit être. Il devinera promptement les convenances et les disconvenances. Il distinguera sur le champ ce qui est décent et ce qui ne l'est pas. Il acquerra un tact qui influera beaucoup sur sa conduite et sur ses jugemens.

Il faut lui parler de l'ordre de tout genre , de celui qui regne dans les productions de la nature , dans la législation , dans les ouvrages de l'art , dans un jardin , dans un bâtiment. Il ne lui sera pas inutile de lui faire observer combien se gravent aisément dans sa mémoire le terrain ,

la maison , les ouvrages dans lesquels il y a une certaine régularité , quelque méthode , de la symmétrie , de l'ordre enfin. Vous ne négligerez pas sans doute de lui faire remarquer l'ordre général de l'univers , et ses avantages pour l'homme. Il finira par aimer l'ordre dans tout , et par craindre fortement d'en blesser les lois ; il prendra même l'habitude de ne les blesser jamais. Vous voyez combien cette connaissance et cet amour de l'ordre conduisent non-seulement à s'instruire de ses devoirs , mais même de l'ordre de ses devoirs , de la manière , du moment où il faut les remplir , de ceux dont il est permis quelquefois de différer l'accomplissement , de ceux qu'il faut préférer à tout.

Quiconque veut conformer sa vie aux lois de l'ordre , pris dans le sens le plus étendu , en distribue sagement les différentes portions , aucune de ses actions ne l'écarte du but où les autres le conduisent ; il voit souvent d'un coup - d'œil l'ensemble de ses années ; jeune encore , il parcourt de la pensée l'intervalle qui doit être entre sa jeunesse et son âge avancé. Sa vie est un tout , il ne veut pas sacrifier le tout à une partie ; il sait au contraire sacrifier une partie au tout. Il ne desire pas de beaux momens , mais de beaux jours ; l'idée de l'ordre

s'est liée dans sa tête avec les idées du bien général et du sien. Il n'estime ni les actions ni les choses qui ne sont pas à leur place ; il méprise ce qui dérange l'ordre , et il se méprisera lui-même s'il était capable de le déranger.

Vous voyez mon pupile, il n'est pas fort éloigné du degré de perfection auquel l'homme peut prétendre : il est facile sans faiblesse , modeste et content de lui , gai sans folie , amoureux sans enthousiasme , tendre et juste , aimant les arts , s'y connaissant et ne prétendant point diriger les artistes. Dans les sciences , il écarte les questions oiseuses , les expériences de pure curiosité. Il ne sort point de son caractère , il ne l'oublie pas , et il pense qu'il ne serait plus heureux s'il venait à le changer.

Les passions sont des sentimens vifs ou de quelque durée.

Les moralistes ont donné le nom de passions à presque tous les sentimens de l'ame , qu'ils soient instantannés ou durables. La colere qui ne dure souvent qu'un moment , s'est appelée passion ; la pitié qui est un instinct presque machinal , un penchant , s'est appelée passion. Je suivrai leur exemple pour éviter les incon-

vénient d'une nouvelle nomenclature, et pour ne point trop multiplier les distinctions, les divisions, un certain excès de méthode qui a ses dangers.

Je n'ai pas mis, comme Aristote et Descartes, la prudence et le courage au rang des passions; ce sont des qualités qui résultent de plusieurs sentimens et de plusieurs qualités.

Aucun moraliste n'a manqué de diviser tous nos sentimens durables en passions agréables et en passions pénibles; mais il est singulier qu'ils aient insisté si peu sur ce que les passions vicieuses étaient ou devenaient des passions pénibles, et les passions vertueuses étaient toujours des passions agréables.

Je suis étonné qu'on ait fait si peu d'usage de cette vérité pour déterminer les hommes à entretenir en eux les passions vertueuses, à en extirper les passions vicieuses, ou du moins les empêcher d'être durables ou fréquentes. C'est, je crois, tout ce qu'il est possible de faire. Nous aurons toujours des mouvemens de haine, de colere, de vengeance, de cupidité, d'envie même; ces sentimens entrent nécessairement dans la composition de l'homme.

Ces dernières vérités ne seront pas celles que vous mettrez d'abord dans la tête des enfans,

mais il faut qu'elles y arrivent un jour , et même dans l'adolescence.

Les passions vicieuses sont l'orgueil , etc.

Je m'étendrai peu sur cette passion , quoiqu'elle soit une des plus opposées à l'esprit social , et que si vous pouvez l'empêcher de naître dans votre pupile , vous lui ôterez beaucoup d'occasions d'éprouver la colere , la haine , la vengeance , etc. *Nos facit iracundos* , dit Sénèque , *iniqua nostri existimatio*. Cela est vrai ; non pas que l'homme orgueilleux soit plus colere ou plus haineux qu'un autre , mais parce qu'on se plaît à contrarier ses prétentions.

Si la nourrice ou la mere ont eu l'attention que je leur ai demandée dans une note précédente , elles auront prévenu dans mon élève le délire de l'orgueil , il aura senti sa dépendance des autres , le besoin de leurs secours , la nécessité de mériter leur condescendance à ses volontés. Cependant l'orgueil peut naître encore , et que faire pour s'opposer à sa naissance et à ses progrès ? Il y a plusieurs moyens , mais ils veulent être employés avec circonspection.

L'enfant serait mélancolique et timide , s'il n'avait pas la conscience qu'il possède ou qu'il

peut acquérir les qualités qui lui seront les plus utiles ; mais il est bien aisé que cette conscience devienne de l'orgueil. Le grand embarras est d'affaiblir la bonne opinion que l'enfant a de lui-même , sans lui ôter de son audace et de son activité ; c'est d'empêcher que le juste contentement qu'il a de lui , ne dégénere en mépris pour les autres et en estime exagérée de lui-même. C'est ce mépris , le caractère de l'orgueil , qui le rend insupportable dans la société et si dangereux pour lui-même. Obtenir que votre élève ne pense de lui et des autres que ce que la justice et la vérité exigent qu'il en pense , est peut-être ce qu'il y a de plus difficile dans l'éducation. Cependant l'homme est si aisément façonné par l'habitude , nous sommes si souvent les maîtres de faire prendre à l'enfant toutes sortes de manières de penser , de sentir et de vivre , que vous ne devez pas désespérer de rendre votre pupile audacieux et modeste , actif et précautionné , confiant et raisonnable.

Ne lui disputez point ses qualités réelles : cela lui ôterait l'estime qu'il doit faire de votre jugement ; mais montrez-lui souvent ces mêmes qualités dans d'autres que lui ; s'il exagere les qualités qu'il possède , marquez-lui avec précision dans quel degré elles sont en lui ; quelles qu'elles

qu'elles soient , prévenez dans son esprit un défaut très-commun , empêchez-le de croire que son mérite est le mérite de la première classe , le mérite par excellence.

A ces moyens , qui pourraient bien ne pas suffire , ajoutez-en d'autres : s'il a paru dans une assemblée avec avantage , faites-le paraître dans une autre avec désavantage. Dans la première , il a eu l'occasion de faire voir ce qu'il savait ; dans la seconde , qu'il soit forcé de laisser voir ce qu'il ignore.

Le plus parfait des enfans ne passe guere de jours sans faire ou sans dire quelque sottise ; ayez soin de rappeler les siennes à votre élève , et quelquefois , mais en sa présence , de les faire remarquer à d'autres.

S'il s'enorgueillit d'une bonne action , peut-être pourrez-vous en prendre la part qui vous appartient. A-t-il évité le malheur de faire une faute ? en est-il trop fier ? il ne sera pas mal de lui insinuer que sans vous il aurait fait cette faute , et pis encore. Tant qu'il restera orgueilleux , ne lui laissez jamais soupçonner qu'il n'y a rien à reprendre dans ce qu'il dit , dans ce qu'il est , dans ce qu'il fait ; mais comme il ne faut pas le décourager , comme il faut lui laisser des mobiles , et que l'espérance de faire bien , est

un des plus grands principes d'activité , faites-lui espérer qu'il peut devenir un jour tout ce qu'il doit être. Transportez son amour propre dans l'avenir , et il ne blessera personne dans le moment présent. Alors il sera content sans ivresse , et non sans une juste défiance de lui-même ; il ne se négligera pas , et il jouira tout à la fois du plaisir de faire bien et de l'espérance de faire mieux.

L'étude exige une contention d'esprit qui coûte à tout le monde , et dont l'enfance est ennemie ; l'étude demande des efforts , et il faut des motifs pour en faire. Que l'enfant soit orgueilleux ou modeste , animez son amour pour l'étude , par quelques louanges modérées ; mais que des jeux , des plaisirs , des présens soient plus souvent ses récompenses.

Vous montre-t-il des talens ? il faudra bien embrâser son jeune cœur de l'amour de la gloire ; mais avec l'espérance de la gloire , comment ramener mon élève à la modestie ? Cela est moins difficile qu'on ne le pense.

Le grand inconvénient de l'orgueil est de s'isoler , et l'amant de la gloire veut mériter la reconnaissance des hommes. L'orgueilleux les méprise , l'amant de la gloire les estime ; le premier ne consulte sur son mérite que sa propre

opinion, le second, pour savoir ce qu'il vaut, interroge l'opinion des autres : l'un ne fait rien pour eux, et en attend peu; l'autre fait tout pour eux, et en attend beaucoup. Ensorte que l'amour de la gloire, la jouissance même de la gloire, sont plutôt propres à tempérer l'orgueil qu'à l'exalter.

Cependant si l'enfant est trop fier de réussir dans ses études, faites-le descendre doucement du petit trône où il s'est placé. Dites-lui quelquefois que la nature ne l'a point distingué des autres enfans, et que c'est aux soins de ses instituteurs et à son application qu'il doit ses progrès. J'ai remarqué que l'orgueil ne tournait pas la tête à ceux qui pensent devoir leur mérite à leur éducation et à leur travail, comme à ceux qui se croient des êtres privilégiés, des favoris de la nature.

Je citerai souvent à mon élève des hommes qui ont excellé dans le genre où il a des prétentions. S'il se croit de grandes dispositions au mérite militaire, je lui dirai ce que Henri IV. était à quinze ans; s'il est géometre, ce que Pascal était à douze ans; s'il est poëte, ce que le Tasse était à dix ans; je lui citerai tous les enfans extraordinaires que je trouverai dans l'histoire ou dans mon siècle; il sera petit à

ses yeux, mais pas assez pour ne pas conserver l'espérance de se distinguer et l'envie de faire de nouveaux efforts.

L'orgueil se compare beaucoup avec d'autres, mais c'est toujours pour se donner l'avantage; c'est un procès établi entre lui et le genre humain; il ne peut être bien jugé que par des arbitres. Je tâche de l'être, et je décide le procès avec beaucoup d'équité.

- Avec un enfant orgueilleux, je n'emploierai le ressort de l'émulation qu'avec prudence; il est difficile de ne pas augmenter l'orgueil d'un enfant, dans lequel je serais obligé d'augmenter l'espérance de surpasser ses compagnons.

Une des choses qui préservera le plus mon élève du sentiment d'orgueil, ce sera de lui donner de bonne heure les idées de la perfection; il s'en trouvera trop éloigné pour conserver une estime exagérée de lui-même.

Au reste, qu'il soit ou non fait pour de grands succès, je lui dirai, que s'il est orgueilleux, il aura beau mériter des éloges, ils lui seront refusés obstinément, et que toutes les bouches de la renommée sont fermées pour ceux qui laissent voir l'estime d'eux-mêmes et le mépris des autres.

Je pourrai lui citer Virgile, Turenne, Newton,

Fontenelle, etc. , qui ont eu autant de modestie que de talens. Je lui ferai peut-être entendre le récit que vous allez lire.

Dans cette belle contrée , qui descend des Monts Séir à la mer d'Yémen , vivait le sage Abdul-Kadir ; il possédait une partie des riches vallées de Met-Za et de Séphar ; les montagnes étaient couvertes de ses troupeaux , et les plaines de ses moissons. Riche des biens de ses peres , aimant le plaisir et la vertu , quelques amis d'une conversation agréable , une épouse chérie , l'amour de ses vassaux , une chere délicate , le chant des oiseaux , la promenade à travers des campagnes verdoyantes , fleuries et parfumées remplissaient ses jours de momens délicieux ; il n'était point envié , parce qu'il jouissait sans orgueil ; il n'était point haï , parce qu'il ne faisait sentir que par ses bienfaits le pouvoir que lui donnaient ses richesses. On le regardait à la cour , où il allait rarement , comme un citoyen utile , chez les sages comme un sage , et partout comme un homme heureux.

Abdul-Kadir avait un fils qu'il avait nommé Rostan ; le génie qui préside à la naissance des enfans des justes , l'avait doué de la beauté et de l'intelligence ; dès ses plus jeunes années , il charmait les regards de sa famille , ceux des amis

de sa famille , et des jeunes enfans compagnons de ses jeux.

Il se distingua bientôt par son esprit ; et de la ville d'Aden où il fut envoyé , les sages qui présidaient à l'éducation de la jeunesse , réjouirent souvent le cœur d'Abdul-Kadir par les nouvelles qu'ils mandaient à ce bon pere , des progrès de Rostan dans l'étude des sciences.

Enfin le tems arriva où le commerce des hommes devait achever une éducation que l'étude avait commencée. Abdul-Kadir fit revenir son fils dans le château qu'il habitait sur le flanc de la montagne qui sépare les vallées de Met-Za et de Séphar. Il le trouva instruit dans la science des sages.

Rostan visitait les vassaux de son pere , il les trouvait fort ignorans , et surtout ceux qui admiraient médiocrement ses lumieres ; cependant il les secourait de son argent , il leur prodiguait ses conseils , leur parlait de ce qu'il savait , de ce qu'il avait fait pour eux et de ce qu'il pourrait faire encore.

Abdul-Kadir bénissait le ciel qui lui avait donné un fils capable de faire le bonheur des vallées de Met-Za et de Séphar ; cependant il s'aperçut que les habitans les plus éclairés des deux vallées s'éloignaient du jeune Rostan ; les

plus sages rendaient justice à ses lumières et à ses actions ; mais ils s'éloignaient de sa personne. Abdul-Kadir vit que les pauvres mêmes , et ceux auxquels Rostan avait fait le plus de bien , lui exprimaient leur reconnaissance avec timidité et peu d'amour.

D'où vient , disait le vieillard , cette aversion secrète pour mon fils ? Je ne vois pas en lui les défauts qui pourraient l'inspirer. Abdul-Kadir ne pouvait lever ce bandeau que la nature a placé sur l'œil du père. Cependant il s'aperçut que Rostan, fier des connaissances qu'il devait au sage Zébid , fier de son opulence et de sa beauté , regardait de l'œil du mépris tous ceux qui ne possédaient pas les mêmes avantages. Il vit enfin que Rostan faisait peu de cas des pensées de son père , qu'il montrait plus souvent aux hommes le souvenir de leurs fautes que le sentiment de leur mérite. Ce bon père répandit des larmes , et après quelques jours de tristesse et de silence , il dit à son fils.

Apprends que les hommes ont plus besoin de ton estime que de tes secours et de tes conseils. Pourquoi leur laisses-tu voir ton mépris pour eux , ton estime pour toi ? Tu leur inspires la haine ; eh quel droit as-tu de leur faire éprouver un sentiment douloureux ? Ils ont des

défauts, sans doute, mais n'ont-ils pas des qualités? Qu'ils lisent dans tes yeux que tu connais ces qualités, et que ta bouche les avoue, ils seront contents d'eux et de toi, et tu seras juste. N'est-ce que pour toi que tu leur fais du bien? Ne leur en fais-tu jamais pour eux-mêmes? O mon fils! si tu les humilies, ils ne voudront plus ni de tes leçons, ni de tes conseils, ni de tes exemples. Le premier de nos devoirs, c'est d'être vertueux; mais le second, c'est de faire aimer la vertu; son plus dangereux ennemi n'est pas l'homme pervers qu'on méprise, mais l'homme de bien qui se fait haïr.

La colere est un sentiment vif et pénible que nous font éprouver ceux qui nous nuisent, ou ceux en qui nous supposons le dessein de nous nuire.

Il faut empêcher qu'elle ne soit extrême, et qu'elle ne soit fréquente, et c'est d'abord l'ouvrage de la nourrice et de la mere. Que des êtres faibles qui ne vivent que par elles, ne les réclament pas en vain dans leurs besoins; lorsqu'elles résistent aux fantaisies de leurs enfans, qu'elles ne paraissent pas y faire attention, ils ne tarderont pas à se calmer. 1°. Parce qu'il n'est pas dans la nature de conserver long-tems un sen-

timent dont on ne peut rien attendre ; 2°. parce que dans les enfans, la colere n'est pas encore mêlée des différens sentimens qui la rendent durable.

Dès que l'enfant a l'usage des mots, que la mere lui fasse entendre que dans ses emportemens il a été très-malheureux ; que dès ce premier moment elle lie dans cette jeune tête l'idée de la colere avec celle de la douleur.

Dans un enfant sujet à cette passion, il faut modérer le goût de l'exercice, et l'amuser souvent par des jeux sédentaires. Les Grecs disaient : *Colere comme un homme fatigué*, et ils avaient raison. La fatigue nous donne le sentiment de notre faiblesse, et avec ce sentiment on est plus disposé à la colere ; se fâcher, c'est rassembler tout ce qui reste de forces, pour menacer ou pour combattre ; quiconque se sent beaucoup de forces n'est pas si pressé de les déployer ; celui qui par l'emploi de sa vigueur peut aisément repousser une offense, ne s'abandonne pas à l'emportement dès qu'il est offensé.

Je dirai des exercices de l'esprit ce que je viens de dire des exercices du corps. La fatigue du cerveau dispose à l'impatience ; dans ce besoin de reposer sa pensée, qui suit une étude pénible, on sent la faiblesse de son entendement, et nous

nous fâchons contre ceux qui veulent nous en faire faire usage ; celui à qui le raisonnement et l'examen d'une question ne demande pas d'efforts ne se fâche guere dans la dispute.

On doit occuper d'études agréables, faciles, amusantes, un enfant colere ; remplissez son cerveau d'images riantes, et son cœur de sentimens doux et tendres ; servez-vous avec lui de notre penchant aux mouvemens périodiques ; il a besoin d'exercices, et il ne lui en faut pas de violens ; que la danse succede pour lui aux mouvemens réglés que la nourrice imprimait à son berceau ; il prendra comme un jeune chinois, l'habitude de régler, de mesurer ses mouvemens, et maître de ses mouvemens, il le sera davantage de son ame.

Si malgré ces précautions l'enfant est toujours fort irascible, il faut imiter avec lui la conduite d'un pere qui avait deux fils ; ils avaient été l'un et l'autre d'un caractère violent, et avant leur puberté, ils étaient devenus doux et tranquilles.

Il était persuadé que ce vice a quelque chose de si odieux qu'il suffit de le faire voir aux enfans pour leur faire craindre de s'y livrer. Je ne mets personne en colere, me disait-il, mais je saisis toutes les occasions de montrer

à mes deux fils cette passion dans toute sa laideur.

Je les arrêtai il y a quelques jours auprès de deux pédans, qui avaient une dispute fort vive. Il était question de savoir si le diamant dans le creuset, mis à un feu de reverbere, s'évaporait absolument, ou se résolvait en une poussiere qui s'attachait au creuset : l'un accusait son antagoniste de lui parler d'un air avantageux ; l'antagoniste déduisait ses raisons d'un ton fort animé, mais cependant avec quelque retenue, et même avec assez d'ordre et de clarté. Ils en étaient aux sophismes, ils en vinrent aux injures ; leur colere augmentait à mesure que leurs raisons devenaient plus mauvaises. Celui qui niait l'évaporation avait les yeux enflammés, les joues pâles, les levres tremblantes, la voix embarrassée, les cheveux en désordre, les jambes mal assurées, les bras agités et tendus ; enfin sa colere passant toute mesure, il se lança sur son adversaire. L'agresseur était grand et robuste ; mais l'agitation et le tremblement de ses membres lui ôtaient une partie de ses forces, et l'égarement de sa raison donnait de l'incertitude à tous ses mouvemens ; la fureur de nuire, le besoin effréné de blesser son ennemi, lui faisaient oublier le soin de sa propre défense ; il

fut terrassé , son adversaire le releva , et se calmant bientôt après sa victoire , demanda pardon , et promit de ne plus parler de l'évaporation du diamant.

Quelques jours après cette aventure , j'eus l'occasion de faire voir à mes fils la querelle de deux femmes du peuple ; toutes deux avaient été belles , et conservaient encore quelques restes de beauté , mais la colere les rendait horribles ; elles se dirent les injures les plus révoltantes ; enfin elles en vinrent aux mains. Il regnait dans ce combat un mélange de rage et de peur qui le rendait ridicule. Je fis remarquer à mes fils , que si la colere est quelquefois le courage des faibles , elle ne remplace qu'imparfaitement le vrai courage.

Il me manquait de leur faire voir un homme dans lequel ce vice était une habitude. Je les conduisis chez un parent fort riche que son humeur difficile avait contraint de se retirer à la campagne. Le jour de notre arrivée , le premier repas ne fut pas gaî ; un valet qui servait à table d'une maniere un peu gauche , fut séverement grondé ; il se trouva un mets qui n'avait pas précisément le goût qu'il devait avoir , le malheureux cuisinier fut cité comme un criminel aux pieds du maître. La femme et les enfans de

ce maître l'avaient abandonné depuis long-tems ; il se rappelait leurs torts prétendus , et il se fâchait par réminiscence ; il se fâchait quelques fois par prévoyance : j'ai donné , disait-il , une telle commission ; mais mon valet est un imbécile , ma commission sera mal faite , mon affaire sera manquée. Que dis-je ? elle est manquée. Ah ! le maudit valet ; oh ! j'attends son retour.

On voyait souvent ce malheureux vieillard , au milieu d'une promenade , se fâcher contre son jardinier , contre les arbres , contre les plantes , contre le soleil ; ses vassaux , ses serviteurs , les animaux domestiques ne le voyaient qu'en tremblant ; souvent en fureur contre lui-même , il maudissait son existence.

Après avoir mis sous les yeux de mes enfans ce spectacle terrible , je leur dis un jour : vous avez vu quelques effets de la colere , elle en a bien d'autres : on a vu des furieux plonger le poignard dans le cœur de la femme qu'ils aimaient ; d'autres ont estropié des enfans qu'ils voulaient corriger ; quelques-uns ont mis leurs domestiques hors d'état de les servir ; plusieurs , par des paroles outrageantes , ont aliéné le cœur d'un ami ; un moment leur a fait perdre le bien qu'on regrette toute sa vie.

Un des grands inconvéniens de cette passion

c'est qu'elle est très-contagieuse ; nous l'inspirons d'abord à celui qui nous l'inspire , et à bien d'autres. Un homme brutal entre en fureur contre des magistrats qui le punissaient justement ; il irrite contre eux la populace ; elle oublie les lois , l'ordre , la justice , et met en pieces des hommes qui servaient bien la patrie.

Je ne vous dis pas , mes amis , tous les maux dont la colerè est la cause ; mais il y a des remedes pour les maladies du corps , il y en a aussi pour les maladies de l'ame ; il faut les trouver.

Apprenons d'abord à nous soumettre de bonne grace aux lois de la nature et aux lois de la société. Il ne faut pas être en colere parce que les vents ou la pluie interrompent nos occupations ou nos amusemens. Voyons de même , sans humeur , la loi nécessaire qui contrarie quelqu'un de nos desseins ou gêne un de nos penchans , et nous verrons ensuite , sans être fort émus , un juge se tromper , un roi qu'on trompe , et tous les hommes faire des fautes. Lorsque dans nos voyages , nous trouverons un méchant lit ou un mauvais repas , nous ne serons point sujets à gronder nos serviteurs ; dans d'autres occasions nous ne nous fâcherons

plus contre nos amis , et rarement même nos ennemis pourront nous mettre en colere.

On ne peut vous offenser , mes enfans , que dans vos propriétés ou dans votre amour propre. Si on vous offense dans vos propriétés , les lois vous défendent , et vous pouvez dire de l'offenseur : cet homme est injuste , il sera plus faible que moi. Si l'on vous offense dans votre amour propre , les reproches qu'on vous fait sont fondés ou ils ne le sont pas ; s'ils sont fondés , pourquoi vous offenser contre un homme qui vous fait sentir la nécessité d'être plus habile ou plus homme de bien ? Si les reproches ne sont pas fondés , votre conscience vous rassure , et le calme doit rester dans votre ame. Quel est l'homme juste , vrai , généreux , ami des lois , qui se croie aisément offensé ?

Mais ces reproches sont d'un ami ou d'un ennemi. S'ils sont d'un ami , dites-vous : jil ne voulait pas m'offenser ; s'ils sont d'un ennemi , dites-vous : je devais m'y attendre. Votre ennemi a-t-il porté contre vous la haine jusqu'à faire un crime ? vous êtes trop vengé.

Excusez un jeune homme sur son âge ; un homme d'un âge mûr , sur les passions qui l'aveuglent , une femme sur son sexe , un

domestique sur la triste nécessité de se conduire toujours par la volonté d'un autre.

Sentez-vous quelque mouvement de colere ? formez vite le projet de faire quelque bien ; de tous les remedes de l'ame , voilà le meilleur.

Il y a toujours dans les offenses un côté ridicule ; saisissez ce ridicule ; et si vous riez d'une offense , vous n'en serez point irrité.

Lorsque vous sentez la colere s'emparer de votre ame , examinez l'offense , l'offenseur , sa situation , la vôtre , et vous-même ; si vous raisonnez , vous ne vous irriterez pas.

La colere s'est-elle rendue à-peu-près maîtresse de votre cœur ? refusez-lui votre corps. Arrêtez-vous d'abord , ne faites aucun geste , suspendez tout mouvement , imposez vous d'adoucir le son de votre voix. On verra la force de votre ame , et le calme s'y rétablira nécessairement. C'était un des secrets du grand Socrate ; né impatient , c'est ainsi qu'il s'était rendu maître de ses impatiences.

Voilà comment ce bon pere s'y prenait pour guérir ses enfans de la colere. Il devait quelques idées à Sénèque , mais il en faisait un bon usage.

La haine est une colere continuée , mais moins vive ; c'est un desir permanent du malheur de ceux qui en sont les objets.

Celui qui s'irrite quand il est véritablement offensé , est digne d'indulgence ; celui qui hait ceux qui cherchent à lui nuire , est pardonnable ; mais les hommes violens ou haineux de caractere sont très-vicieux. Ces deux passions , condamnées par la raison , ne blessent pas toujours la justice , mais il est rare qu'elles ne la blessent pas quand elle sont devenues des habitudes ; elles finissent par rendre l'homme atroce et méchant.

On prétend que dans un caractere énergique , la haine forte peut s'allier à la tendresse ; et il est même reçu que ceux qui aiment beaucoup peuvent haïr beaucoup. Je crois cette opinion aussi fausse que dangereuse.

Il y a un certain genre d'égoïsme qui paraît se livrer à la fois à la tendresse et à la haine. L'égoïste est quelquefois attaché fortement à quelqu'un qu'il appelle son ami , à sa femme , à ses enfans ; mais comment les aime-t-il ? il les lie à sa destinée , il s'approprie leurs qualités , leurs facultés , leur existence , pour s'en servir ; ils

lui sont plus utiles que chers ; ils sont devenus des parties de ses possessions , et non de son affection. Cet homme qui tient si fort à soi en paraissant tenir aux autres , peut se trouver contrarié à l'excès par ceux qui s'opposent à ses desirs , à ses desseins , à ses opinions , et sentir pour eux une haine vive et durable ; mais je doute qu'il porte dans ses attachemens les soins desintéressés , les attentions délicates , les mouvemens généreux que porte dans les siens une ame accoutumée à se livrer au sentiment de la bienveillance. Celle-ci est douce , tendre , active avec bonté , heureuse de ce qu'elle fait pour ceux qu'elle aime. Cette habitude de bienveillance ne peut subsister avec des haines actives , véhémentes , occupées de leur objet. Le plaisir d'aimer adoucit toutes les passions : c'est l'essence précieuse envoyée par les dieux , et dont une goutte parfume les mers. Quoi qu'on puisse dire à ce sujet , quelques exemples qu'on puisse me citer , je penserai toujours que si nous aimions beaucoup , nous ferions tous nos efforts pour nous préserver d'une haine durable ; elle nuirait trop aux jouissances délicieuses , inséparables des sentimens auxquels nous aimons à nous livrer.

Il n'est pas toujours injuste, mais il est toujours

absurde de haïr long-tems ; c'est laisser à celui que nous haïssons l'avantage de nous occuper d'un sentiment pénible.

Quel est de deux ennemis le plus malheureux ? celui qui haït le plus ; le seul souvenir de son ennemi le trouble sans cesse , et il éprouve plus de peines qu'il n'en veut faire. Tout le monde a des torts , fait des fautes , a des défauts ; nous avons mieux à faire que d'y arrêter notre attention.

Lorsque je ne pourrai encore lier dans la tête de mon pupile l'idée de la haine avec celles de l'injustice ou de la déraison, je la lierai du moins avec celle du chagrin et du malheur.

Je lui donnerai pour quelques jours la société d'un enfant acariâtre, qui ne craindrait d'offenser ni par ses discours ni par ses actions. Après quelques débats entre eux , et auxquels je n'ai pas l'air de faire attention , je mene mon élève dans le jardin , je lui vois un peu de tristesse , et il me confie qu'il haït de tout son cœur son petit compagnon. Il faut vous défendre, mon fils , mais pourquoi haïr ? Il me dira peut-être , quel sentiment voulez-vous que j'aie pour celui qui se plaît à me tourmenter ? Quel sentiment , mon ami ! de l'aversion , le courage de repousser ses attaques , mais pas de la haine. Je

lui expliquerai la différence de la haine et de l'aversion : celle-ci, dirai je, est l'envie d'éloigner de nous les objets qui pourraient nous nuire. La haine va plus loin, occupe davantage, est un sentiment vif et continu.

Après cette explication, je ferai mon sermon sur la haine, dans lequel je développerai une partie des vérités que je viens de dire. Ce sermon ennui sans doute ; je lui substituerai des faits, des sentimens. Il me semble, lui dirai-je, que la promenade vous amuse moins aujourd'hui qu'à l'ordinaire ; on en conviendra, ou l'on ne me répondra pas. Alors je prierai mon élève de faire quelques réflexions sur les effets de la haine. Voyez comme elle gâte tout, même la plus belle promenade. Vous êtes moins heureux que vous ne l'étiez avant d'avoir un ennemi. Je lui ferai même remarquer qu'il a moins de plaisir à se trouver avec moi. La haine en occupant d'elle, affaiblit donc l'amitié. Malheureux, dit Sénèque, tout vous invite à jouir, et vous perdez votre tems à haïr. J'ajouterai : Si vous haïssez constamment, quel tems prendrez-vous pour aimer ? On m'embrasse, et on ne tarde pas à courir et à jouer de la meilleure foi du monde. On cueille des fleurs, on les sent, on les admire. Je fais souvenir du petit com-

pagnon acariâtre , et cela distrait encore du plaisir qu'on commençait à prendre. Je fais promettre qu'on n'y pensera plus , et on n'a pas de peine à me tenir parole.

L'enfance n'a des passions que les mouvemens, et rarement la durée; elle est plus susceptible de la colere, qui passe bientôt, que de la haine, qui dure long-tems. Si quelqu'enfant devient haineux, c'est la faute de ses parens; traitez-le bien, ne permettez pas qu'on le traite mal, qu'il soit assez contrarié pour supporter la contradiction, et pas assez pour s'aigrir. Ne lui faites point passer ses jours avec des personnages odieux; évitez surtout de lui laisser voir beaucoup ces caracteres qui se laissent dominer par la haine, de ces hommes qui se font nécessairement haïr de l'enfant et plaindre du sage. Souvenez-vous que l'enfance imite tout, qu'il n'y a point de sentimens qui ne soient contagieux pour elle, et si vous voulez que votre éleve prenne l'habitude de la tendresse et de l'indulgence, que tout ce qui l'entoure aime et pardonne.

La vengeance est un desir violent de rendre le mal qu'on a reçu.

Dans les torts qu'on peut avoir avec nous , ceux qui attaquent nos propriétés plus qu'ils ne blessent notre amour propre , nous donnent moins de colere que de chagrin , moins de la haine que des regrets. Pour que les torts de nos adversaires nous inspirent une haine vivè et puissante , il faut qu'ils attaquent en nous deux de nos penchans , le desir de sentir nos forces et l'amour de l'égalité.

Dans un homme en place , dans un homme distingué par des talens reconnus , par le pouvoir qui est la suite du crédit ou des richesses , enfin dans un homme accoutumé aux hommages ou à la considération de la société , une insulte , un tort qui marque le mépris , font d'abord une blessure sensible ; ils sont une preuve qu'on n'a point de nos forces l'idée que nous voudrions en donner ; l'amour propre était tranquille , il est allarmé ; il a perdu quelque chose , il craint de perdre davantage. L'offensé éprouve d'abord une colere vive , qui devient de la haine et qu'accompagne le desir de la vengeance.

Il s'occupe fortement des moyens de guérir

et de rassurer son amour propre inquiet et blessé. Ces moyens sont de plusieurs sortes : les uns de réduire l'offenseur à un état de dégradation , d'humiliation , de faiblesse et de malheur , peut-être même de lui ôter la vie. Les autres moyens sont de chercher à se conserver le sentiment de sa supériorité par des actions , des ouvrages , une conduite , qui procurent une estime , un amour de la société auxquels l'offenseur ne pourra prétendre. Une manière encore de reprendre sa supériorité sur lui , c'est quelquefois de l'accabler de services , de l'humilier par des bienfaits , s'il est assez vil pour les recevoir.

Ces derniers moyens ne peuvent être employés que par celui qui ne craint que faiblement pour sa supériorité. C'est César qui pardonne à ses ennemis vaincus ; c'est Louis XII qui devenu roi , ne vengé point les injures du duc d'Orléans.

Ces derniers moyens sont impossibles pour l'offensé sur lequel l'offenseur a pris une sorte de supériorité ; la mémoire de l'injure le poursuit sans cesse , et c'est à proportion qu'il a plus ou moins le sentiment de sa faiblesse , qu'elle l'irrite et le désole ; sa haine devient une rage qu'il dissimule ou fait éclater , selon qu'il peut préparer ou hâter sa vengeance ; mais la vengeance lui est nécessaire ; il ne respire que la vengeance ,

il la veut extrême , cruelle , atroce ; il ne peut à son gré faire trop de mal à celui qui lui fait éprouver le sentiment amer de sa faiblesse. Voilà pourquoi chez les femmes , chez les hommes vains et faibles , chez les hommes à prétentions mal fondées , chez une populace trop humiliée , la haine est si persévérante et si vindicative. Cependant ce n'est pas la seule envie de retrouver le sentiment de nos forces et de perdre le sentiment de notre faiblesse , qui associe en nous la vengeance à la haine , c'est la crainte des injures à venir qui nous porte à venger les injures présentes ; c'est l'envie de manifester une force qui puisse nous préserver des torts qu'on pourrait nous faire.

Dans les sociétés sauvages , où il n'y a pas de lois , dans des sociétés barbares où les lois ne donnent pas assez de sécurité au citoyen , tous les hommes ont senti que la vengeance était un frein nécessaire contre quiconque voudrait attenter à leurs propriétés , ou à leur personne ; cette crainte fait pour eux ce que l'opinion et les tribunaux font chez les peuples policés ; elle leur apprend aussi à éviter avec beaucoup de soin , de blesser l'amour propre de leurs égaux ; les sauvages sont complimenteurs avant d'être justes , et ils ont des manières avant d'avoir des

incéurs. Les Grecs avaient fait une divinité de la vengeance, elle avait des temples chez le même peuple qui en élevait à la pitié. La terre est encore couverte de nations qui honorent cette triste divinité, et le culte qu'elles lui rendent est lâche et cruel : si la philosophie la proscrit chez des nations plus éclairées, les préjugés la défendent, et quelquefois forcent le sage même à lui sacrifier. Pour moi, qui ne respecte aucun préjugé contraire à la morale, je veux qu'on inspire aux enfans l'horreur de la vengeance, et je vais en chercher les moyens.

Je ne dois ni ne veux ôter à l'homme le desir de se mettre à l'abri des offenses ; je veux qu'il soit homme, et que l'homme puisse le craindre ; mais être homme, c'est être humain, c'est être membre d'une société dont les lois, la force et l'opinion doivent protéger tous les membres.

Si je veux que mon élève dans l'âge mûr, songe rarement à se venger lui-même ; je lui ferai prendre l'habitude de me confier les torts qu'on peut avoir avec lui. Si c'est un de ses frères, ou un domestique dont il croit avoir à se plaindre, je m'établirai juge entr'eux et lui ; si c'est un enfant étranger, les deux peres sont leurs juges. Je punirai mon élève si dans ses querelles, il ne veut point d'arbitres : cependant

je lui laisserai prendre de tems en tems de petites vengeances ; un domestique le vexe un peu , mon élève se venge , et le domestique renouvelle ses vexations ; l'enfant qui ne se sent pas le plus fort , est bientôt las de la guerre , et il vient à moi ou pour me demander du secours , ou pour ménager un traité. Mon office de juge m'oblige à interroger les deux parties , et ma première question est sans doute celle-ci. Qui est-ce qui a commencé ? J'apprends que le domestique a le premier tort , il l'avoue de bonne grace ; mais il me dit en même tems , qu'il était prêt à réparer ce tort : lorsque l'enfant s'est vengé ; cette vengeance , dit-il , m'a irrité , et notre querelle est devenue une guerre , parce que monsieur n'a point su me pardonner une première faute.

Quelques jours après , un jeune homme du voisinage à des torts avec mon élève qui les lui reproche avec douceur , et l'assure qu'il est prêt à les oublier ; je félicite mon élève de son indulgence , et je le remercie du plaisir qu'il me fait en se montrant juste et bon.

Lui-même , comme vous pouvez le croire , ne tarde pas à faire ou à dire des choses qui peuvent blesser quelqu'un de la société ; on lui fait remarquer ses fautes sans l'humilier , et on lui dit :

nous nous souvenons de la conduite que vous avez eue avec votre jeune voisin, comment ne pardonnerions-nous pas les torts d'un enfant qui pardonne.

A douze ans, mon élève sera en état de faire avec moi cette réflexion : il n'y a personne toujours assez maître de lui-même, pour être sûr de ne blesser personne, ou par ses discours ou par ses actions ; et par conséquent un homme très-détestable est celui qu'on offense aisément, et qui ne sait ni oublier ni pardonner les offenses.

Ce que je veux surtout, c'est de prévenir dans mon élève le caractère vindicatif, et pour y réussir je chercherai d'abord à quelle espèce d'offenses il est le plus sensible. Est-ce à celles qui attaquent en lui des prétentions ? Si elles ne sont pas fondées, il est trop heureux d'avoir l'occasion d'y renoncer ; si elles sont fondées, quel discours, quelle action peut lui ravir un talent, une qualité ? Je l'exhorte à s'élever au-dessus de son détracteur par sa conduite, et s'il est possible par des services, ou même par des bienfaits. Sont-ce les attentats contre ses propriétés, ses amusemens, l'emploi de son tems qui l'offensent le plus ? Je lui montre comment il faut se défendre de ces attentats, les faire punir

quelquefois s'ils en valent la peine, et jamais s'en venger. Je lui répète à l'occasion de la vengeance, une partie de ce que j'ai pu lui dire à l'occasion de la haine et de la colere; il m'arrive aussi de lui citer souvent des exemples de malheurs éprouvés par un caractere dominé par la vengeance.

° J'ai connu dans mes voyages une femme qui vît encore, mais qui est fort âgée; elle est née d'une famille riche et honorée, elle n'avait qu'une sœur qui partageait avec elle les doux soins de la tendresse de leurs parens. Sa sœur se nommait Elise; Dorothée, c'est le nom de celle dont je veux vous parler, était la cadette de deux ou trois ans, et cette différence d'âge rendit d'abord Elise utile à Dorothée qui l'aimait avec passion. Elise était vive, légère et sensible, sûre d'être pardonnée, parce qu'elle amusait et qu'elle aimait, elle n'était pas toujours assez attentive à ne blesser ni la tendresse délicate, ni l'amour-propre de Dorothée. Celle-ci avait un caractere fait pour de plus grandes vertus, ou de plus grands défauts; ses sentimens étaient énergiques et profonds, elle avait dans ses volontés de la force et de la constance; mais elle n'était affectée que par un petit nombre d'objets dont elle s'occupait toute entière; sérieuse et timide, elle

lissait rarement voir la sensibilité de son cœur. Sa sœur avait des succès, mais on croyait que Dorothée pouvait avoir de véritables amis; elle ne fut pas affligée des succès d'Elise, mais celle-ci obtint de ses parens un si grand nombre de préférences, elle humilia si durement Dorothée, elle la traita si souvent d'esprit ennuyeux et stérile, qu'elle lui inspira le desir de se venger; une ame gaie et légère se venge par un ridicule, une ame sérieuse se venge sérieusement. Dorothée mit tous ses soins à éloigner d'Elise les cœurs de ses parens; elle traitait avec eux sa légereté d'indifférence, sa vivacité de folie, sa franchise imprudente d'orgueil. Un jeune homme épris des charmes d'Elise se proposa pour être son époux et fut accepté. Les parens de ces deux filles, qui se croyaient plus aimés de la cadette, firent une dot assez médiocre à l'aînée; Dorothée peu contente de lui avoir ôté le cœur de ses parens, voulut encore lui ôter le cœur de son époux. Elle lui donna des soupçons qui ne purent être durables; l'innocence d'Elise fut reconnue, et Dorothée s'aperçut que ses trames criminelles étaient découvertes; elle prit en haine l'époux de sa sœur, et ses parens même. Elle sema sur le déclin de leur vie de petites peines qui la vengeaient un peu de l'amitié qu'ils

avaient pour Elise ; ils se crurent heureux de trouver un jeune homme qui les délivra de Dorothée ; elle l'épousa sans l'aimer , car elle s'était trop livrée à la haine et à la vengeance pour être en état de sentir l'amour. Mais elle prit quelquefois pour ce sentiment l'espérance qu'elle avait conçue d'associer son époux à ses vengeances. Elle ne tarda pas à lui confier les plaintes qu'elle avait à faire de ses parens , de leurs amis , et des amis de leurs amis ; son époux fut effrayé de ce caractère , il se flatta de le changer par la douceur et par l'amour. Il n'était plus tendre ; du moment que Dorothée s'aperçut que ses sentimens étaient connus et point partagés , son époux devint un des objets de sa haine et de ses vengeances ; elle le contrariait dans les malheureux enfans qu'elle lui avait donnés , dans ceux de ses domestiques dont il était le plus content. Une maladie , pendant laquelle il ne reçut de Dorothée que des soins rendus de mauvaise grace , le délivra de la vie. Elle avait de lui deux fils , auxquels elle ne pardonna jamais d'aimer ceux qu'elle devait aimer et qu'elle détestait ; ils se sont séparés d'elle au moment où ils en ont été les maîtres. Dans la campagne où elle s'est retirée , elle déteste tous ses voisins ; son cœur est fermé aux sentimens aimables ; elle ne se

délivre du vide de l'ame qu'en y remplaçant une haine qui s'amortit, par une haine nouvelle ; il lui est nécessaire de haïr et de méditer des vengeances ; non-seulement elle exagere les plus petites offenses ; mais elle veut prendre pour des offenses, un discours, une action, un geste, qui n'ont aucun rapport à elle ; ses jours sont remplis de troubles et d'inquiétudes, détestant toutes les sociétés, n'étant chérie d'aucune, elle reste dans une profonde solitude, où elle n'a plus même l'espérance de nuire.

En parlant à mon élève des malheurs que la vengeance attire, je ferai souvent peu de détails, je veux que son imagination ajoute à mes tableaux, et qu'elle les charge de personnages et d'événemens terribles ; je n'oublierai pas de lui représenter la vengeance comme bien lâche et bien vile, lorsqu'elle tombe sur des hommes sans protection ou sur des êtres faibles, comme les femmes, les vieillards, les enfans.

L'envie est un sentiment triste, que nous inspire le bonheur ou le mérite des autres.

Depuis l'ange Mozazor qui, selon le Shastah, était envieux de l'éternel et se révolta, jusqu'au journaliste qui outrage le mérite pour satisfaire

sa propre envie , et consoler celle des autres ; chez les grands , chez les gens de lettres , chez les artistes , chez les guerriers , chez les peuples barbares ou policés , cette hideuse passion s'empare plus ou moins de tous les cœurs.

Elle se laisse voir en nous dès nos plus tendres années : conduisez votre pupile au milieu d'une troupe d'enfans , vous le verrez caresser ceux qui n'ont à peu près que sa force et son esprit ; vous le verrez s'unir avec eux contre l'enfant qui se distingue par quelque supériorité ; celui-ci d'ordinaire s'attire bientôt des ridicules et des coups de poing.

Il est difficile d'empêcher l'envie de naître , et lorsqu'on l'a étouffée , il est difficile de l'empêcher de renaître.

C'est encore l'amour de l'égalité , le desir de sentir nos forces , qui sont les premières causes de l'envie : une fortune plus considérable que la nôtre , un rang au-dessus du nôtre , un talent que nous n'avons pas , tout ce qui s'éleve au-dessus de nous , commence par nous donner une sorte d'inquiétude , une crainte vague à laquelle se mêlent bientôt l'aversion et l'envie.

Si l'envieux osait se connaître et se parler de bonne foi , voici ce qu'il se dirait : je suis dans une société dont je voudrais obtenir avec le
moins

moins de frais possibles tous les avantages ; ils me sont enlevés par des hommes distingués ou par leur naissance, ou par leur richesse, ou par leurs talens. Je serai peut-être moins estimé, moins aimé, moins fêté que je ne l'aurais été sans eux ; ils m'ôtent donc une partie de mes jouissances, et il est bien naturel que j'aie de l'aversion pour eux ; donnez à cet homme quelque vanité, des prétentions sans titres, de l'ambition sans mérite, et vous exalterez en lui le sentiment de l'envie au point qu'il ne pourra sans pâlir entendre l'éloge d'un concurrent.

L'amour de la supériorité excite autant ce triste sentiment que celui de l'égalité. On est étonné de voir un prince, un ministre, même à la mode, un Crœsus, un Crassus, envier un pauvre homme qui n'a que des talens, et qui n'est distingué que par d'assez bons ouvrages. Rien de plus commun et rien de plus naturel ; car enfin la reconnaissance pour le mérite ne pourrait-elle pas porter le public à des égards, à une sorte de respect, à des déférences dont les grands, les riches, les hommes en place voudraient jouir exclusivement ?

Lorsqu'on ne combat point cette passion, elle s'éleve contre tout ce qui a des succès, contre

toute supériorité , même celle qui est nécessaire à l'ordre politique : souvent il ne faut pas que la concurrence lui fasse prendre l'essor ; j'ai vu des magistrats envier un général d'armée , des courtisans se déchaîner contre un grand poète , et des hommes de lettres cabaler contre le plus grand musicien d'Italie.

Cette passion qui exile Aristide , qui fait mourir Socrate et Phocion , qui envoie Jacques-Cœur en Chypre , qui attaque tous les hommes utiles , est la seule qui m'ait fait douter quelquefois que l'homme fût né pour vivre en société.

Mais voyons comment nous pouvons apprendre à la prévenir , à la combattre , à la surmonter.

Avez-vous plusieurs enfans ? prenez - garde de jeter entr'eux des semences de jalousie. Le jaloux devient aisément envieux. S'il n'est pas possible que vous les aimiez tous au même degré , il est possible qu'ils le pensent. Que vos cœurs ne donnent point d'injustes préférences ; caressez également l'enfant enjoué qui vous amuse , et l'enfant dont le mérite est sérieux. Qu'ils soient tous persuadés que vous préparez le bonheur de tous. Lorsque cette opinion est établie , traitez mieux ceux qui annoncent le

plus la volonté de réussir dans leurs études ou dans la science de la vertu ; mais que vos préférences soient accordées , s'il est possible , à la volonté et non au succès. Donnez des louanges à l'enfant qui marche avec rapidité , et caressez celui qui se traîne avec effort.

Un d'eux a-t-il plus que les autres de la disposition à la vertu ? montrez-lui plus de confiance en son amitié , mais non plus de goût et de penchant pour lui. Que vos louanges , vos largesses , votre confiance paraissent attachées à la bonne conduite plutôt qu'à la personne ; qu'elles soient des récompenses données par la justice et non par votre cœur.

Peut-être ceux de vos enfans qui n'obtiendront pas de vous des récompenses , auront-ils du chagrin , qui est le premier des poisons dont se compose l'envie : ayez l'air de partager ce chagrin ; dites que vous souffrez de voir qu'ils négligent d'acquérir ou les vertus qui font le bonheur , ou les connaissances qui l'augmentent ; montrez-vous sérieusement affligé que la justice vous oblige à les traiter moins bien que leurs freres ; lors même que vous les punissez , ne leur laissez jamais croire qu'on peut leur enlever votre cœur.

Il y a bien peu d'occasions où un pere et une

mere doivent prononcer ces paroles : Mon fils, je vous aime moins. Peut-être n'y en a-t-il pas où ils puissent dire : Mon fils, je ne vous aime plus.

Voilà quelques moyens de prévenir l'envie ; il y en a de la combattre , mais il faut chercher d'abord les moyens de la découvrir. Cela n'est pas toujours facile : comme elle est une preuve de notre faiblesse et de la supériorité d'un autre, nous la laissons voir le moins que nous pouvons. C'est la seule passion qui dans l'enfance même ne soit pas ingénue ; elle prend de bonne-heure des formes qui la déguisent ; elle a plus d'une manière adroite de se satisfaire sans se manifester ; quelquefois, pour rabaisser le sublime qui l'offusque, elle loue beaucoup le médiocre ; elle pese dans la même balance Eschine et Démosthène , Voltaire et Crébillon.

Chez les dévots , elle prend l'apparence du zèle ; elle élève le petit esprit qui rampe avec exactitude dans les pratiques de la dévotion au-dessus de l'homme qui sert sa patrie. Quelquefois elle se déguise en vertu austère , en amour de l'ordre, en zèle pour le bon goût ; elle ne pardonne pas à Luxembourg d'aimer les femmes, à Maurice d'avoir un mauvais ton , à Voltaire de ne pas rimer richement ; mais sous toutes

ces formes elle a un caractère qui la découvre aux vues attentives. Ne voyez-vous pas qu'elle ne relève avec suite et avec passion que les fautes du mérite supérieur, tandis qu'à peine elle apperçoit celles du mérite commun. Ne remarquez-vous pas comment elle possède naturellement l'art de louer sans montrer de l'estime, celui de donner des louanges qui rabaisent? Avez-vous jamais vu dans sa bouche les éloges sensibles, énergiques, éloquentes? Voilà des traits où vous pouvez la reconnaître; il y a des caractères où vous pouvez toujours la soupçonner.

Votre fils est-il disposé à la morosité, à l'esprit chagrin, etc., il a sûrement le sentiment habituel de sa faiblesse, cause ordinaire de l'envie; est-il avide de distinctions, de louanges, de condescendances à ses volontés, il craindra souvent qu'on ne lui dispute sa supériorité ou réelle ou prétendue, et il sera envieux.

A-t-il dans le caractère une certaine sécheresse, reçoit-il avec modération les impressions du beau, du grand, de l'honnête, il est moralement impossible qu'il échappe à l'envie.

Voici quelques moyens de combattre ce sentiment et d'apprendre à l'enfant à en triompher.

Le meilleur est de montrer à l'envie qu'elle est reconnue. Laissez voir à votre pupile que vous appercevez qu'elle est tantôt la cause d'une de ses médisances , tantôt d'un trait d'humeur , quelquefois d'une aversion. L'envie reconnue cesse d'être , ou se tourne en rage ; mais cette dernière métamorphose est rare dans les enfans.

Un autre moyen d'étouffer l'envie dans son pupile , c'est de se montrer à lui l'admirateur passionné de tout ce qu'il y a d'admirable , et de lui vanter le plaisir attaché à l'admiration. C'est , comme on le sait , un des sentimens qui se communique le plus aisément et qui s'augmente le plus par la communication ; c'est l'effet qu'il doit avoir dans un jeune cœur avide de toutes les sortes de plaisirs.

Ne manquez jamais de donner de grandes marques d'estime à ceux qui savent estimer et vanter le mérite ; allez au-devant de lui , voyez-le de près pour l'honorer , pour l'aimer ; excusez ses fautes , palliez ses défauts , et surtout célébrez , recherchez , fêtez un concurrent , un rival qui loue et qui aime un rival , un concurrent.

Le plaisir guérit plus de vices qu'il n'en fait naître. Si votre enfant est sujet au triste sentiment de l'envie , attachez le moins que vous le pourrez

son esprit à des études qui demandent des efforts ; ils le rameneraient souvent au sentiment de sa faiblesse. Egayez ses travaux , donnez plus de piquant à ses jeux , qu'il s'amuse , qu'il rie , qu'il jouisse , et il enviera peu. Oui , l'habitude de la joie empêchera que l'envie ne devienne en lui une habitude. Les éducations austères sont dangereuses pour les enfans sujets aux passions tristes.

Il faut apprendre à votre fils les avantages qu'il peut tirer , comme membre d'une patrie , des hommes qui pourraient devenir les objets de son envie. Dites-lui : ce jeune homme dont les parens sont si riches , peut contribuer plus qu'un autre à vous donner un jour des plaisirs ; il soutiendra l'Etat qui aura besoin de ses richesses ; le pauvre qui vous aurait volé , lui devra sa subsistance. Cet autre jeune homme dont l'éducation soignée vous humilie , parvenu un jour aux premiers emplois , sera un des soutiens de l'Etat ; il exposera ses jours , il sacrifiera son repos et ses richesses pour la défense du pays où vous vivez. Quant à cet enfant qui montre tant de dispositions pour les sciences , et un desir si continu de s'instruire , nous lui devons des connaissances utiles. Que vous et moi nous serions heureux si vous pou-

viez égaler cet enfant ! Mais nous le serons encore si vous pouvez l'aimer ! Il est beau et il est utile de chérir l'homme estimable , c'est annoncer qu'on connaît le mérite.

La seule maniere de ne point se trouver écrasé par des hommes supérieurs , c'est de les aimer beaucoup. Accoutumez votre pupile aux hommes de mérite , qu'il les voie souvent ; associez-le à des enfans distingués par leur esprit et leur caractere , qu'ils aient des occasions de lui être utiles dans ses petits travaux et dans ses jeux , qu'ils lui fassent aimer leur supériorité par des services.

J'ajouterais à tous ces moyens de combattre l'envie les satyres les plus ameres contre les envieux , et il n'y aurait rien dans mes discours dont l'enfant ne pût sentir la vérité ; je lui dirais avec chagrin : Mon fils , il n'y a point de bonheur pour l'envieux , et vous le devenez. L'envie ne se sépare jamais de la haine ; elle la fait naître , elle la nourrit. L'envieux fait son supplice des vertus qu'il devrait adorer ; le génie n'est jamais à ses yeux l'honneur et l'appui de la société , mais un ennemi dont il redoute les succès ; les talens qui devraient faire sa joie , font ses tourmens ; pour avoir le droit de moins estimer le mérite , il cherche à l'avilir , et n'avilit que lui-

même ; il est méprisé même de ses complices ; les hommes justes ont pour lui de l'aversion , ils craignent ses cabales contre tout ce qui est ou peut devenir illustre ou utile. C'est ainsi que mes discours, ou des récits analogues au sujet contribueront à lier dans la tête de mon pupile l'idée de l'envie à celles de la tristesse, de la honte et de la douleur. Je me rappellerai des traits de l'envie qui feraient horreur à l'envieux même.

En voici un qui m'a été attesté par des témoins dignes de foi.

Il y avait à Naples un homme fort paresseux et fort vain : il avait beaucoup de prétentions sans aucun titre ; il n'y avait ni plaisir ni honneur auquel il n'aspirât, ni qu'il voulût mériter. Après avoir fait, dans différens genres, plusieurs tentatives dont aucune n'avait réussi, Ricardo, c'était son nom, était devenu mélancolique, contrariant et méchant ; il avait une fortune bornée, mais qui devait suffire au bonheur d'un homme de bien. Il n'avait pas quarante ans, et, dégoûté de la société où il ne pouvait plaire, il forma le projet de se marier et de se retirer à la campagne. Ses méchancetés l'avaient fait haïr, et les causes de ses méchancetés l'avaient fait mépriser ; on l'appelait l'*Envieux*, et il était

aussi connu par ce nom que par celui de *Ricardo*.

Les peres et les meres ne pouvaient croire que leurs filles fussent heureuses avec un homme de ce caractere; les filles ne pouvaient aimer celui que la joie, la bienveillance et l'amour ne pouvaient plus animer; il fut refusé de toutes les familles, et même les filles sans bien ne voulaient pas d'un époux tel que Ricardo.

Il y avait dans Naples un jeune homme et une jeune fille célèbres par leur beauté, par leur esprit, par la pureté de leurs mœurs et par l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre. Leur passion, à laquelle des arrangemens de famille avaient d'abord mis des obstacles, avait intéressé toute la ville; tout le monde desirait de voir unir Torquato et Melissa.

Enfin les parens de ces jeunes gens aimables céderent à leurs vœux; il fut décidé qu'ils s'épouseraient, et le jour de leur mariage fut annoncé. Cette nouvelle répandit la joie dans Naples; elle fut reçue avec transport de tous ceux qui aimaient les charmes unis aux vertus. On donna des fêtes à ces jeunes amans, on fit des chansons et des sonnets à leur honneur; aux promenades, dans les assemblées, on ne parlait que de leur passion, de leur mérite et du

bonheur dont ils allaient jouir. Il semblait que l'idée de ce bonheur avait rendu toute la ville heureuse.

La veille du jour où ils devaient être unis , Torquato et Melissa , se tenant par la main , se promenaient aux portes de Naples dans une longue allée d'arbres , dont la vue s'étend sur la mer et sur les îles verdoyantes qui s'élevent autour du port. Ce qu'il y avait de plus distingué parmi les jeunes gens et les personnes d'un âge avancé , se trouvait à cette promenade ; tous les yeux étaient fixés sur les deux amans : les uns admiraient leur beauté et leur grace , les autres la passion modeste et tendre qu'exprimaient leurs regards ; la foule qui les environnait ne les pressait pas ; on les respectait trop pour leur montrer avec indiscretion la joie qu'on avait de les voir ensemble.

Ricardo , par hasard , était à cette promenade ; il vit Torquato et Melissa , et il sentit son cœur tressaillir ; il entendit autour de lui les louanges et les vœux que le couple charmant s'attirait d'une foule immense , et il sentit un mouvement de colere ; il regarda Torquato et Mélissa dans le moment où ils se regardaient avec toute l'expression de l'amour , du respect et de la volupté. Ricardo resta immobile ,

pâle et les yeux abattus ; accablé de ce spectacle , il détourne la tête ; il veut quitter la promenade , mais en s'éloignant il entend partout vanter le bonheur de ces jeunes amans , et il est saisi d'une rage violente ; il retourne sur ses pas , et il se trouve à côté de Mélissa et de Torquato ; alors sa fureur n'a plus de bornes ; il tire un poignard , et dans sa démence atroce , il en frappe les deux amans qui tombent percés de coups mortels. La foule désolée et furieuse s'élançe sur Ricardo , le terrasse et lui arrache la vie. Il ne dit en mourant qu'un mot , c'est que la mort n'était point affreuse pour lui , après l'avoir donnée à Mélissa et à Torquato.

La pusillanimité est une disposition habituelle au sentiment de la peur.

La crainte veille sans cesse à la conservation des êtres animés ; elle est commune au lievre et au lion , à la souris et à l'éléphant ; mais elle maîtrise les petits animaux , et dans les autres elle fait place au courage. L'homme , mal armé par la nature , est un des animaux les plus timides , et en même tems il n'y en a point qui s'élève plus que lui au-dessus de la crainte. Le sauvage des Antilles , le Lapon , l'habitant du

Malabar, excepté la caste des Nâires, sont dominés par la peur. Les marins Anglais, nos grenadiers sont célèbres par leur valeur; tous ont également commencé par être timides. C'est aux institutions à changer la disposition de notre ame; c'est dès l'enfance qu'il faut nous apprendre à combattre la crainte, et nous n'aurons pas plutôt goûté le plaisir de la vaincre que nous ne serons plus tentés de lui céder.

Qu'elle nous avertisse, et qu'elle ne nous trouble jamais; que ses mouvemens soient un des avis de la nature, et non pas des convulsions. Elle ne doit pas être un tyran qui subjugue notre volonté, mais un esclave attentif qui veille à notre conservation.

Si la crainte est une habitude dans les petits animaux, c'est qu'ils ont toujours le sentiment de leur faiblesse. Que l'enfant ait toute la force qu'il peut avoir, et il ne sera pas long-tems timide. Les soins que vous prenez de le fortifier le guériront de la peur plus que vos leçons; un bon régime, de l'exercice, du travail, voilà ce qui lui donnera de la confiance en lui-même. Enfant, il ne craindra pas l'enfant; homme, il ne craindra pas l'homme.

La pusillanimité à deux objets principaux, la douleur physique et la mort. Je ne veux pas

que mon élève n'aime point la vie , mais je ne veux pas qu'il y soit trop attaché ; cela est nécessaire pour en jouir et pour la régler. Je veux qu'il sache l'exposer et même en faire le sacrifice ; c'est ce que lui inspireront les nobles passions dont je parlerai dans la suite ; en aimant la vie , il la voudra heureuse ; il ne sera pas trop occupé de la crainte de la perdre , elle ne serait plus heureuse.

On a dit , avec raison , que nous ajoutions par nos institutions et nos systèmes d'éducation à cette crainte de la mort que la nature nous inspire. La mort est difforme , et nous l'entourons d'accessoires qui la rendent hideuse ; il faudrait nous dire de bonne heure ce qu'exprime si bien ce vers de Chaulieu ,

La mort est simplement le terme de la vie.

il serait bon de parler quelquefois de la mort à l'enfant , avec une sorte d'indifférence , ou plutôt comme d'un événement qu'il ne faut avancer ni par l'intempérance , ni par l'habitude des passions tristes ; mais qu'on ne doit point retarder par le mépris de ses devoirs. J'arrêterai rarement la pensée de l'enfant sur ce dernier moment qui n'est qu'un moment. Je me souviendrai de ce beau mot de Vauvenarque : *La pensée de la mort*

nous trompe, elle nous fait oublier de vivre. Je citerai à mon pupile cette imprécation commune en Arabie : *Maudit sois-tu comme celui qui craint la mort.* Tout le monde sait mourir, apprenons à vivre.

La crainte de la douleur physique fait peut-être plus de lâches que la crainte de la mort ; quand je vous ai conseillé de ne paraître pas occupé des petits maux de vos enfans, c'était pour les empêcher de croire que tout ce qui leur arrive doit occuper les autres ; je vous renouvelle le même conseil, pour les empêcher d'attacher trop d'importance à la douleur. Les Stoïciens disaient qu'elle n'est point un mal, cette erreur tenait à une fausse définition ; le mal est, selon l'école de Zénon, ce qui dégrade l'homme et blesse les lois ; or, la douleur physique ne fait ni l'un ni l'autre, et Zénon conclut qu'elle n'est point un mal.

Il est mille petits maux dont la nature afflige les enfans ; ne leur en parlez qu'avec mépris, mêlez des jeux à leurs maux, il faut moins les plaindre que les distraire, et ils apprendront à faire autre chose en souffrant que de souffrir.

Laissez-les s'exposer souvent au froid et au chaud : le sentiment du froid est une douleur ; mais il n'est contraire à la santé des enfans que

lorsqu'ils y sont exposés sans faire de mouvement. Le sentiment du chaud leur est un peu plus contraire; cependant la chaleur n'attaque leur santé que lorsqu'on les y expose long-tems, et pendant qu'ils font beaucoup d'exercice.

Accoutumez-les à des jeux où il n'est pas impossible qu'ils reçoivent quelque blessure peu dangereuse, un lutteur aux jeux istmiques reçut un coup sur la tête: il s'éleva un cri de pitié dans toute l'assemblée. *Voyez, dit le lutteur, ce que font l'exercice et l'habitude; ceux qui regardent crient, et celui qui souffre ne dit mot.*

Voulez-vous armer les enfans contre tous les maux physiques, et leur en ôter pour jamais la crainte excessive? Exercez-les de bonne-heure à des travaux pénibles; j'ai comparé à l'armée un soldat pris à la campagne et un soldat tiré des villes; c'est comparer un homme et une femme. Le citadin peut avoir cette valeur qu'inspire la crainte de la honte; mais le campagnard a de plus ce courage qui rit dans la fatigue, et se joue dans les maux.

On doit rappeler souvent aux enfans ce mot si vrai et si répété dans l'école de Zénon: si la douleur est violente, elle sera de peu de durée; si elle doit durer, elle ne sera pas violente; on peut les familiariser avec les maux au point qu'ils chercheront,

chercheront, comme Socrate, s'il n'y a pas quelque volupté attachée à la douleur.

Il est dans la nature d'un être faible de se croire menacé à la vue de tout ce qui est extraordinaire; il n'y a qu'un pas de l'étonnement à la crainte; et il est rare d'être surpris sans sentir au moins une crainte légère. Une forme nouvelle, qu'elle soit inanimée ou vivante, un bruit violent et inattendu, sont pour les enfans des sujets de frayeur. Locke dit que la maniere de les en guérir, c'est de leur faire voir des objets nouveaux et même difformes, et de leur faire entendre des bruits auxquels ils ne sont pas accoutumés; les meres et les nourrices peuvent leur donner ces leçons, mais il faut qu'elles soient données avec bien de la prudence.

Un militaire de mon pays, distingué à la guerre par de belles actions, avait la passion de ce métier, et on l'aurait vu à la tête des armées s'il n'avait pas été tué à la fleur de son âge; il n'avait qu'un fils qu'il destinait à la guerre; il voulait l'élever dans ces vues, et l'instruire un jour lui même dans un art qu'il possédait si bien. Il était persuadé qu'on ne pouvait trop tôt travailler à former dans un enfant ce caractere de parfaite intrépidité qui était le sien, et qui doit

être celui de tous les guerriers ; en cela il avait raison , mais il se trompa sur les moyens. Son fils n'avait pas deux ans qu'on tirait à ses oreilles des coups de fusil et de pistolet ; dans les commencemens, l'enfant jeta de grands cris et pleura beaucoup ; il fut grondé fortement pour avoir montré de la peur ; on renouvela le même bruit à ses oreilles ; il se tut , mais il eut des convulsions. On n'a jamais pu depuis l'accoutumer au bruit de la mousqueterie , et encore moins à celui du canon ; lorsqu'il fut en âge de servir , il fit les derniers efforts pour vaincre cette peur humiliante , mais ses tentatives ne servirent qu'à lui donner de nouvelles convulsions. Il est mort à cinquante ans , sans avoir pu faire un métier qui avait illustré son pere et ses ancêtres ; mais ayant montré dans tout le reste de sa conduite , de la fermeté , du courage et de la raison.

Je crois qu'il est dangereux de faire entendre aucun bruit aux enfans , de leur faire éprouver aucun sentiment , aucune passion qui émeuve trop puissamment leurs faibles organes ; l'impression qu'ils auront reçue peut se renouveler avec le même degré de force dans tout le cours de leur vie , et sans qu'ils soient les maîtres

de l'empêcher. Ceci n'est pas un effet de la liaison des idées, mais de l'organisation, dont il est impossible d'expliquer le mécanisme.

Approchez peu à peu l'enfant de l'objet qui l'effraie ; caressez-le dans ce moment ; que tout ce qui l'environne lui montre de la gaiété, et l'assure qu'il ne court aucun danger, et avant l'âge de quatre ou cinq ans ne faites aucune tentative de ce genre. Quant aux bruits inattendus, ces surprises sont trop dangereuses pour de faibles organes.

La peur dans les ténèbres est aussi naturelle que celle des objets extraordinaires ; pour en guérir l'enfant, faites-lui prendre l'habitude de marcher dans la nuit d'abord avec vous, ensuite seul, mais peu éloigné de vous, enfin tout-à-fait seul et au loin ; prenez-garde que dans ses premières courses nocturnes, il ne puisse rien rencontrer qui l'étonne ; que ce soit surtout en riant et au milieu des jeux, que vous lui fassiez faire ces essais de courage. Voyez *Locke* et *Emile*.

Dans ces occasions, parlez-lui de la confiance qu'il doit avoir en vous. Peut-il penser que vous l'exposiez à quelque douleur ? Non, il doit voir que vous voulez le guérir d'une maladie de l'âme qui empoisonnerait le cours de

sa vie. Faites-lui considérer la foule des dangers qui sont presque toujours attachés à la crainte extrême du danger.

Évitez soigneusement de remplir son imagination des tableaux de ces êtres fantastiques qui épouvantent les enfans ; ne lui parlez ni des furies , ni des géans ni des diables ; ces fantômes effraient les jeunes têtes : elles ajoutent encore de la difformité à l'être que vous leur avez peint difforme ; les enfans les redoutent d'autant plus qu'ils ignorent la sorte de mal qu'on peut en craindre.

Il est des momens sans doute où , pour exciter dans les enfans une crainte salutaire , il faut employer le vague des idées ; mais c'est pour leur faire craindre l'aversion ou le mépris de la société , et non la fée Dentue.

Faites de la crainte le moins que vous le pourrez , le ressort de l'éducation de vos enfans ; menacez peu , menacez sans colere ; la crainte est un ressort puissant ; il ne faut pas beaucoup d'esprit pour l'employer ; et voilà pourquoi tant de despotes et d'instituteurs en font usage. Cependant guérir une crainte par une autre , est d'un usage excellent dans la législation , dans la morale , dans l'éducation. A la crainte de la mort ou de la douleur physique substituez

la crainte des remords , celle du mépris de la société. Au reste , souvenez-vous que toutes les passions sont contagieuses , et que la peur est la plus contagieuse des passions. Examinez donc beaucoup le caractère de ceux à qui vous confiez vos enfans. Voulez-vous former un Achille ? donnez-lui pour instituteurs des Phoenix et des Chirons.

La paresse est la haine du travail que la nature et la société nous imposent.

Nous avons déjà dit que les enfans avaient un besoin continuel de mouvement , et qu'il leur était nécessaire d'essayer et d'employer leurs forces naissantes. Celui que vous n'avez pas rendu revêche , ou que la mauvaise santé ne tient pas dans un état d'apathie et de faiblesse , se livre volontiers aux exercices que vous lui demandez : ces exercices l'amuse ; vous lui persuadez que l'usage de ses forces les augmente , et le desir de les augmenter est dans l'enfance un mobile bien puissant si vous savez vous en servir.

Les enfans sont curieux , et il semble d'abord que leur curiosité bien dirigée devrait leur

donner l'amour de l'étude. Dès l'âge de trois ou quatre ans , ils sentent le besoin de s'instruire comme celui de devenir forts ; ils voient que leur ignorance fait une partie de leur faiblesse , et qu'en s'éclairant ils pourront découvrir de nouvelles sources de plaisirs. Comment arrive-t-il donc si souvent qu'ils n'ont ni le desir de se perfectionner dans les exercices du corps ni celui de perfectionner leur esprit ?

Ils ont de la légereté ; tout est nouveau pour eux , et par conséquent tout les frappe ; mais ils ne connaissent pas les rapports que les objets dont ils sont frappés peuvent avoir avec leurs besoins ; voilà pourquoi peu de choses les intéressent beaucoup et long-tems. Ils passent donc facilement du plaisir d'examiner une rose à celui d'observer un papillon. Ce qui est difficile , c'est de fixer leur attention.

Ils sont dans un état de faiblesse qui les avertit sans cesse qu'ils dépendent de vous. Ils ne connaissent point la douce liberté d'agir à leur fantaisie , et ils en ont souvent le desir. Vos leçons les asservissent encore , et c'est pour éluder ce nouveau genre de dépendance qu'ils se refusent à l'étude. Un enfant était au désespoir parce qu'on voulait qu'il nommât la lettre *A* ;

on lui demanda la raison de sa résistance ; c'est , dit-il en sanglottant , que si j'avais dit *A* , ils me feraient bientôt dire *B* , et puis *C*.

Lorsque la légereté est dans les enfans la principale cause de la paresse , voyons comment il faut s'y prendre pour la guérir.

Observez quels sont ceux des plaisirs qu'ils aiment le plus , et ne les en faites jouir que lorsqu'ils auront mis un peu de suite à l'un des exercices que vous leur demandez. Ont-ils eu pendant quelque tems une attention suivie ? il faut les en louer , et surtout leur dire que de très-grands plaisirs seront les effets de leur attention. Faites succéder à leur application des jeux , des amusemens nouveaux ; que l'amour même de la nouveauté soit pour eux un motif de persévérer dans leurs travaux. Si vous variez les jeux des enfans , vous les rendrez plus constans à l'étude ; vous pouvez quelquefois varier leurs études même.

J'ai vu un enfant qui ne voulait pas étudier assiduellement la géométrie ; on lui enseigna de plus la géographie , et il apprit l'une et l'autre. Prêtez-vous à leur caractère , sachez en tirer parti.

Dans ce système de les faire jouir de leur légereté pour les en guérir , si vous habitez une

grande ville , quand ils auront eu de l'attention dans leurs études , faites-leur voir les spectacles , des cabinets , des curiosités qui pourront les intéresser et leur plaire. Si vous habitez la campagne , promenez leurs regards sur les variétés de la nature ; montrez-leur différentes especes de fleurs , de plantes , d'insectes , etc. C'est ainsi que vous pourrez les engager à s'appliquer constamment pour acquérir le droit d'être légers.

A ces moyens de parer aux inconvéniens de la légereté on peut ajouter ceux-ci.

Montrez-vous léger vous-même ; interrompez les jeux que vous partagez avec l'enfant au moment où ils l'intéressent le plus ; lorsqu'un genre d'étude lui devient agréable , substituez une étude qui doit lui plaire moins ; que votre légereté l'excede ; qu'il soit forcé de vous prier de vous en corriger. Vous savez à quelle condition vous lui accorderez ce qu'il vous demande.

Lorsque l'enfant veut quitter trop tôt le travail , condamnez - le quelquefois au repos absolu ; éloignez de lui les jeux , ne l'amusez pas , ne lui parlez pas , il tombera dans l'ennui , et pour en sortir , il aura recours au travail même.

J'ajouterai encore un moyen dont on peut se servir pour guérir l'enfant de la légereté , ainsi

que de plusieurs vices, mais il faut en cesser l'usage bien avant la puberté, et l'employer rarement. Je parais croire que sa colere, son obstination, sa paresse, etc., sont les effets de sa mauvaise santé; je le forcerai à un régime sévère qui l'impatientera, et je ne croirai à sa convalescence que lorsqu'il sera corrigé.

Passons aux moyens de guérir la paresse dont la cause est dans l'esprit d'indépendance.

J'exciterai mon élève à l'étude, en lui faisant sentir que son ignorance est la véritable cause de sa dépendance; s'il était plus instruit que moi, c'est moi qui dépendrais de lui. Voyez, lui dirai-je, la classe de la société qui a moins de liberté et de pouvoir, c'est la plus ignorante; la classe la plus indépendante est toujours la plus éclairée.

Lorsque j'aurai obtenu de lui quelques momens d'application, je le récompenserai par quelques momens de liberté; à mesure qu'il sera plus appliqué, je le gênerai moins dans ses goûts, dans ses jeux même; et l'espérance d'être plus libre un jour, le soumettra au joug de l'étude que je veux lui imposer.

Je lui ferai quelquefois honte de son ignorance, mais je ne veux pas que dans cette occasion, la honte soit en lui un sentiment vif et

profond ; je lui donnerai quelques marques de ce léger mépris qui s'exprime par la moquerie , mais qui n'est pas accompagné de signes de froideur et d'indignation. Je garde cette dernière espèce pour les fautes d'un genre plus grave ; je veux même qu'il ait honte de son ignorance , parce qu'elle l'expose à manquer aux devoirs essentiels , dont l'ignorant n'a jamais des idées claires et précises. N'est-il pas même une foule de plaisirs honnêtes dont l'ignorant n'a pas d'idées ?

Il y a dans les enfans d'autres causes de paresse ; cherchons-les , et voyons les remèdes.

Quelques-uns n'ont que faiblement les deux instincts dont j'ai parlé ; ils ont besoin de quelque mouvement et non d'exercice ; ils ont l'envie de voir et non d'observer ; dans leurs jeux même ils ne portent ni attention ni activité ; enfin ils jouissent du repos , leur corps est engourdi , leur ame est indolente. Cet état dangereux précède souvent l'arrivée de la puberté : si vous saviez combien je suis paresseux , disait un jeune homme robuste et sain en demandant l'aumône , vous auriez pitié de moi ; il avait raison , il était attaqué d'un mal fort à plaindre.

Comment faire pour tirer un enfant de cet état ? j'aurai l'attention qu'il soit servi le moins

possible dans tous ses besoins ; il sera obligé pour y satisfaire d'avoir des soins et de faire du mouvement. Je m'appliquerai tout entier à faire naître en lui une passion ; cela n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le penser. L'enfant le plus apathique n'est pas comme ce duc, qui n'avait, disait-il, de passion que la douceur ; l'enfant a nécessairement quelque goût de préférence pour certains amusemens, ou quelque affection particulière pour quelque personne. Rendez-lui plus agréables par des accessoires agréables, les jeux qu'il aime, et lorsqu'il en sentira le charme, faites-lui craindre de perdre cet amusement si chéri ; si vous ne l'en privez pas, sachez en retarder la jouissance. Rendez-en le moment incertain ; cherchez adroitement les occasions de le faire échouer dans un projet d'amusement dont il n'aura pas préparé le succès avec assez d'attention ; faites échapper de ses mains l'occasion qu'il n'a pas assez promptement saisie, dites-lui alors d'un ton triste : *Il n'est plus tems.*

La personne pour laquelle votre élève se sent de l'attrait, peut-elle répondre à vos vues ? Priez-la de se rendre encore plus aimable pour lui ; engagez-la aussi à faire quelques absences, pendant lesquelles vous aurez soin qu'elle soit mal

remplacée. Que l'enfant craigne quelquefois de perdre pour toujours sa présence ou son amitié; montrez-lui le danger de se voir préférer par elle à un enfant plus laborieux que lui. Tenez souvent son esprit entre l'espérance et la crainte : hâtez, différez, abrégez à propos les plaisirs que son ami lui procure; enfin employez avec lui une partie de ces petites ruses que les coquettes les plus vulgaires emploient avec succès, pour changer dans leurs amans les goûts légers en passions violentes.

L'enfant a-t-il une passion? Son ame est devenue active; lorsqu'il arrive à la puberté ou même avant cet âge, l'amour bien dirigé peut encore mieux que l'amitié le rendre laborieux. Que ne fera-t-il point pour obtenir un regard ou un sourire de la jeune fille qu'il aime? Faites-lui acheter par l'étude le plaisir de la voir, celui d'en être bien traité, celui d'en espérer ces faveurs légères qui n'alarment point l'innocence, et qui sont si précieuses à de jeunes cœurs.

Vous remarquerez que je ne vous ai pas dit, faites étudier, faites travailler votre élève; mais je vous ai dit, faites-lui aimer l'étude, faites-lui aimer le travail; rendez-lui l'oisiveté pesante et le travail léger; faites naître, multipliez des

rappports entre ses leçons et ses goûts ; souvenez-vous que le tems qu'il donne malgré lui à l'étude est un tems perdu ; il charge tout au plus sa mémoire , et son ame est incapable de cette attention animée qui seule fait faire des réflexions, qui seule instruit.

Il y a plusieurs moyens de faire aimer l'étude dont il ne faut négliger aucun , c'est dans le moment des leçons qu'il faut être gai , riant , aimable ; c'est au moment qui les suit que vous devez faire goûter à votre élève les plaisirs qui lui sont les plus chers.

Comme l'essentiel est d'obtenir de lui de l'attention , dès l'âge de trois ou quatre ans accoutumez-le à mettre quelque réflexion dans ses jeux , à connaître bien toutes les pieces de ses jouets , à les déranger , à les remettre de lui-même en ordre , à vous en rendre compte : lorsqu'il saura un peu lire , choisissez-lui des livres qui contiennent des faits amusans ; qu'ils soient , s'il se peut , ornés d'estampes. Montrez-lui du goût pour un genre d'études plutôt que pour un autre ? Soyez long-tems sans résister à son goût.

Faites mieux encore , imitez l'instituteur de Charles-Quint , le marquis de Chieyres : il savait feindre à propos la plus grande ignorance , il en

rougissait avec son élève, et il lui laissait voir le desir de s'instruire ; il se mettait à étudier une des sciences qu'il ignorait , mais , disait-il au jeune Charles , il serait encore plus nécessaire à un prince qu'à moi de savoir ce que j'apprends ; alors ils étudiaient ensemble. Quelquefois le prince dévançait l'instituteur , et dieu sait combien ce succès redoublait son émulation ; quelquefois il en était devancé , et le lendemain il faisait de nouveaux efforts pour reprendre ses avantages.

L'enfant le plus dissipé et le plus paresseux a quelques bons jours pendant lesquels il est capable d'application ; alors il jouit de ses amusemens avec plus de vivacité ; son repos et ses jeux ne sont point troublés par la crainte des reproches , des bouderies , des privations ; c'est ainsi qu'il liera peu à peu l'idée du travail avec celles de la sécurité , du contentement , du plaisir ; alors il sent cette vérité : *le travail rend heureux* ; il en est convaincu par sa propre expérience , et vous pouvez l'en convaincre par des exemples. Montrez-lui dans la plupart des pauvres , des paresseux ; dans les hommes sans mœurs , des paresseux ; dans les hommes dont l'ineptie est reconnue , des paresseux ; vous vous tromperez rarement , et l'histoire achevera de le con-

vaincre des vérités que les exemples vivans lui auront prouvées.

Lorsqu'il a pu s'instruire par les exemples anciens et modernes des avantages du travail et des inconvéniens de l'oisiveté, le moment des sermons est arrivé, et il pourra les comprendre.

Mon ami, il n'y a pas un homme laborieux qui ne contribue à la prospérité de l'état, et par conséquent à la vôtre; si vous restez oisif vous êtes injuste et ingrat. Il fut un tems où chez les Athéniens l'homme désœuvré était déclaré criminel; chez les Egyptiens chaque citoyen était obligé de choisir une profession; si le paresseux manque à sa patrie, que fait-il pour ses parens, ses enfans, ses amis? que dis-je! lui reste-t-il des amis? fait-il usage de son cœur? Nous sommes menacés d'un long sommeil, celui de la mort; veillons quand nous pouvons veiller, nous ne sommes pas sûrs d'une minute, et nous perdons des heures. Si les lois ne punissent pas la paresse, elle est elle-même son propre châtiment; le paresseux est martyr de l'ennui, poison funeste qui glace en nous le sentiment de la vie; lassés de ne plus sentir notre faible existence, nous nous livrons sans choix à tout ce qui nous la rappelle, le vice

même est admis souvent dans les cœurs endormis qu'il réveille un moment. L'homme inutile parce qu'il veut l'être, fatigué de sa froide mélancolie, reçoit dans son ame la haine, l'envie, la vengeance, l'orgueil. Si le travail est nécessaire au pauvre pour conserver sa vie, il l'est au riche pour conserver sa vertu : l'art de jouir de ses biens demande une tête accoutumée à quelque application ; la négligence les consume et n'en laisse pas jouir.

Vivez, c'est-à-dire, aimez ce que vous devez aimer ; étudiez vos devoirs pour les remplir ; agissez, travaillez, ou mourez las de vous-même et accablé de cet ennui inséparable de la fatigante uniformité du repos.

La méchanceté est le sentiment de l'ame qui se complait au malheur des hommes.

Ce sentiment n'est pas rare, malgré la compassion qui nous attendrit ; et malgré les charmes attachés au sentiment d'amour, le penchant à nuire se manifeste dans plusieurs hommes ; il y en a d'endurcis contre la pitié, devenus inaccessibles au sentiment de bienveillance, et qui comptent avec une horrible volupté, le nombre de leurs ennemis ou de leurs victimes. Ils
dispersent

dispersent leur haine sur toute la société ; ils voient partout le crime et l'offense ; ils les supposent , ils les cherchent , ils les imaginent , et il semble , quand ils nuisent , ne faire que punir et se venger.

Ce caractere est l'effet de quelques-uns de ces penchans et de ces passions dont je viens de parler.

La colere veut nuire , mais à un seul ; si elle conduit à la méchanceté , c'est parce qu'elle conduit à la haine.

L'envie est celle de nos passions qui fait le plus de méchans ; l'envieux de caractere finit par être l'ennemi de ceux même qu'il n'envie pas ; il se complait dans le mal dont il est le témoin , l'auteur ou le complice ; il est fertile en petites méchancetés , parce qu'il n'ose en faire d'atroces. Le monde est parsemé de ces méchans polis , discrets et sages , qui donnent continuellement des coups d'épingle , en attendant qu'ils puissent , sans se commettre , donner des coups de poignard. J'en connais un de cette espece qui aima d'abord les lettres et la philosophie ; mais ne pouvant acquérir que des connaissances superficielles et aucun talent , il prit de l'humeur contre les hommes qu'il ne pouvait égaler , et la manifesta par de timides et de fréquentes contradictions. Admis , on ne sait pourquoi , chez les gens du

monde, il ne flatta pas leur orgueil, mais leur envie; il fut avec eux le détracteur des hommes de lettres illustres et protégés, et auprès des hommes de lettres il est le détracteur des grands.

L'orgueil contrarié fait beaucoup de méchans; celui qui se croit, possède ou usurpe la supériorité, veut la faire avouer, parce que la faire avouer c'est l'augmenter. Ce desir de faire naître dans les autres la crainte ou la douleur, est de tous les états. Un mari contrarie sa femme et jouit de ses larmes. Un empereur dit à la sienne en la caressant : charmante petite tête, que je ferai couper quand je le voudrai. Un chef de famille traite ses enfans et ses domestiques avec barbarie; et Tamerlan, pour trophée de ses victoires, élève une immense pyramide de têtes de morts.

L'homme parvenu à ce degré de perversité, se perfectionne dans l'art de faire souffrir; nuire et détruire deviennent ses besoins. Si l'on proposait des prix pour la méchanceté, disait Socrate, personne ne prétendrait au premier prix. Il eût changé d'avis s'il eût vécu du tems de Borgia et de Charles le mauvais. Ce sont les parfaits inéchans; ils font du mal pour le plaisir d'en faire; ils en ont l'amour désintéressé, et

l'ambition chez eux est aussi souvent le prétexte que la cause de leurs crimes.

En cherchant à instruire mon élève dans l'art de diriger , de combattre , de modérer ses passions , et surtout ces penchans qui ne peuvent se séparer de l'homme , j'ai attaqué en lui les causes de la méchanceté ; mais il me reste encore quelque chose à faire.

Je lui ferai prendre , le plus que je le pourrai , l'habitude de la pitié ; la force ou la faiblesse de ce sentiment dépendent beaucoup de notre organisation ; mais est-il impossible de seconder ou de corriger la nature ?

Nous voyons tous les jours l'action et la réaction du physique sur le moral , et du moral sur le physique. Cherchons à réparer l'un par l'autre , et quelques moyens nouveaux de nous rendre bons.

Je voudrais lier dans la tête de l'enfant l'idée de sa propre douleur avec celle de la douleur des autres , et l'associer , pour ainsi dire , aux maux dont il n'est que le témoin. J'attendrais , pour le punir de ses fautes journalières , un de ces momens où son frère , son compagnon , son domestique ont des douleurs ou du chagrin. Je prendrais ce tems pour lui faire éprouver quelques privations sensibles. Il me demandera grace,

je lui dirai que je ne suis occupé dans la maison que du chagrin d'un homme affligé , et il prendra part à cette affliction.

Je différerais le châtement d'une faute grave jusqu'au moment du chagrin véritable ou feint d'un homme qui doit nous intéresser. J'avertis que les enfans disposés à devenir méchans , ne sont point de ceux que je conseille de ne frapper jamais.

Je punirai mon élève par des douleurs physiques ; je le conduirai de la pitié qu'il aura pour lui-même à celle qu'il doit aux autres ; et si j'espérais le rendre sensible à la douleur d'un autre , lorsque j'en lierais dans sa tête l'idée à sa propre douleur , je verrais avec plaisir ses larmes couler sur les verges qui l'auraient frappé.

Je serai attentif à la manière dont il se venge. Ses moyens sont-ils simples , communs , quoique violens ? Son desir de se vanger n'est-il pas durable ? Je ne suis point encore menacé d'élever un méchant ; mais si sa vengeance est réfléchie , préparée , différée , j'ai tout à craindre , et c'est alors que je puis employer les moyens violens.

J'examinerai si dans ses jeux ou ses plaisanteries il ne se propose pas d'embarrasser , d'humilier , d'affliger ceux qui en sont les objets : alors je lui ferais rendre au centuple ses sarcasmes

et ses jeux cruels , et il finira par craindre de se trouver en butte au genre de plaisanteries qu'il se permettait et qu'il ne se permettra plus.

Au moment où il aura été méchant , je veux que ses compagnons , ses domestiques , moi enfin , nous lui marquions de l'éloignement ; nous nous occuperons de lui le moins qu'il sera possible ; il se dira : me voilà séparé de tout le monde , me voilà isolé ; je suis étranger dans la société où je suis forcé de vivre.

Souvent , sans qu'il puisse soupçonner mes intentions , je marquerai de l'aversion et du mépris pour les hommes de notre connaissance dans lesquels j'ai remarqué du penchant à la méchanceté.

Après ces moyens de corriger mon élève , s'il n'est pas devenu bon , il voudra le paraître ; et quelquefois je lui laisserai croire que je suis la dupe de son hypocrisie. Voici la raison de cette conduite.

La continuité des traitemens rigoureux peut entretenir dans l'ame d'un jeune homme un fonds d'aigreur. Soyons bons avec les méchants , de peur qu'ils ne deviennent plus méchants , et surtout laissons-les jouir de notre bonté , lorsqu'ils semblent promettre de renoncer à leur caractère.

Une raison qui m'engage à récompenser dans mon élève les simples apparences de la bonté, c'est que l'hypocrisie peut conduire quelquefois la jeunesse à la vertu ; l'enfant qui l'affecte en voit en partie les avantages ; peut-être finira-t-il par en sentir les charmes. La vertu est comme une belle femme ; il est difficile de feindre qu'on l'aime, sans finir par l'aimer.

Entre les bons moyens de préserver de la méchanceté le cœur d'un jeune homme, un des meilleurs sans doute est de cultiver en lui les moindres dispositions à la tendresse. Il est sauvé s'il peut avoir un ami ou une maîtresse estimables, et surtout s'il les aime ; le cœur tendre ne peut rester méchant ; les objets de son affection conspireront avec vous à le corriger ; ils lui feront sentir deux grandes vérités, la première c'est que les méchants se condamnent à souffrir plus de maux qu'ils n'en feront aux autres. La méchanceté, dit un ancien, sème son propre venin. La seconde vérité, c'est que les gens de bien ne pensent pas plus de mal du méchant qu'il n'en pense lui-même. Souvenez-vous de lui faire méditer ce proverbe persan : *Le méchant est mort, quoiqu'on le voie parmi les vivans.*

La cruauté est le sentiment de celui qui se plaît à faire souffrir aux hommes l'excès des douleurs.

C'est la méchanceté portée à l'excès. Ce que j'ai dit des moyens de la prévenir ou de l'affaiblir convient à la cruauté ; mais celle-ci doit se combattre plus particulièrement par la pitié ; je n'en ai dit qu'un mot dans la note précédente , j'en parlerai plus au long dans cette note.

J'observe si mon élève , quand il se livre aux mouvemens de l'envie , de la colere , de la haine , etc. , n'est pas inaccessible aux mouvemens de la pitié. Qu'un enfant en coléré jette une pierre à son compagnon , ce n'est que l'effet d'un premier mouvement ; mais je serai fort allarmé si lorsqu'il entend les cris et voit couler les larmes de l'enfant qu'il a blessé , il ne vole pas à son secours ; je frémirai sur son caractere , s'il aime à voir souffrir , même son ennemi.

S'il y a des enfans sensibles à l'excès aux impressions de la pitié , et dans lesquels on est obligé de la modérer , il y en a d'autres qui n'en éprouvent presque pas le sentiment. Il faut l'exciter chez ceux qui peuvent en devenir susceptibles ; il faut la remplacer chez les autres

par l'amour de l'ordre , de la justice , le desir de conserver l'estime et l'intérêt de la société. Parlons d'abord des moyens de faire naître ou d'augmenter la pitié.

Si mon élève soutenait sans émotion la vue de ces spectacles où l'on voit couler le sang , et ceux où l'on entend les expressions de la douleur , s'il n'éprouvait que des émotions faibles qui ne feraient que réveiller en lui le sentiment de son existence ou l'amuser , je lui ménagerais à ces spectacles quelque chagrin , quelque incommodité qui lui persuaderait qu'on n'a pas toujours du plaisir à voir couler le sang ou les larmes. Si je ne pouvais ou ne voulais pas l'éloigner de ces combats d'animaux qui se tuent et se déchirent , j'aurais soin , après lui avoir fait éprouver quelque peine , de lui dire que ces spectacles peuvent être l'amusement d'un peuple grossier et barbare , et ne sont pas faits pour lui : je les lui interdrais , je lui en permettrais d'autres où les beautés de la poésie et de l'éloquence , unies aux expressions de la douleur , pourraient finir enfin par l'attendrir.

S'il montre à la chasse quelque plaisir à voir l'agonie du gibier ; s'il ne cherche pas à abrégér les tourmens de cette agonie , je le priverai pour quelque tems du plaisir de la chasse.

Une partie des hommes est conduite par l'ennui au spectacle des supplices ou des jeux dont j'ai parlé. Les ennuyés sont aisément cruels ; c'est une vérité qu'on ne peut se dissimuler. Pour que l'ennui ne fasse pas de mon élève un barbare , je lui préparerai des amusemens d'un genre opposé à ceux où j'essayais sa sensibilité , et ce que j'en pouvais attendre ; je lui ferai connaître le plaisir de délivrer de la gêne un être animé qui peut être utile à ses plaisirs ; je lui inspirerai le goût des amusemens qui augmentent nos forces corporelles , ou le goût de ceux qui épurent nos ames et augmentent nos lumieres.

N'oubliez jamais , lorsque vous voulez ôter un goût à un enfant , de lui en substituer un autre , et quelquefois une passion à une passion. Il s'est amusé à voir souffrir les animaux , que plusieurs soient dans sa dépendance , qu'ils soient les objets de ses soins , et qu'il s'amuse à faire leur bonheur. Si l'enfant a joui du spectacle de la douleur , s'il ne prenait pas assez de goût aux amusemens dont je viens de parler , pour que l'ennui ne s'emparât pas de son ame , je crois que j'irais jusqu'à lui inspirer le goût de ces jeux dont le plaisir consiste dans les émotions que donnent la crainte de la perte ou l'espérance du gain.

La médisance a pour cause l'orgueil, l'envie, la haine, etc., enfin une de ces passions qui n'ont pas encore rendu l'homme méchant, mais tout prêt à le devenir.

La médisance est l'idiôme du méchant; cependant la plus commune est la langue de l'homme désœuvré et vain. La galanterie, le jeu, les spectacles, ne peuvent remplir tous les momens d'un monde paresseux et frivole; il faut des visites, et on n'a pas manqué d'en faire un devoir, auquel ceux qui ne sont ni ennuyés ni désœuvrés, sont obligés de se soumettre.

Quel est le plaisir que peuvent avoir ensemble deux ou trois personnes qui ne s'aiment guere? Quelle peut être la conversation entre des cœurs vides de sentimens et des têtes vides d'idées? Qu'aurait-elle de piquant sans le secours de la médisance? Le sacrifice d'un tiers est presque toujours le grand plaisir d'un tête-à-tête. Un homme vain, désœuvré, et par conséquent ennuyeux, parle à des hommes du même caractère; il flatte, aux dépens des absens, leur vanité et leur envie; il égaie leur langueur, et on le paie dans la même monnaie. S'il est doué de quelqu'imagination, et s'il sait exprimer d'une

manière agréable le bien qu'il veut paraître penser de vous, et le mal qu'il pense des autres, il est fêté, caressé, recherché, et il cultivera toute sa vie le talent de médire avec grace.

Si mon élève se permet volontiers quelques médisances, il faut d'abord chercher la cause de ce penchant et la combattre.

J'ai dit, dans les notes précédentes, tout ce que j'ai eu à dire sur les passions vicieuses qui étaient les causes de la méchanceté, et par conséquent de la médisance.

Je prendrai toujours la défense de celui que censurera mon élève; je lui serai voir que je connais les causes de ses censures; je lui dirai de plus: celui dont vous parlez mal peut le savoir, et il sera votre ennemi; il peut l'ignorer, et vous vous reprocherez la bassesse d'attaquer un homme sans défense; si la médisance est secrète, elle est le crime d'un lâche; si elle doit être connue, elle est le crime d'un insensé: je lui développerai ces vérités.

Je donnerai toutes préférences à l'enfant dont mon élève aura médit; pour peu que cet enfant ait de bonnes qualités, je releverai ses avantages.

Voici un secret pour donner des remords à mon élève ou pour les augmenter: j'aurai l'air

d'être frappé du mal qu'il m'aura dit , et de le croire ; je traiterai avec la plus grande rigueur les objets de sa médisance ; s'ils peuvent lui être de quelque utilité , je les éloignerai de lui. J'aurai l'air de les rendre malheureux ; je ferai parler pour eux son intérêt et sa pitié ; il souffrira de leurs peines et de ses privations ; il les excusera , il me demandera leur grace , il l'obtiendra enfin , et vous voyez quel effet aura nécessairement le sermon que je pourrai lui faire. Mon ami , lui dirai-je , vous ferez des fautes , puisque vous êtes homme , et on ne vous les pardonnera pas. Je lui rendrai sensible cette terrible vérité ; je lui démontrerai qu'étant connu pour un homme sans indulgence , il ne doit compter sur celle de personne ; je lui prédirai que ses bonnes qualités seront rarement avouées et jamais relevées.

S'il retombe dans les mêmes fautes , nos parens , nos amis , nos domestiques , nous nous occuperons de ses torts les plus légers. Nous lui rappellerons toutes les sottises qu'il aura faites ou dites à table , à la promenade , dans ses jeux ; nous lui en parlerons ; le tems de ses études et de ses exercices sera le seul où nous ne le fatiguerons pas des mémoires de sa vie. Ce n'est pas tout , personne ne louera ce qu'il fera de

bien ; on ira peut-être quelquefois jusqu'à lui contester ses bonnes qualités les plus reconnues.

Je me garderai bien de me permettre et de permettre à personne d'applaudir à ses meilleures plaisanteries, lorsqu'il y aura quelque malignité.

Je chercherai l'occasion de lui faire voir que ces médisans agréables, et trop accueillis dans le monde, sont redoutés, et que la médisance la plus adroite et la plus heureuse a des dangers. Il entendra de la bouche d'un homme honnête, c'est-à-dire juste et bon, qu'il a beaucoup d'horreur pour un défaut qui est quelquefois un moyen de plaire, mais qu'on ne peut conserver sans blesser les vertus qui sont les charmes véritables d'une société bien ordonnée.

Je ne ferai point de note sur la calomnie, une partie de ce que je dirais pour la corriger se trouve dans les notes précédentes, et ce qui me reste à dire à ce sujet se trouvera dans la note qui va suivre.

Les principales causes du mensonge sont la faiblesse qui veut cacher ses fautes ; le desir désordonné d'acquérir un bien, un avantage ; la crainte excessive d'un mal ; la paresse, la vanité, etc.

Si votre élève n'est menteur que parce qu'il est vain, il se vantera de qualités qui lui sont étrangères, de bonnes actions qu'il n'a pas faites, de connaissances qu'il n'a pas acquises ; peut être se bornera-t-il à exagérer, à changer un peu la nature des choses, à enrichir les faits de quelques circonstances ; c'est pour se faire écouter que l'exagérateur de la fable conte qu'il a vu des choux grands comme des maisons ; il semble à certains sots que s'ils ont vu des choses rares, ils cessent d'être des hommes communs.

Moquez-vous d'abord de la crédulité de votre élève ; plaignez-vous de l'opinion qu'il a de la vôtre ; prouvez lui surtout qu'on ne peut ni intéresser, ni se faire croire lorsqu'on est un exagérateur. S'il se vante de qualités qu'il n'a pas, il faut sur le champ le mettre à nud. Otez à ce geai ses plumes de paon. Veut-il se parer de connaissances qu'il n'eut jamais ? traitez-le comme Socrate traite Alcibiade ; amenez-le peu-à-peu à l'aveu humiliant de son ignorance. Sup-

pose-t-il des faits ? commencez par le persuader qu'il n'a trompé personne ; mais ce remède ne suffit pas ; quelquefois même , vous userez de remèdes très-différens de celui-là.

Votre élève peut mentir , parce qu'il est l'esclave de la colere , de la haine , de la vengeance ; il veut intéresser à sa querelle , il cherche des alliés et veut leur inspirer du zèle contre son ennemi. Prouvez-lui par des faits et des raisons que celui qui emploie la calomnie pour indisposer contre celui qu'il déteste , n'indispose que contre lui-même.

L'envie peut être la cause des mensonges de votre élève ; l'envie est menteuse , et ses mensonges sont des calomnies. Qu'il vous voie traiter bien , et même mieux qu'auparavant , tous ceux qu'il accuse sans fondement de quelque vice ou de quelque faute.

La paresse peut-être le fera mentir ; il veut se dérober à une leçon qui l'ennuie , à un exercice qui lui déplaît. Dès que son mensonge est reconnu , prolongez cette leçon ou cet exercice ; l'intérêt même de sa paresse , la crainte d'un plus long ennui , lui ôteront pour long-tems la tentation de mentir.

Il peut se servir du mensonge pour obtenir certains plaisirs , quelques jouets , quelques

bonbons ; sachez lui refuser ce qu'il a voulu obtenir par un mensonge.

Est-ce la crainte qui le rend menteur ? Faites usage de ce que j'ai dit dans la note sur la pusillanimité ; mais cette crainte c'est peut-être vous qui la lui inspirez , c'est à votre sévérité qu'il veut échapper : alors redoublez vos soins , pour lui persuader que vos idées , vos paroles , vos actions ne tendent qu'à le rendre juste , raisonnable et heureux. N'ayez avec lui ni morgue , ni humeur , ni faiblesse ; méritez , obtenez sa confiance. N'êtes-vous que le maître sévère , et non l'ami compatissant de votre élève ; il croira qu'un mensonge va le sauver de votre sévérité , et il ne se le refusera pas.

Que tout ce qui environne votre élève fasse profession d'aimer la vérité. Hélas ! dès que l'enfant a quelque connaissance des mots , il entend que tous les hommes en se demandant sans cesse la vérité , disent tous , selon l'expression de Swift , *la chose qui n'est pas*. Si vous lui montrez l'habitude de la franchise , vous aurez donné du poids à vos conseils , et vous pourrez lui faire lire ce petit recueil de maximes , sur lesquelles vous l'inviterez à méditer avec vous.

Qu'est-ce

Qu'est-ce que la parole dans la bouche du menteur ? un sujet de doute ou d'incertitude.

Quiconque ment pour cacher ses fautes se flatte d'en commettre d'autres avec impunité.

Il est lâche, car il ne sent pas en lui la force d'avouer et de réparer le mal qu'il a fait.

Le sot peut seul se flatter de tromper long-tems.

L'hypocrite porte un masque qu'il ne peut affermir sur son visage.

Il y a plus d'une espece de mensonge : on ment en faisant douter de la chose qui est, et en faisant croire celle qui n'est pas.

On ment en exagérant ou en affaiblissant l'expression de ses sentimens ; on ment en feignant des sentimens qu'on n'a pas.

On ment par ses actions, lorsqu'on les dirige de maniere à se faire attribuer des desseins, des qualités, des sentimens qu'on n'a pas.

On ment en donnant une promesse qu'on n'a point envie de tenir.

Le menteur détruit de tout son pouvoir cette confiance mutuelle qui fait le lien des hommes.

S'il arrive à quelqu'un de vos domestiques de mentir, qu'il soit renvoyé. Serait-il même impossible qu'un ami, un voisin vint dire un jour, en présence de votre jeune homme : un

tel me sert fort bien ; mais on m'assure qu'il est menteur , et si cela est vrai , je serai forcé de le congédier.

Avant que votre élève ait menti plusieurs fois , ne lui laissez pas croire que vous le soupçonnez facilement de mensonge ; faites-lui entendre au contraire que vous l'estimez trop pour le croire coupable d'un vice si bas.

Vous pouvez quelquefois paraître sa dupe , et vous conduire en conséquence. Engagez-vous , engagez-le lui-même dans quelque fausse démarche. Le mensonge est-il reconnu ? montrez d'abord beaucoup d'étonnement , et plus de chagrin que d'humeur.

Êtes-vous seul instruit de sa faute ? ayez soin de la cacher ; dites-lui que vous ne prenez ce soin que pour lui conserver l'estime et l'amitié de toute la maison. Sa faute est elle connue ? que tout le monde lui marque d'abord de l'étonnement , et bientôt du mépris. Que ce mépris soit modéré , mais de quelque durée ; il y sera sensible , et peut-être vous en portera-t-il des plaintes ; il recevra bien dans ce moment tout ce que vous voudrez lui dire sur le mensonge. Cependant vous vous occuperez de lui faire recouvrer l'estime qu'il aura perdue ; cela vous paraîtra difficile , mais vous lui laisserez croire que vos

bons offices et sa bonne conduite pourront y réussir. Vous le mettrez vis-à-vis des différentes personnes qui ont connaissance de ses torts , et vous choisirez d'abord les plus indulgentes ; vous les prierez d'oublier des fautes , graves à la vérité , mais dans lesquelles il promet de ne plus retomber ; on résistera un moment à vos sollicitations , et on finira par se rendre.

Le lendemain vous présenterez votre élève à des juges plus sévères , au domestique attaché le plus particulièrement à sa personne , à ceux de vos amis qui lui sont les plus agréables. Tous se borneront à lui donner l'espérance de lui rendre un jour leur estime.

Prenez-garde que ces marques de mépris ne doivent pas être la seule punition qu'il recevra dans le moment ; elles doivent être accompagnées de quelques privations , de quelques peines , dont l'idée se liera dans la suite avec celle du mépris et en augmentera l'horreur.

Tous ces remèdes sont bons , mais ils ne sont pas infailibles. La maladie aura des rechûtes , et voici ce que vous aurez à faire.

Quoi que puisse dire votre élève , ayez l'air de ne pas le croire. Raconte-t-il un fait ? que tout le monde se regarde et qu'on l'interrompe.

Veut-il vous exprimer ses sentimens ? paraissez sûr qu'il les feint ou qu'il les exagere. Vous parle-t-il de son opinion , soutenez-lui qu'il en a une autre. Vous dit-il qu'il desire quelque chose ? doutez de ses desirs ; allez jusqu'à douter de sa faim ou de sa soif. Quand il vous demande à manger et à boire , ne lui accordez rien sans lui montrer de l'incertitude sur la sincérité de sa demande. Cette conduite n'est pas difficile ; soyez cependant persuadé qu'elle peut guérir l'enfantle plus enclin au mensonge.

La présomption est un faux jugement qui nous exagere nos forces.

L'orgueil a deux filles, la vanité et la présomption. Comment , quand on pense bien de soi et mal de son voisin, ne pas s'imaginer qu'on est capable de tout , et que son voisin n'est capable de rien ? L'orgueilleux qui a quelque talent ne voit rien au-dessus de ses forces ; il va tenter l'entreprise la plus difficile, et déployer avec joie ce qu'il a d'industrie et de courage pour échouer ridiculement.

Je montrais des desseins de Raphaël à je ne sais quel barbouilleur : cela est bien , dit-il ,

mais je ferai mieux. Il aurait entrepris, sans la moindre inquiétude, de repeindre l'église de Saint-Pierre et le vatican.

Lorsque le présomptueux n'est pas actif, il ne veut pas tout faire, mais tout juger.

*Chrisologue toujours opine ;
Tout ouvrage, toute doctrine
Reissortit à son tribunal.*

Ce genre de présomption a moins d'inconvéniens que l'autre, parce qu'il est moins dangereux de dire des sottises que d'en faire ; mais il peuple le monde de donneurs d'avis, de censeurs, de docteurs qui nuisent au mérite, aux arts et à la raison.

Le présomptueux de ce genre juge souvent sans avoir examiné ; le présomptueux de l'autre genre croit qu'une partie de ses forces lui suffit pour mettre à fin une entreprise ou terminer un ouvrage. Il est quelquefois difficile de prouver au premier qu'il s'est trompé ; il est plus aisé de prouver au second qu'il a fait des fautes ; il est moins facile de corriger l'un de la légereté de ses jugemens que de corriger l'autre de la témérité de ses projets ou de la négligence dans leur exécution.

Cependant, si on a formé la tête d'un jeune

homme d'après la logique ou Ponthiomas, il sait que l'expérience, la discussion des faits ou des opinions, la connaissance de soi-même doivent le diriger dans ses jugemens; il sait l'influence des passions sur notre entendement, il s'en défie; il ne se hâte point de décider, enfin il sait douter.

Cependant, voici encore quelques moyens dont vous pourrez vous servir pour le guérir des jugemens précipités.

— Quelque tranchantes que soient ses décisions, quand elles seront justes, ne prenez pas toujours garde au ton dont elles seront prononcées; attendez de sa présomption quelques jugemens ineptes, quelques sentences absurdes; vous n'attendrez pas long tems. Alors interrogez-le sur la question qu'il a décidée; décomposez-la, faites-lui sentir combien de connaissances lui manquent pour porter sur cette matière un jugement raisonnable. Qu'il rougisse, et moins encore de s'être trompé que d'avoir décidé légèrement; qu'il y ait des témoins de son humiliation, et que ces témoins ne lui épargnent pas leurs railleries.

Malgré ce que j'ai dit plus haut, vous pourrez analyser avec lui la question qu'il a bien jugée; mais ne vous servez de ce moyen qu'après avoir

souvent employé le précédent. Il faudra lui montrer qu'il manque de beaucoup d'idées relatives à la question qu'on a traitée ; alors il pourra comprendre qu'il a plutôt rencontré que découvert la vérité , et qu'il doit moins à ses lumières qu'au hasard le bonheur d'avoir eu raison.

En voilà assez sur le présomptueux qui juge ; passons au présomptueux qui agit.

Il peut se tromper de deux manières : la première, en se croyant des talens et des lumières proportionnés à ce qu'il veut faire ; alors laissez-lui former quelque entreprise ; paraissez même en attendre du succès , et montrez-lui , pour quelque tems , la même confiance en ses forces qu'il peut avoir lui-même. Ayez soin que son entreprise ait des témoins ; elle sera malheureuse ; le rôle des témoins sera de se moquer de lui , et les railleries qu'il essuiera lieront dans sa tête l'idée de la présomption à celle de la honte.

Votre rôle est alors de chercher à le consoler , mais avouez-lui que votre tendresse pour lui vous avait donné sur ses talens les mêmes illusions que son orgueil lui avait données ; prenez ce moment pour le convaincre de la nécessité de ne s'estimer que ce qu'on vaut , et de ne tenter que ce qu'on peut.

L'autre manière dont se trompe le présomp-

tueux qui veut agir, c'est de croire qu'il peut réussir dans ce qu'il entreprend, en n'employant qu'une partie de ses forces. La paresse, l'impatience de jouir, d'accord avec l'orgueil, nous persuadent aisément que nous n'avons pas besoin, comme bien d'autres, de beaucoup de soins et d'efforts pour réussir dans nos projets. Si votre élève a cette espece de présomption, la fable du lièvre et de la tortue vous indique ce que vous avez à faire ; faites-le courir contre quelque tortue, et qu'elle le laisse en arriere ; qu'il fasse en concurrence avec des jeunes gens appliqués des études, un discours, un ouvrage, et que ces jeunes gens remportent le prix.

Devenez alors un critique sévère, et surtout arrêtez-vous sur les fautes dans lesquelles la précipitation l'a fait tomber ; montrez-lui la sorte de perfection à laquelle il aurait pu atteindre par des soins, du recueillement, une attention persévérante.

Ne soyez pas plus indulgent, lorsque vous ne lui avez pas opposé de rivaux ; n'accordez jamais une approbation complete à ce qu'il a fait sans travail et sans efforts. Ce qu'il a fait est-il bien ? Prouvez-lui qu'il pouvait faire mieux. A-t-il réussi à contenter ses parens, ses amis ? Montrez-lui qu'ils ont été trop indulgens ; enfin

ne le laissez jamais dans une jouissance tranquille du mérite de ses œuvres, lorsqu'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire.

Il y aurait quelque danger que la sévérité de votre critique ne le jettât dans le découragement; il n'y a qu'un pas, et surtout dans la première jeunesse, de la présomption la plus téméraire à la défiance la plus pusillanime: pour éviter ce danger, et en même tems pour guérir la présomption de tout genre, forcez votre élève à faire souvent avec vous l'examen de ses facultés, faites encore ce que j'ai conseillé dans la note sur l'orgueil; et en lui montrant une estime médiocre de ce qu'il est et de ce qu'il fait, montrez-lui-en beaucoup de ce qu'il peut devenir et de ce qu'il peut faire.

Les causes de l'ingratitude sont l'orgueil, l'envie, la paresse, l'amour effréné du plaisir, la légèreté, la cupidité, etc.

Indépendamment de ces passions, ce vice a deux causes dans deux de nos instincts les plus puissans.

L'homme qui jouit du sentiment de ses forces, ou personnelles ou de situation, a de la peine à descendre de cette idée; l'homme plus modeste

ou plus faible qui n'aspire qu'à l'égalité, n'a pas moins de peine à reconnaître dans les autres une sorte de supériorité. Or, celui qui nous oblige s'éleve au-dessus de nous ; il fait pour nous ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes, il nous donne du moins pour un moment le pénible sentiment de notre insuffisance. Voilà ce qui inspire aux hommes communs, aux amoureux-propres grossiers du vulgaire, l'éloignement pour un bienfaiteur ; et l'homme le plus reconnaissant, le plus éclairé trouve quelques nuances de ces sentimens en lui-même.

Cléon était né pauvre, mais il avait deux talens qui pouvaient lui faire obtenir la fortune et la gloire. Il avait reçu de la nature le charme de la persuasion. Elle lui avait dit un jour en lui mettant les pinceaux à la main : imite-moi, et Cléon devint un bon paysagiste ; ses tableaux étaient des modèles de fraîcheur et de vie, mais il leur manquait la perspective et l'accord des couleurs. Un riche citoyen d'Athènes lui dit, il est chez les Rhodiens un homme qui connaît tous les secrets de ton art, va dans cette île célèbre à l'école de Protogene ; voilà de l'or pour faire ton voyage ; pars, et souviens toi d'un homme qui desire tes succès et ton bonheur. Cléon prit l'or et partit, mais avec humeur :

voilà, dit-il, en parlant de son bienfaiteur un homme qui me méprise ; il me regarde comme un artiste, moi qui, par mon génie, pourrais m'élever aux premiers emplois de la république.

Arrivé à Rhodes, il se présente à Protogène comme un amateur qui s'amuse quelquefois à peindre, et qui voulait s'instruire. Protogène loua dans les tableaux du jeune homme ce qu'il y avait de bon, et lui fit part de ses lumières. Cléon devint un peintre estimable ; mais il fut obligé de s'avouer qu'il ne pourrait jamais égaler son maître. De ce moment il marqua le plus profond mépris pour la peinture. Quel pitoyable métier, disait-il, que de passer sa vie à tracer des lignes et placer des couleurs ; c'est le luxe et l'oisiveté qui ont fait inventer cet art misérable ; est-il fait pour occuper un être pensant ?

Cléon voulut partir de Rhodes, et payer Protogène qui refusa son argent. Je vends mes ouvrages, lui dit ce grand homme, mais je donne mes conseils. Cléon traita cette noblesse d'âme de petit orgueil d'un artiste que ses succès avaient gâté.

Revenu dans Athènes, il se mêla des affaires d'Etat ; il harangua le peuple ; il avait plus de dialectique que de logique, plus de chaleur que

de lumières ; on le trouva éloquent , raisonneur et ignorant. Il fit une grande impression sur les têtes faibles , et n'obtint pas l'estime des autres. Il soupçonna ce qui lui manquait , et se mit à fréquenter le lycée ; il puisa dans cette école des idées sur l'origine des sociétés , sur les principes des gouvernemens divers , sur le caractère de l'homme , sur les fondemens de la morale ; mais il s'ennuya de n'être que disciple , et il voulut bientôt disputer contre ses maîtres. Ils le traitèrent avec les égards et la bonté que de vrais sages ont pour un jeune homme dont les talens peuvent être utiles un jour ; leur indulgence polie offensait Cléon ; il était désespéré de leur devoir ses lumières ; il cessa bientôt de l'avouer. Il prit une route différente de celle que ses maîtres lui avaient tracée : il mêla des sophismes qui étaient à lui aux vérités qu'il tenait d'eux. Il ne tarda pas à se déclarer leur ennemi ; mais ils ne furent pas les siens , et plusieurs d'entr'eux lui firent passer des secours ; il les recevait par les mains d'un domestique qui avait soin de dire aux bienfaiteurs que son maître ignorait leurs bienfaits ; et Cléon eut en même tems l'avantage de recevoir et le plaisir de ne rien devoir.

Il servit long-tems le parti du peuple , qui

était opposé à l'ordre , aux bonnes lois , et par conséquent à la doctrine des philosophes. Cléon se fit d'abord de la réputation et peu d'ennemis. Athènes lui savait gré de haïr ces philosophes dont les leçons l'humiliaient sans la corriger.

S'il eut quelque tems l'amour de la multitude, il ne se concilia pas celle de la société. Aviez-vous l'audace de lui faire un présent ? vous vouliez l'avilir ; lui rendiez-vous un service ? vous vouliez l'enchaîner. A peine pouvait-on l'aimer sans l'offenser. Il n'y a point d'amitié qui ne demande du retour , et l'idée de ce retour blessait Cléon. C'était une dette qui pesait à son indépendance. Il vit enfin que tout le monde s'éloignait de lui , et loin d'accuser son caractère de cet abandon universel , il accusa ses maîtres , ses anciennes liaisons , ceux qui l'avaient servi ou aimé ; il leur supposa les desseins les plus odieux , et les trames les plus criminelles ; son ingratitude devint publique et ne fit qu'augmenter. Ses amis , ses bienfaiteurs , les philosophes , lui pardonnaient le plus infâme des vices , parce qu'ils le regardaient en lui comme une folie ; le public pensa de même , et l'infortuné Cléon fut plutôt l'objet de la risée que de la haine.

Voilà l'ingrat inspiré par l'orgueil et l'envie ;

sur la maniere d'attaquer ces deux passions , je vous renvoie à ce que j'en ai dit. De plus , je montrerai tant d'estime pour la vertu opposée à l'ingratitude , qu'il sera impossible à mon élève d'être ingrat et de penser bien de lui. Je conviendrai que le bonheur de rendre service nous donne quelque espece de supériorité sur ceux que nous avons servis ; cet aveu est nécessaire pour conserver dans son cœur la disposition à la bienfaisance ; mais je lui ferai voir que la reconnaissance rétablit l'égalité entre celui qui oblige et celui qui est obligé. Vous êtes humilié de recevoir ? donnez. Vous ne pouvez pas donner ? aimez. Vos bienfaiteurs ne se rendent-ils point aimables ? entretenez en vous la volonté de leur être utile. Tant que vous la trouverez au fond de votre cœur , de quel bienfait aurez-vous à rougir ?

Il y a une sorte d'ingratitude qui doit son origine à la vanité. Le récit suivant peut être de quelque utilité aux jeunes ingrats de cette espece.

Le jeune Félix était charmé d'un oiseau qu'avait apprivoisé le fils du jardinier de son pere ; cet enfant l'offrit de la meilleure grace du monde au fils de son maître , qui daigna l'accepter avec bonté , et en honorant le petit paysan d'un coup-d'œil de protection. L'oiseau fit pendant

plusieurs jours les delices de M. Félix qui en faisait remarquer les gentilleses , sans jamais dire un mot de celui qui l'avait donné ; il le rencontra souvent dans le jardin et ne daignait pas lui parler ; le pere de Félix remarqua cette conduite , et voici quelle fut la sienne.

Nous nous promenions un soir dans ses jardins avec quelquesdames du voisinage et quelques gentilshommes du canton ; le pere de Félix appela le fils de son jardinier : voilà , nous dit-il , un enfant charmant , il aimait beaucoup son oiseau , et il l'a généreusement donné à mon fils. On ne peut obliger mes enfans sans m'obliger moi-même. A ces mots , il embrassa le petit jardinier , qui fut bientôt caressé de toute la compagnie ; on lui fit plusieurs présens ; on vanta son caractere , sa figure , et quoiqu'il ne fût pas vrai à la rigueur qu'il fût plus joli que Félix , on eut l'air de le penser. On interrogea Félix sur ce qu'il avait fait pour témoigner sa reconnaissance ; il rougit et ne répondit rien. Dès ce moment il fut négligé de tout le monde ; c'était de son bienfaiteur dont on était occupé. Le reste du jour , et même le lendemain , Félix fut traité avec la plus grande froideur ; il en devina la cause ; il alla trouver le petit jardinier et voulut lui donner quelque argent ; mais

le pere qui était présent , dit que son fils n'obligait pas par intérêt , et que la seule maniere de le payer était de lui montrer quelque sentiment , quelque reconnaissance. Félix prit sur sa vanité de caresser l'enfant , et depuis il parut l'aimer et chercher les occasions de lui rendre de petits services.

C'est quelquefois l'amour de ses propriétés , l'amour désordonné du plaisir , ou la paresse qui rendent votre élève ingrat ; chacune de ces causes ne peut être combattue de la même maniere. Et j'ai encore un récit à vous faire , qui pourra vous donner des idées sur les moyens de corriger ces différentes especes d'ingratitude.

Je me souviens d'avoir vu en Angleterre un homme de bien , qui aurait , je crois , pardonné bien des fautes , en faveur de la reconnaissance.

Il avait deux fils , et l'ingratitude était celui des vices qu'il voulait de préférence prévenir ou étouffer dans leurs jeunes cœurs. L'aîné qu'on nommait George , et qui avait dix ans , marquait un extrême attachement à tout ce qui était à lui ; il le conservait avec soin , et paraissait plus content de le posséder que d'en faire usage ; il faisait des magasins de jouets , de bonbons , même de fruits ; George était doué des qualités qui forment le parfait avare.

Son

Son frere qu'on appellait Marcel , et qui avait un an moins que son aîné , promettait d'être un des premiers hommes de son siecle pour varier les moyens de s'amuser ; il montrait de l'imagination et de l'activité dans ses jeux ; mais s'il fallait y mettre une attention suivie , il cherchait bien vite un autre genre de plaisirs ; n'en trouvait-il pas , la paresse lui en tenait lieu. Il se reposait si parfaitement , et avec un air si satisfait , qu'on ne pouvait douter que le repos ne fût pour lui une excellente jouissance.

George parlait beaucoup de sa gratitude et n'épargnait pas les caresses à ceux qui lui faisaient des présens. Il leur prodiguait les petits soins et les attentions polies ; mais fallait-il partager avec eux les bonbons , les jouets , etc. , George ne partageait rien. On remarquait même qu'il s'éloignait avec assez d'art de quiconque aurait pû lui demander quelque chose ; il savait prendre alors un ton sec , et un air glacé. Le pere avait dans sa maison plusieurs domestiques intelligens et quelques amis éclairés , qu'il fesait servir à l'éducation de ses enfans. Il avait donné à George un jeu d'onchais assez ample pour en composer deux ; Marcel le remarqua et demanda la moitié du jeu à son frere , qui l'associait d'ordinaire à ses amusemens ; quelques domestiques ,

quelques voisins qui avaient comblé George de bienfaits ou de services , lui insinuerent qu'il leur ferait plaisir de leur abandonner une partie des bagatelles qu'il possédait sans en faire usage.

Le judicieux George se contenta de proposer quelques échanges auxquels il aurait gagné. On ne lui dit rien , personne ne se plaignit ; mais les présens qu'on lui faisait prirent insensiblement une route nouvelle. On faisait mieux encore , on lui disait quelquefois : j'ai dessein de vous donner telle ou telle chose ; George était ravi de joie ; mais peu de tems après on lui disait : j'ai donné à l'enfant d'un tel voisin le présent que je vous destinais.

George demanda bientôt la cause de ces façons nouvelles ; on ne la lui dit point , on voulait qu'il la devinât ; enfin il s'avisa de lui-même qu'il ne suffisait pas toujours de remercier et de caresser pour n'être pas ingrat. On lui fit comprendre que s'il faut se rendre agréable à ses bienfaiteurs , il convient quelquefois de leur être utile. Une petite aventure servit mieux encore à le corriger. On lui vola un jour tous ses trésors , il fut au désespoir ; il se plaignit à son pere , à son frere , aux domestiques , aux voisins ; il voulait que tout le monde s'occupât de découvrir le voleur. On ne se mit point en mouvement ,

et George fut convaincu que personne ne s'intéressait aux biens d'un homme qui ne savait pas s'en servir pour être utile à ses bienfaiteurs.

Marcel montrait assez de reconnaissance à ceux qui voulaient bien l'amuser, et souvent il les invitait de très-bonne grace à partager ses amusemens; mais fallait-il en leur faveur différer un moment ses plaisirs, Marcel ne savait point différer; fallait-il se donner quelque peine pour procurer des plaisirs à son frere ou à ses compagnons, Marcel restait tranquille; lui aviez-vous rendu quelque service essentiel, il l'oubliait aisément, ou ne s'en souvenait que pour vous associer à ses jeux. Sa reconnaissance était légère, et dans sa maniere de la témoigner, il suivait son goût sans consulter celui de son bienfaiteur.

Un domestique qui lui faisait quelquefois des contes très-divertissans, commit une faute qui parut assez grave; il pria son jeune maître de solliciter sa grace; mais il prit mal son tems, la proposition faite dans un moment où Marcel s'amusait beaucoup, fut très mal reçue. Quelques jours après, son frere eut besoin de lui; son frere qui de jour en jour devenait obligé et montrait de la reconnaissance, son frere fut à peine écouté de Marcel. George trouva moyen de se passer de lui, et sans son intercession,

le domestique eut sa grace. Dès ce moment les jeux entre les deux freres furent moins fréquens ; le domestique conteur supprima ses narrations ; les enfans du voisinage troublèrent les amusemens de Marcel , et personne ne s'empessa d'écarter ou de punir ces enfans. Il voulut dans ses momens d'ennui user de son remede ordinaire , c'est-à-dire du repos ; on venait l'importuner , l'impatienter , l'excéder ; enfin il comprit que dans tous les tems , dans tous les états , l'homme qui refuse de servir ceux qui l'ont servi , ne doit compter que sur leur indifférence.

Attaquez dans l'enfant la passion qui est en lui la cause de son ingratitude , ou forcez-le à devenir reconnaissant pour l'intérêt de cette passion.

Vous avez mille moyens de persuader à votre élève qu'un cœur que les services ne peuvent ni attendrir ni attacher , ne peut être cher à la société ; et il vous sera facile de lier dans sa tête l'idée d'ingrat à celle d'ennemi de la justice , de l'ordre social , de ses semblables et de lui-même.

*L'inquiétude est une crainte vague des événemens ,
une incertitude dans notre volonté , accompagnée
d'un besoin d'action.*

*Est ar'elionum quædam roma natio ;
Trepidè concursans , occupata in otio ,
Gratis anhelans , multa agendo nihil agens ,
Sibi molesta , et aliis odiosissima.*

PHÆDRUS.

Voilà la peinture du défaut dont je voudrais préserver mon élève. L'inquiétude quand elle devient habituelle, quand elle est la forme déterminée de l'ame , la rend malheureuse et la porte souvent à tourmenter les autres.

Il me semble que ce caractere ne peut guere subsister avec une saine raison ; elle se propose un but auquel elle tend sans cesse , et dont elle se laisse rarement écarter ; elle prévoit les obstacles qui se présenteront ; elle connaît les moyens de les surmonter ; par conséquent , elle n'a point la crainte vague des événemens ; elle ne s'allarme point sans cesse , elle ne s'agit point sans nécessité ; elle espere le bien , elle est résignée au mal ; mais il n'y a pas d'excès dans le nombre de ses moyens ; elle ne multiplie

pas en vain ses efforts ; elle n'agit qu'autant qu'il le faut , et son activité n'est jamais turbulente.

L'inquiétude est donc ordinairement le caractère d'une raison peu formée , d'un esprit incertain , et de l'ignorance de soi-même ; elle est le partage de ceux dont l'état et les devoirs contrarient les penchans, ou de ceux auxquels ils font sentir la faiblesse de leurs talens. Dans de grandes places un homme médiocre devient nécessairement inquiet. Villeroi , ambitieux de la gloire d'un général , et très-incapable de commander les armées , était inquiet à leur tête. Feuquieres , avec les talens d'un général , mais trop impatient de le devenir , était inquiet dans les emplois subalternes.

Ceux qui se destinent , sans s'examiner , aux fonctions ou à l'état de leurs parens , quand ils sont contrariés par la nature , sont fréquemment incertains , disposés au mécontentement d'eux-mêmes , et par conséquent inquiets.

Les passions et les penchans de l'homme qui a su choisir sa place , fertilisent son génie et lui inspirent les moyens de s'acquitter de ses fonctions avec succès ; il est d'ordinaire ferme dans ses desseins ; il agit sans trouble , et son activité laisse régner dans son ame l'esprit d'ordre et la sérénité.

Ceux dont les opinions ne sont pas fixées , sont volontiers aussi prêts de changer de conduite que d'opinions ; peu contents de ce qu'ils ont fait , peu sûrs de ce qu'ils ont à faire , agissant souvent contre leurs vrais intérêts , ils passent leur vie dans l'inquiétude.

Le sentiment de notre faiblesse , qu'il soit juste ou sans fondement , la crainte que les autres ne pensent de nous plus mal que nous n'en pensons nous-mêmes , sont des causes de l'inquiétude dans les âmes qui ont plus de sensibilité qu'elles ne se croient les moyens de se faire aimer. Par exemple , dans les vieillards , il y a souvent une inquiétude qui les porte à s'éloigner de la société qu'ils troubleraient par des soupçons , quelquefois injustes , souvent très-fondés.

La vanité est de toutes les passions celle qui fait le plus d'hommes inquiets ; elle multiplie les petits moyens de se faire valoir ; elle n'est jamais sûre d'y réussir ; elle est plus rarement encore contente de ses succès qui augmentent son agitation plus que ses jouissances.

En général l'envie de paraître ce qu'on n'est pas , le projet d'arriver à un but où l'on ne peut atteindre , le desir d'augmenter son importance , la crainte de laisser voir son néant , la manie de dominer sur les esprits et sur les volontés , le

trouble de la conscience , voilà les causes principales de cette mobilité machinale et morale qui ne laisse tranquilles ni celui qui en est possédé , ni ceux qui l'environnent.

Il y a des hommes que le penchant à l'imitation détermine à l'inquiétude : alors il faut être moins attaché à confirmer dans votre élève les habitudes que les principes ; parce que dans les hommes imitateurs , les habitudes n'ont jamais beaucoup de force , et parce que les hommes qui ont des principes fixes ne sont gueres imitateurs.

Après avoir donné des principes à votre élève , appliquez - vous particulièrement à le rendre conséquent : vous y réussirez si vous lui faites souvent remarquer les rapports de ses actions ou de ses omissions , de ses privations ou de ses plaisirs avec ses principes.

Dans les momens où près d'agir il n'agit pas encore , dans ceux où il est indécis , décidez-le par quelque règle , quelque précepte , quelque maxime , qu'il regarde lui-même comme devant le diriger.

C'est ordinairement sans y prendre garde que les hommes sont conséquents ou inconséquents ; votre élève au contraire observera souvent s'il est l'un ou l'autre. L'esprit d'ordre et

l'esprit de suite que vous avez essayé de lui donner, sont bien près de l'esprit conséquent ; votre élève l'aura donc , et sera rarement inquiet sur le jugement qu'il doit porter de ce qu'il a fait , ou de ce qu'il doit faire.

La crainte excessive du ridicule est souvent une cause d'inquiétude ; pour le guérir de cette crainte , il faut lui donner une juste idée du ridicule qui ne peut jamais tomber que sur des fautes légères ; il ne faut point se permettre ces fautes , mais il ne faut pas être tourmenté pour en avoir commises de ce genre. Votre élève doit savoir que dans certaines sociétés , la vertu exacte et rigide est quelquefois l'objet du ridicule : dans une troupe folle , il poursuit l'homme sensé ; les railleries sont prodiguées par des hommes frivoles à celui qui ne veut pas conformer sa vie et ses opinions à leurs erreurs et à leurs modes ; mais ces railleries ne peuvent jamais ôter à l'homme raisonnable et ferme , l'estime de ceux qui lui ressemblent , sa propre estime , et par conséquent la tranquillité de l'ame.

*Le chagrin et la tristesse sont d.s sentimens
fâcheux, qui prouvent notre faiblesse dès qu'ils
sont trop durables.*

Il ne suffit pas de savoir abrégér la douleur, il faut savoir la modérer; la nature nous rend plus habiles à diminuer la durée que la force de nos maux, et par conséquent l'instituteur doit plus instruire ses élèves à ne pas s'affliger sans mesure qu'à ne pas s'affliger long-tems; mais il doit cependant faire l'un et l'autre, puisque modérer ou abrégér la douleur, c'est toujours la vaincre.

Je mettrai quelque méthode dans mes leçons, elle n'est point déplacée lorsque ceux qu'on instruit sur les moyens de se consoler ne sont pas actuellement malheureux, mais qui, dans leur qualité d'hommes, doivent s'attendre à l'être.

On peut borner à quatre especes les différentes douleurs auxquelles nous sommes exposés; les maux physiques, la pauvreté ou le dérangement de sa fortune, la perte ou l'ingratitude des gens qu'on aime, les chagrins humilians.

Je disposais mon élève à vaincre la douleur physique, lorsque dès sa première enfance, je lui donnais une éducation qui devait le rendre

vigoureux et raisonnable; et lorsque dans les notes sur la pusillanimité, je lui apprenais à fortifier son ame. La même force qui subjugué la crainte subjugué la douleur même; l'homme ferme n'est pas plus ébranlé par le mal que par le danger. Ajoutons quelques nouveaux secrets à ceux que nous avons indiqués.

Je suis également de la secte d'Epicure et quand je me porte bien, et lorsque la maladie me tourmente: dans l'un et l'autre état je cherche la volupté; je n'ai pas besoin pour l'opposer à la douleur, d'aller me jeter dans les bras des Stoïciens, et me réfugier, comme dit Sénèque, dans un camp de héros.

Je pense que dans la maladie on peut opposer les plaisirs des sens aux tourmens du corps: il est alors peu susceptible de plaisirs, je le sais; il n'y a point de mal physique qui n'émousse du plus au moins tous les sens; mais s'il suspend l'activité et l'énergie de leurs organes, il n'en détruit pas cependant toute la sensibilité. J'ai une toux violente ou des maux d'estomac, de la goutte ou de la langueur, dois-je être tout à fait insensible aux parfums des fleurs, à la musique, au chant des oiseaux, au goût et à la saveur de quelques boissons ou de quelques alimens? à la vue de la beauté, aux charmes

d'une campagne riante , aux effets de la lumière sur toute la nature , à l'éclat doux et tranquille d'un clair de lune , au spectacle d'un ciel parsemé d'étoiles , à la pompe majestueuse des orages , etc. ? Non , sans doute , et je connais plus d'un homme en qui ces plaisirs ont adouci le sentiment de la douleur. Si vous avez appris à l'enfant à se distraire de ses maux par des jeux , à ne point céder au mal physique , à se faire honneur de le traiter légèrement ; enfin à montrer une partie de la constance autrefois si commune chez les jeunes Spartiates , et aujourd'hui chez les jeunes Iroquois , son courage contre la douleur s'augmentera avec les années ; en luttant contre elle , il pourra jouir encore de quelques sensations agréables ; il sera le maître de porter sa pensée sur des objets qui plaisent à son imagination.

L'habitude de disposer de sa pensée dans les situations fâcheuses est une des plus utiles que vous puissiez faire prendre à l'enfant. J'ai connu un homme à qui on venait d'écraser la main , et qui , la nuit même qui suivit son accident , fit plusieurs chansons qu'on trouva très-jolies. Dites à votre élève que tant qu'il fera le pénible voyage de la vie , il sera exposé aux chûtes , aux intempéries des saisons , aux mauvais gîtes , aux ren-

contres fâcheuses, à la privation des commodités, à la perte des compagnons de son voyage, à la douloureuse décomposition de ses organes. Il faut qu'il n'y ait pas un malheur qui puisse le surprendre ou l'étonner; il souffrira moins s'il est préparé à souffrir, et s'il pense que dans la douleur on peut et on doit conserver des jouissances.

La bonne éducation est celle qui nous apprend à vivre avec les hommes et avec les maux; apprenez donc au jeune homme qui souffre, à promener et à fixer sa pensée sur des objets étrangers à sa douleur, et il n'en sera pas accablé; qu'il sache, dans les maux violens, se rappeler leur peu de durée, et méditer sur l'usage qu'il fera incessamment de sa santé; qu'il apprenne surtout à jouir des voluptés de l'ame, c'est un genre de plaisirs qu'aucun médecin n'interdit à ses malades, et dont je parlerai plus particulièrement, lorsque je chercherai les moyens de surmonter les douleurs morales.

Il faut tromper la douleur physique et vaincre la douleur morale: le cours entier de la vie démontrera l'utilité de ce précepte. Mais avant de parler de la douleur morale, je passe aux chagrins causés par la pauvreté ou la mauvaise fortune. Ils tiennent de près à la douleur physi-

que , parce que les privations physiques sont une des suites nécessaires de la mauvaise fortune ou de la pauvreté.

Il semble que je ne devrais rien dire à ceux qui sont dans un état de pauvreté absolue , ou que je devrais en user avec eux comme les prêtres qui leur promettent des merveilles dans l'autre monde , mais qui leur font entendre qu'il n'y a rien à espérer pour eux dans celui-ci. Mais il y aura tôt ou tard en Europe des écoles publiques dirigées par les magistrats , on y donnera aux enfans du pauvre une éducation qu'ils pourront rendre à leurs enfans. Le tems viendra donc où la classe du peuple pourra m'entendre ; il faut dès à présent parler aux pauvres de cette classe ou plutôt pour leur postérité , et lui apprendre à supporter de bonne grace le fardeau de la misere.

J'entends par misere l'état de ces hommes qui , dans un pays où il y a des propriétés , n'en ont aucune , n'ont point une industrie qui puisse les enrichir , et n'ont de moyens de subsister qu'un travail pénible.

Ne leur laissons pas ignorer les plaisirs physiques dont ils peuvent encore jouir ; qu'ils les remarquent tous , pour n'en perdre aucun. Le travail qui entretient en eux la vigueur du corps

et de l'ame les rend susceptibles de plaisirs très-vifs, et il les préserve de cette délicatesse qui fait quelquefois le supplice des riches. On ne voit point de smindiride chez les pauvres : le sommeil est profond sur la paille ; le pain, qui est un aliment agréable pour tout le monde, est bien plus savoureux pour l'homme qui a travaillé ; le vin de Surenne est pour lui du nectar ; l'eau pure est une boisson délicieuse ; sans doute il n'a pas l'idée des alimens du riche, mais il ne peut les regretter, puisqu'il n'en a pas l'idée.

Il est aussi aisé de vêtir l'homme que de le nourrir ; qu'il ait dans l'hiver un habit que l'air ne pénètre point, et dans l'été un habit à travers lequel puisse passer la chaleur exhalée par la transpiration, il est bien vêtu. Qui ne s'habille que pour soi, s'habille à peu de frais ; c'est la vanité qui veut des habillemens de prix.

Si l'habitude rend insipides les jouissances factices, elle ne gâte jamais les jouissances nécessaires ; elle fait trouver des charmes au travail le plus dur. C'est le jeune soldat, et non le vétéran, qui murmure des fatigues de la guerre.

Les riches croient que les plaisirs de l'admiration ne sont faits que pour eux. Environnés des décorations du luxe, de la pompe indus-

rieuse de leurs maisons et de leurs jardins, des beautés de tous les arts, ils jouissent encore du luxe et de la magnificence de la patrie. Eh ! qui empêche le pauvre d'en jouir ? Je traverse un pays étranger où je n'ai aucune propriété ; ne suis-je pas saisi d'admiration à la vue d'une belle culture, des sites pittoresques, de la richesse des paysages ? Puis-je me promener avec indifférence dans une belle ville où je n'ai pas une maison ? J'admire les vues et les édifices. Je dis comme Benserade : *Et si tout n'est à moi , tout est à mes regards.*

C'est être trop subjugué par l'intérêt personnel que de se refuser au plaisir d'admirer ce qui ne nous appartient pas. Il n'y a que l'envie et l'égoïsme le plus outré qui puissent empêcher le pauvre de sentir les beautés que le riche admire.

Mais, me dira-t-on, pour sentir ces beautés il faut avoir des connaissances et un goût exercé qui ne peuvent être le partage de l'homme dont le travail emploie tous les momens. Les finesses de l'art, les beautés de convention ne sont pas à sa portée, c'est-à-dire qu'il lui reste à admirer dans la nature et dans les arts le vrai beau, le grand et le sublime. Le trouvez-vous fort à plaindre ? On me répond, qu'ayant sans cesse ces objets sous les yeux, il y devient insensible :
cela

cela pourrait se dire de l'homme désœuvré ; mais l'homme occupé, quoique toujours environné de ces objets, ne les regarde que par intervalles ; le travail qui conserve en lui ses forces, entretient en lui celle de jouir. J'ai connu des paysans de 60 ans qui ne voyaient pas sans plaisir les beautés du soir et du matin.

Le grand avantage du pauvre, c'est d'ignorer l'ennui ; son tems est partagé entre son travail que l'espérance embellit, et des jouissances toujours vives ; il peut avoir toutes ces affections nobles et généreuses qui font le charme de la vie. Dans les pays où l'homme est pauvre sans être opprimé, il aime ses semblables qui le secourent ou paient généreusement son travail ; et, l'on ne voit point sur son visage l'air abattu, les traces des soucis et de l'inquiétude. Le peuple a vivement les plaisirs domestiques ; on aime chez lui les parens, les enfans ; et quand son éducation sera moins négligée, l'homme de cette classe pourra sans doute avoir un ami.

Passons au malheur de ceux à qui la fortune enleve leurs richesses : ils les perdent en tout ou en partie ; s'ils ont tout perdu, je les renvoie à ce que je viens de dire au pauvre. Je n'y ajouterai quelques mots, que parce que la pauvreté est plus difficile à supporter par ceux qui n'en

ont pas l'habitude ; ils ont d'abord à soutenir un choc terrible ; mais mon élève n'en sera point ébranlé ; dans le sein de l'aisance je lui ai fait essayer ses forces contre l'infortune.

J'ai vu des hommes raisonnables , des femmes même , passer facilement et tranquillement de l'aisance à la pauvreté ; ils se connaissaient des ressources dans une industrie honnête ; ils n'avaient point l'horreur du travail , et la pureté de leurs cœurs était pour eux une source de vrais plaisirs. Mais cette sorte de consolations est utile dans tous les genres de douleurs , et je n'en parlerai qu'à la fin de cette note.

L'homme qui devient pauvre doit d'abord s'interdire le dessein de redevenir riche ; parce qu'il n'est pas si facile de passer tout d'un coup de la mauvaise fortune à la bonne , que de la bonne à la mauvaise , et que si les moyens de ce passage ne sont pas impossibles , il est rare qu'ils soient innocens.

Je conseille à celui qui devient pauvre de prendre d'abord l'habitude de ne désirer que le nécessaire , et il le trouvera. Il y a peu de contrées où la nature ne l'ait placé auprès de l'homme. Si la raison était perfectionnée , on ferait moins consister le bonheur dans une multitude de biens ; le commerce des pays lointains

serait peut-être négligé , mais chaque mortel tirerait un meilleur parti de son terrain et de lui-même ; il y aurait parmi les riches moins d'hommes avides , et parmi les pauvres on ne compterait pas les victimes de l'injuste puissant.

Je viens à ceux que la fortune a mal traités sans les précipiter dans la pauvreté absolue. Ce revers n'altère point le calme de leur ame si la sagesse y a séjourné ; la fortune ne leur fait que des blessures légères , et la raison les guérit , même sans le secours du tems. Si dans les jours de leur opulence ils ont été sans vanité , ils ne rougiront point de leur nouvel état ; s'ils ont été sans avarice , ils se contenteront du peu qui leur reste ; s'ils n'ont pas eu le fol amour du luxe , ils seront heureux de n'avoir que des commodités ; s'ils ne se sont pas trop livrés aux plaisirs , ils éprouveront peu de privations ; s'ils n'ont pas eu des projets vastes , ils trouveront belle encore la place qu'ils occupent dans ce monde. Ils n'auront plus de festins , de vins rares , de mets recherchés ; mais ils auront des repas simples et sains , qui seraient des festins pour le pauvre , et qu'eux-mêmes dans le tems de leur opulence et dans des momens de satiété et de dégoût ont recherché quelquefois. O ! combien la fortune a peu de pouvoir sur l'homme vrai-

ment sage ! Dépouillé de ses biens , sans asyle , dans l'exil même , il emporte , comme Stilpon , ce qui fait son bonheur , c'est-à-dire sa conscience.

L'espece de malheur contre lequel il se trouve le moins armé , c'est l'ingratitude ou la perte de ce qu'il aime. Parlons d'abord du premier de ces malheurs ; il est d'autant plus sensible qu'il ne doit pas être prévu ; il faut s'attendre à tous les maux , hors à l'ingratitude d'un ami. Il n'est jamais permis de prévoir les torts de ce qu'on aime , et s'il ne faut pas le croire infallible , il ne faut pas croire que ses fautes seront contre l'amitié. Ne pensez pas que votre ami puisse vous manquer essentiellement ; vous perdriez vos plus aimables jouissances , le charme si doux de la confiance et une partie de votre tendresse.

A l'instant où vous découvrez que vous avez perdu le cœur de votre ami , examinez sévèrement votre conduite ; si elle a été conforme aux préceptes que vous trouverez dans le chapitre de l'amitié , vous n'avez rien à vous reprocher , et ce témoignage de votre conscience est une puissante consolation. Si vous avez des reproches à vous faire , il faut réparer vos torts , et mettre votre ami à portée de réparer les siens s'ils ne sont pas irréparables ; s'ils le sont , ne

vous punissez pas des torts d'un autre, et n'augmentez pas votre infortune en fermant vos yeux sur les différens moyens d'en sortir. Rapprochez-vous de vous-même, voyez vos ressources, songez à en faire usage. Vous avez des vertus et une ame sensible, vous remplacerez l'ingrat que vous avez perdu; vous trouverez encore à exercer cette faculté d'aimer, si féconde en sentimens agréables. Vous avez un cœur, vous retrouverez un cœur. Le même fonds de tendresse subsiste toujours sur la terre; il ne demande qu'à être cultivé.

La vanité qui si souvent exagere ses douleurs, ne vous engagera pas à exagérer ou à prolonger la vôtre. Il y a quelque chose d'humiliant à se plaindre de n'être plus aimé. Vous ne manifesterez pas vos regrets, vous n'en occuperez ni les autres ni vous-même; et si vous vous les permettez, du moins vous ne vous les commanderez pas.

Ce qu'il y a de plus à craindre, c'est que l'amour propre étant toujours blessé par les mauvais procédés d'un ami, vous n'éprouviez de la colere; que de la colere vous ne passiez à la haine et même à la vengeance. Cela serait bien insensé, ce serait vous entretenir de votre perte et de l'injustice que vous auriez éprouvée; ces

souvenirs fâcheux seraient rendus plus fâcheux encore par les sentimens pénibles qui domineraient dans votre ame , et qui diminueraient en vous la disposition à aimer ; vous manqueriez à ce respect dû aux anciennes chaînes , à ce silence profond que vous devez à tout ce qu'on vous a confié ou laissé voir , au devoir de pallier les défauts de votre ancien ami , d'excuser ses fautes , de relever ses bonnes qualités ou ses bonnes actions.

Il faut oublier : voilà ce que le bon sens vous impose. Vous savez le pouvoir de la liaison des idées ; rejetez toutes celles qui vous rappellent un ingrat ; en vous séparant de lui , séparez-vous des accessoires qui vous ramènent à lui. Les affaires , les plaisirs , les sociétés , tout ce qui était commun entre vous , doit être changé ou suspendu jusqu'à ce que votre cœur soit calmé.

Il faut oublier , et en attendant les plaisirs d'une nouvelle chaîne , jouir , comme je vous ai dit , des ressources qui sont en vous-même.

Si vous ne deviez pas autrefois vous occuper de l'inconstance trop commune dans l'amitié , vous le devez à présent. La nature entretient une continuelle succession de changemens dans les cœurs comme dans les formes et dans les organes

de tous les êtres. Le malheur qui vous est arrivé est dans le cours ordinaire des choses , et vous devez le recevoir avec résignation , comme tous les maux nécessaires attachés à notre destinée.

Dans le moment où votre ami vous a manqué , vous étiez peut-être content de vous ; essayez d'en être encore plus content. Proposez-vous de nouveaux biens à faire , un plus ferme attachement à vos devoirs. Vous avez bien aimé , proposez-vous d'aimer mieux ; que l'ingrat qui peut-être va devenir votre ennemi , soit forcé d'avouer qu'il a perdu un cœur qu'il aurait de la peine à remplacer ; qu'il sente sa perte ; qu'il ait de la honte et des remords , et que ce soit là votre seule vengeance.

Quant au malheur de perdre par la mort les gens qu'on aime , je ne viens point proposer de ne pas le sentir vivement , ce serait conseiller une dureté qui serait un malheur plus grand que toutes les pertes qu'on pourrait faire ; mais s'il vous est permis d'avoir une vive douleur , il vous est imposé de la vaincre. Votre raison doit tempérer vos transports , sans éteindre votre amour ; elle doit vous laisser des regrets et les amortir.

Il faut alors ne point arrêter vos yeux sur les petits détails de la vie. Celui ou celle que

vous pleurez contribuait sans doute à rendre ces détails agréables, mais pensez à l'ensemble de vos jours. C'est de votre raison et de votre caractère que cet ensemble doit dépendre. Vous avez un but, le bonheur. Voyez ce que vous avez fait et ce qui vous reste à faire. Regardez le malheur qui vous arrive comme un obstacle qui vous détourne de votre chemin, mais qui vous permet d'y rentrer. Méditez, étudiez le bonheur; il n'y a point de circonstance qui doive vous rendre cette espèce d'étude impossible.

Si après un long espace de tems vous ne voyez plus les moyens d'être heureux, je vous plaindrai; car on doit plaindre ceux qui ne peuvent vaincre la douleur, comme on doit admirer ceux qui la surmontent. Mais je vous conseille de cesser vos plaintes, car vous ne pouvez vous les permettre long-tems sans avouer que vous ne savez ni vivre ni mourir.

Lorsqu'après des réflexions sur vous, sur votre situation, vous commencez à sentir que vous pouvez redevenir sage, et que si vous êtes encore la victime de la douleur, vous n'en êtes plus l'esclave, faites-vous une occupation qui oblige votre esprit à fixer ses pensées sur quelque objet intéressant.

Paul Emile chez les Romains , et de nos jours le maréchal de Belle-Ile , ne se sont consolés de la mort de leur fils qu'en se livrant plus que jamais aux affaires. La faiblesse du corps entretient celle de l'esprit. Je vous l'ai dit , suivez donc un régime qui préserve votre santé des effets du chagrin : faites de l'exercice , mangez peu , buvez beaucoup , mais en vous défendant les liqueurs spiritueuses qui augmentent notre sensibilité , et par conséquent notre douleur.

Évitez , par la même raison , ces amusemens qui réveillent en nous les sentimens de tendresse et de pitié. Il faut dans votre situation engourdir le cœur et occuper le jugement : les affaires , les calculs , les combinaisons , les raisonnemens doivent être opposés à la douleur dont nous parlons ; avec quelque attention qu'elle soit repoussée , elle revient sans doute ; et il faut se dire tous les lieux communs employés contre elle ; ce sont la plupart des préceptes dont on a reconnu l'utilité , et c'est ce qui les a rendus communs.

Répétez-vous ce que vous avez dû vous dire cent fois , c'est que tout homme doit s'attendre à cette espece de malheur. Qui est-ce qui a pu se flatter de conserver toujours ceux qu'il aime ? Est-il un homme sur la terre qui n'ait pas eu à

se plaindre du tems ? Le sage n'accuse point la nature ; il se soumet de bonne grace à ses lois qui sont rigoureuses , mais qui sont générales.

Combattons la douleur par la conviction de son inutilité ; ne versons pas des pleurs , qui ne fléchissent pas les destins. Ne poussons pas des gémissemens , dont le bruit ne peut pas réveiller les morts ; il est absurde de pleurer et de gémir long-tems. Celui que vous pleurez ne souffre pas nos maux ; ils ne vont pas plus loin que la mort , et c'est pour cela que les stoïciens disaient , qu'elle était la plus belle invention de la nature. Si vous persistez dans votre douleur , c'est vous que vous pleurez. Si vous n'espérez plus de bonheur , vous êtes injuste envers vous-même , qui peut-être pourriez trouver en vous des ressources que vous n'y cherchez pas ; vous êtes injuste pour les vivans , parmi lesquels il en est que vous pouvez aimer.

Il semble au vulgaire des affligés qu'ils perdraient une seconde fois ce qu'ils ont perdu , s'ils cessaient de le pleurer ; leur chagrin devient une volupté lugubre qui énerve et abrutit leur ame.

La vanité dans certains pays fait verser plus de larmes que les regrets ; la douleur a ses hypo-

crites qui l'ont choisie pour les conduire à la considération. Ils lui font, dit Sénèque, un serment de fidélité, et ne pouvant se signaler par l'habitude des vertus, ils veulent se signaler par celle des larmes. J'ai vu une femme dont l'ami était attaqué d'une maladie de langueur, s'arranger pour avoir des regrets illustres, et se ménager tous les honneurs d'un sublime désespoir; d'autres affligés pleurent les morts pour attendrir les vivans, et pour faire connaître combien ils peuvent aimer.

Si mon élève m'a paru sujet à s'exagérer ses sentimens et à les exagérer aux autres, je serai très-attentif à la nature de ses regrets: si je vois dans les siens de la fausseté ou de l'exagération, je serai un consolateur dur, et je ne flatterai point la gloire de sa douleur. Je lui apprendrai que les hommes sont moins dupes les uns des autres que l'art de vivre ne les force de le paraître, et que s'il est rare de dire à un affligé, vos regrets ne sont pas tels que vous voulez le persuader, il est commun de s'apercevoir de la fausseté ou de l'exagération qui sont dans l'expression des regrets. Il n'y a point de sentimens violens qu'on puisse feindre long-tems: le masque tombe, on veut le reprendre, on en est embarrassé, et bientôt reconnu par ceux qui

n'ont point d'intérêt à être trompés ; on est alors l'objet de leur risée. On peut guérir la vanité de la douleur, comme toutes les autres par la moquerie ; il y a un autre moyen que j'emploierai avec mon élève.

Je le convaincrâi que la gloire de s'affliger ne peut jamais rendre ce qu'elle coûte ; si vous exagerez votre douleur à vous-même, vous ne voudrez pas même la suspendre, vous ne souffrirez pas qu'on veuille vous en distraire. Vous l'augmentez, vous l'entretenez, elle reste avec vous et vous opprime ; vous ne vous livrez à aucun plaisir, à aucune dissipation, aux occupations même nécessaires ; vous êtes malheureux long-tems, pour l'avoir été un moment. Si vous trouvez quelque satisfaction à vous dire que vous êtes ou qu'on vous croit capable d'une grande douleur, vous avez le chagrin de sentir que vous négligez vos devoirs, que vous vous acquittez mal de vos fonctions, que votre esprit s'affaiblit ou s'égare, qu'enfin vous perdez les momens de jouir, ces momens dont il ne faut rien perdre, si l'on veut tenir à la vie.

Si vous exagérez votre douleur aux autres, vous éprouverez, comme je l'ai dit, le danger d'être démasqué ; ou si l'on croit à votre sensibilité profonde, vous jouissez, il est vrai, de

vosre talent de tromper ; mais il vous humilie plus souvent encore qu'il ne peut vous flatter ; vous prenez aisément l'habitude de la fausseté , mais plus difficilement , l'habitude de n'en pas rougir. Vous tombez encore dans une partie des inconvéniens où tombe celui qui s'exagère sa douleur ; vous perdez comme lui bien des momens que vous pourriez employer utilement , et si vosre ame est moins affaiblie que la sienne , elle est plus corrompue.

Ce qui préservera surtout mon élève des douleurs insensées , des regrets sans mesure , c'est de lui donner des idées précises du sentiment que nous devons à ceux que nous avons perdus , et de lui apprendre quelle sorte d'influence ils doivent avoir encore sur notre bonheur. Il est honnête de regretter , mais pour que ces regrets soient honnêtes , il faut qu'ils soient sages ; il faut aimer les morts , et ce n'est pas toujours la mesure de notre amour qui décide celle de nos regrets. Si notre tendresse a été généreuse , si nous les avons aimés pour eux autant que pour nous , si l'égoïsme n'a point seul cimenté nos attachemens , nous aimons vivement encore et nous regrettons modérément. Notre tendresse pour eux est un sentiment doux ; nous nous rappelons avec plaisir les charmes de leur com-

merce, nous en jouissons encore ; enfin nous conservons à nos amis un reste d'existence. Ils n'ont pas rendu l'ame, disait Sénèque, ils nous l'ont transmise ; ils vivent en nous : c'est ainsi que le souvenir prolonge les plaisirs qu'ils nous ont donnés.

C'est renfermer dans des limites trop étroites les avantages de l'amitié, que de les borner au moment où nos amis ont vécu ; on peut prolonger ces avantages, et se plaindre moins d'avoir perdu le cœur d'un homme de bien, que se féliciter de l'avoir possédé. Le souvenir des qualités, de la tendresse, des talens d'un ami, a des délices pour les hommes honnêtes et sensibles.

Mais, dira-t-on, cet ami sage, cette épouse sensée, ce pere tendre et raisonnable me soutenait dans le chemin de la vertu ; la seule idée qu'il aurait désapprouvé le mal que j'aurais pu faire, me préservait de bien des fautes. Ah ! pourquoi perdriez-vous cette idée ? Vous vous disiez : si mon ami était présent il condamnerait cette action, et vous ne vous la permettez pas ; dites-vous aujourd'hui, cette action serait condamnée par mon ami s'il vivait encore, et vous ne vous la permettez pas davantage. Mais on me dit : l'esprit est agréablement occupé par les

soins et les attentions qu'on a pour son ami, et sa mort nous ôte cette occupation; c'est même une des privations les plus sensibles aux cœurs dignes d'aimer. Cela est vrai: mais votre ami n'avait-il pas des parens ou des amis qui lui étaient chers? Vous pouvez, vous devez vous occuper d'eux. N'avait-il pas des domestiques fideles et zélés, que sa mort laisse sans appui? Prêtez-leur le vôtre. Il a laissé des travaux imparfaits; employez votre tems et vos soins à les faire achever; tout son mérite n'était pas connu, faites-le connaître; on attaque sa réputation, armez-vous pour la défendre; prolonger les devoirs de l'amitié, c'est en prolonger les plaisirs. C'est ainsi que vous supporterez sans faiblesse la mort d'un ami, et que votre ame sera unie à son ame jusqu'au moment où vous le suivrez, et où vous vous perdrez avec lui dans le sein de la nature.

Il me reste à dire un mot sur la maniere dont mon élève doit apprendre à se guérir des chagrins de l'amour propre. Ce n'est pas un être infail-
 lible que je prétends former, c'est un homme, et il fera des fautes. Je l'ai trop bien instruit pour que sa conscience ne les lui reproche pas; je veux qu'il se les avoue, sans en être abattu, parce qu'il s'occupera d'abord du moyen de les

réparer. L'espérance de faire une bonne action est ce qui peut le mieux consoler d'avoir fait une faute ; il faut tout à la fois tendre à corriger ses défauts et savoir les supporter ; quiconque est trop affligé de ses chûtes, ne sent en lui ni les moyens ni la volonté de se relever. Si les hommes les plus illustres, dit Vauvenargue, après des fautes graves s'étaient abandonnés au sentiment de leur faiblesse, ils n'auraient point rempli leur destinée ; mais c'est alors qu'ils ont ramassé leurs forces, et qu'ils les ont employées tout entières. Alexandre était près de s'ôter la vie après le meurtre de Clitus, et il la conserva pour faire de grandes choses.

Mais vos fautes seront connues de la société où vous vivez ; les discours ou les regards des hommes vous les feront sentir amèrement, et ce sera une partie de leur punition ; mais en calmant votre conscience, vous avez échappé à une punition plus terrible. C'est le projet de faire le bien qui l'a calmée, et le bien que vous ferez changera pour vous les jugemens des hommes. Que cette espérance vous encourage !

Peut-être l'envie, l'orgueil, l'intérêt inspireront à ceux avec qui vous vivez le projet de vous humilier, lors même que vous ne l'aurez pas mérité. Est-ce la peine de vous préparer à
soutenir

soutenir ce malheur ? Est-ce un malheur réel ? Si vous avez cet amour pour la vertu que mes préceptes et votre expérience ont dû faire naître en vous, et que la raison a confirmé, y a-t-il des jugemens qui aient dû vous affliger ? Témoin de la corruption des principes et des mœurs de ceux qui respirent avec vous l'air de votre patrie, avez-vous pu penser que leurs jugemens vous seraient toujours favorables ? Ils veulent vous humilier, dites-vous ; eh ! je le crois bien : est-ce que vos mœurs, vos lumières, vos travaux ne les humilient pas ? Ils se vengent. Si vous voulez être vertueux, dit Socrate, laissez-vous traiter d'absurde ; attendez-vous, dit-il encore, à essayer quelquefois des mépris ou feints ou véritables. Vos idées seront traitées de chimériques, et vos desseins de romanesques par des hommes faibles et bornés, qui croient insensé tout ce qu'ils ne peuvent comprendre, et impossible tout ce qu'ils ne peuvent faire ; ils ne vous ôteront pas l'estime de vous-même, et quant à celle des autres, ils ne vous l'ôteront que pour un moment. Ce tems dont tous les hommes ont à espérer ou à craindre, vous fera rendre justice ; vous vous releverez quand même on vous aurait abattu, et les persécutions que vous aurez

essuyées ajouteront à la vénération qu'on aura pour vous.

Il se peut que plusieurs de ces malheurs, contre lesquels je cherche à munir mon élève, se rassemblent un jour sur lui; ce sont des ennemis qui l'accablent sous leur nombre, et qu'il aurait vaincus s'ils l'avaient attaqué séparément. Je crois que s'il est assez fort contre chacun d'eux, et que si son ame a l'énergie que j'ai voulu lui donner, il peut résister à tout. Prenez-garde que si plusieurs peines se rassemblent à la fois sur vous, c'est presque toujours d'une seule que vous êtes fortement affecté. Les douleurs faibles qui accompagnent la douleur principale, lui servent de distractions. Votre conscience peut encore vous élever, dans ce moment où le commun des hommes s'abaisse. Heurté de toutes parts, vous serez inébranlable, et vous marcherez d'un pas ferme sous les plus pesans fardeaux.

Dans tous les états malheureux, dans les momens des pertes les plus sensibles, des accidens les plus fâcheux, il faut prendre garde aux erreurs de l'imagination; la douleur l'égare plus souvent que le plaisir. Ce que la douleur a de plus funeste, c'est qu'elle peut rendre timide; quiconque souffre un mal, craint d'autres maux:

la crainte rapproche de lui les plus éloignés, elle lui en présente d'imaginaires ; elle crée des malheurs accessoires, elle exagère ceux qui ont quelque réalité. Il n'y a guère d'hommes en qui l'imagination n'ait ajouté aux maux que lui envoyaient ou la fortune ou la nature.

Mais si les maux augmentaient en force ou en nombre ; si l'on était à la fois surchargé de douleurs physiques et morales ; si l'on ne pouvait plus recevoir l'espérance d'un meilleur sort, l'espérance de faire du bien, celle même de se sacrifier utilement à la vertu, celle de servir encore au bonheur de ceux qu'on aime, que faudrait-il faire ? C'est une question que ne faisaient pas chez les Romains les hommes courageux et sages.

La superstition est la crainte des puissances invisibles.

Le superstitieux, dit Plutarque, craint l'air, la terre, les mers, les astres, la lumière, les ténèbres, le bruit, le silence, le sommeil, les songes ; et j'ajouterai à ce que dit Plutarque, il craint le plaisir.

On dit que dans quelques pays, où la tranquillité et la subsistance de l'homme ne sont

pas précaires , sous un ciel pur , sur une terre féconde , on a trouvé quelques sauvages qui n'avaient l'idée d'aucunes divinités. Je crois que cela est impossible.

Dans la situation la plus heureuse , l'homme a encore des maux dont il ignore les causes et les remèdes : il sent sa faiblesse , il sent dans les êtres qui l'entourent une force , une puissance qu'il ne comprend pas et qu'il divinise.

La superstition naît aussi de l'admiration , de l'étonnement : on voit des dieux dans le pays qu'on admire , comme dans celui où l'on a beaucoup à craindre.

C'est entre la crainte et l'espérance que l'homme a imaginé le système des deux principes. Martin a tort de dire qu'il n'y a plus que lui de manichéen : les idées que les peuples de l'Europe et de l'Asie ont de Dieu et du diable , sont assez conformes à celles des disciples de Manès et à celles que les sectateurs de Zoroastre ont d'Oromaze et d'Arimane.

Partout l'homme a dû supposer que des êtres invisibles étaient les dispensateurs des biens et des maux.

Nous pensons ; nous voulons , et en conséquence de notre pensée et de notre volonté nous imprimons du mouvement aux corps étran-

gers et à notre machine. Partout où les hommes sans lumières ont vu des mouvemens, ils ont supposé de la pensée, une volonté ; ils ont peuplé les élémens de puissances actives ; l'homme s'est environné de dieux.

A-t-il vu dans la société des révolutions, des événemens dont il ignorait la cause ? A-t-il vu dans les autres et en lui-même de ces passions extraordinaires qu'il veut combattre et qu'il ne sait pas vaincre ? Il a créé, sous cent noms différens, des divinités qui président à la destinée des empires et aux mouvemens de son ame : ce sont les dieux qui ont rendu Rome la maîtresse du monde ; c'est Nemésis qui porte au dernier degré la haine d'Atrée ; c'est Vénus qui fait tourner la tête à Sapho ; c'est le diable qui rend toutes les filles d'un couvent amoureuses de leur directeur.

Mais c'est surtout dans les tems des grands phénomènes, comme les irruptions des volcans, les pestes, les inondations, les famines, les ouragans, que nous nous sentons saisis d'une crainte religieuse ; c'est alors que les prêtres du Mexique immolaient une foule de prisonniers et conseillaient la guerre, en disant à l'empereur : le Dieu a faim. C'est lorsque le Vésuve et l'Etna sont en feu, que les habitans de Naples et de Palerme

tombent aux pieds de Saint Janvier et de Sainte-Rosalie.

Après l'état de malheur où nous plongeant les grands phénomènes dont je viens de parler, l'état qui nous dispose le plus à la superstition, c'est celui de l'incertitude. Dans les malheurs, nous invoquons les dieux ; dans l'incertitude, nous allons les consulter. Le besoin de connaître un avenir intéressant a créé les oracles. La curiosité timide et ignorante imagine des rapports entre les événemens nécessaires et les événemens contingens, entre les effets physiques et les effets moraux ; elle cherche de tout côté des présages : une comète prédit la mort d'un prince ; une corneille qui vole à droite promet des succès ; la nue qui tonne à gauche annonce des malheurs.

Il y a des momens où, sans être agités par l'incertitude de l'avenir, et sans être effrayés par de grands phénomènes, nous éprouvons une terreur sombre, une morne tristesse, je ne sais quel abattement ; les dieux alors inspirent moins un saint amour qu'une mortelle frayeur ; à peine ose-t-on les prier ; si on cherche à leur plaire, c'est en se macérant, en se tourmentant : la crainte qu'on éprouve n'est point l'effet d'un danger présent ; c'est une crainte vague, sans

objet déterminé, et qui devient pour quelque tems le caractere de notre ame : *Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.* C'est assez la situation des vieillards dévots, à qui le tems a enlevé les pensées agréables ; c'est l'état de quelques solitaires qui se trouvent à la campagne, lorsqu'elle vient de perdre ses beautés, que les ténèbres de l'automne couvrent des champs dépouillés, et que l'oreille n'est frappée que par le bruit monotone des vents.

Chez les nations riches où les fortunes sont très-inégales, le désœuvrement, le besoin de sentir son existence, le vide de l'ame conduisent à la superstition, autant que cet état dont je viens de parler. *Dieu qui emploie tous les moyens de nous attirer à lui*, dit M. Helvétius, *se sert de l'ennui pour rendre les vieilles femmes dévotes* : l'une d'elles qui avait été fort galante, et qui ne trouvait aucun moyen de remplacer l'amour, imagina d'aimer Dieu ; cela lui fut difficile : elle confia sa peine à l'une de ses amies, qui lui conseilla de se représenter Dieu comme un jeune homme qui avait une belle taille, de beaux cheveux blonds, de grands yeux noirs pleins de feu, un souris charmant. La dévote imagina et n'aima guere ; car enfin il fallait aimer seule : elle consulta un prêtre qui lui peignit Dieu

comme un être terrible, et n'oublia pas de lui parler du diable. Elle se sentit émue, elle se trouva ranimée; cependant elle avait encore des momens de tiédeur, c'est-à-dire d'ennui, et dans ces momens elle disait au prêtre qui la dirigeait : mon pere, vous ne me faites pas assez peur.

Si la superstition peut guérir de l'ennui, les jouissances du superstitieux ne sont jamais pures, ses plus délicieux momens sont empoisonnés par la crainte; il ajoute à ses maux pour tenter de fléchir les dieux. Le Hollandais ordonne des jeûnes quand l'Océan menace ses digues.

Comme dans aucune contrée l'homme ne peut écarter de lui les chagrins, il doit souvent croire que les êtres qui conduisent la nature ne sont pas des êtres bienfaisans. Aussi quel est le pays où l'homme n'ait pas adoré des dieux méchans? Mais quel est le pays où ce culte n'ait pas influé sur le caractère? La crainte fait des imitateurs dans les temples comme dans les cours : on imite un être terrible auquel on a besoin de plaire.

Si le superstitieux conserve des vertus, elles n'ont rien de grand et de généreux, parce qu'il craint plus de faire le mal qu'il n'aspire à faire le bien, et parce que la vertu demande une ame

élevée, courageuse, et que ce n'est pas là ce que demande la dévotion. Quand les opinions religieuses sont combattues, le zèle qu'elles inspirent se change en fureur, et cette fureur est sans bornes, parce qu'on s'applaudit de s'y livrer.

La superstition a d'autres inconvéniens : dès qu'une religion est établie, il s'y introduit des charlatans qui songent à mettre à profit la sottise de leurs frères ; ils arrangent des dogmes, des rites, un culte qui leur assure l'empire de la société, et le sacrifice qu'ils exigent le plus est celui de la raison. Si les absurdités religieuses se répandent chez les peuples dans les tems d'ignorance, elles sont respectées long-tems encore chez les nations éclairées ; mais on leur ôte peu à peu ce qu'elles ont de nuisible et d'insensé, et on y fait succéder une religion utile.

J'en ai dit assez sur les causes et les inconvéniens de la superstition, et je passe aux moyens de lui dérober nos élèves.

Souvenons-nous toujours que les passions sont contagieuses, et que les plus contagieuses de toutes, sont celles qui naissent de la crainte. J'aurai donc soin d'écarter de mon élève le superstitieux, et si je ne puis lui dérober la connaissance des minuties superstitieuses qui

accompagnent nos dogmes et notre culte, j'aurai soin, en lui montrant combien on doit de respect à la religion établie par les lois, de jeter un ridicule sur tout ce qu'on y associe de peu sensé.

Si ce que j'ai dit en parlant de la pusillanimité, et ce que je dirai en parlant du courage, peuvent former à mon élève un caractère peu disposé à la superstition, ma logique doit aussi le préserver de ce vice. Il faudra encore le fortifier par de certaines vérités qui ne lui laisseront pas la manie d'attribuer à des êtres intelligens ce qui arrive par des causes purement physiques, et de chercher trop de rapports entre les événemens nécessaires et les événemens contingens. Ces vérités formeront un très-petit recueil de vérités physiques, également à portée du peuple et de l'enfance. Les voici :

On entend par le mot univers, la totalité des soleils et des planetes ; les étoiles fixes sont des soleils ; un soleil est un grand astre qui éclaire et qui échauffe des mondes. Sa substance est composée d'une matiere ignée, puisqu'on sent la chaleur de ses rayons, et que réunis dans un verre concave, ils brûlent les corps sur lesquels on les dirige ; cependant comme avec de lon-

gues lunettes on aperçoit des taches noires sur le disque du soleil, il est plus que probable, qu'il y a dans sa masse une autre matiere dont on ne connaît pas la nature.

Le soleil a un mouvement qui lui est propre: il tourne sur lui-même, et imprime le mouvement à de grands corps qui reçoivent et renvoient sa lumiere.

Ces grands corps sont les planetes: il y en a de deux sortes, les premieres et les secondaires; les premieres sont celles qui tournent autour du soleil, cause et centre de leurs mouvemens. On en compte sept qui sont Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, et l'astre découvert depuis peu par Herschel. Les planetes secondaires sont celles qui ne tournent autour du soleil, qu'à la suite d'une planete qui est le centre de leur mouvement, comme la lune ou les satellites de Jupiter et de Saturne.

La lune paraît être la seule des planetes qui ait quelque influence sur la terre: nous avons les plus hautes marées quand elle est le plus près de nous; en agissant sur les mers, elle doit influer sur l'air qui les environne, et plusieurs vents peuvent être attribués à son action. L'attraction est le principe de son influence; toutes les planetes s'attirent l'une l'autre, et sont attirées par

le soleil. Quand la lune est dans son plein , elle nous renvoie beaucoup de rayons ; mais ces rayons , réunis dans un verre concave , n'ont aucune chaleur , et il est vraisemblable qu'ils n'influent pas autant qu'on l'a dit , sur la végétation , sur les animaux , sur notre volonté ; l'influence de la lune peut être affaiblie par une infinité de causes , dont nous ne pouvons déterminer ni la force ni le nombre.

Il y a d'autres planetes qui paraissent tout-à-coup et qui disparaissent de même ; on les appelle des cometes : elles décrivent des cercles allongés qu'on appelle des ellipses ; elles ne sont visibles pour nous que lorsqu'elles parviennent à celle des extrémités de leur cercle qui est la plus près de nous et du soleil. Elles paraissent décrire de très-grands cercles tant qu'elles parcourent une des longues lignes qui va d'un centre à l'autre de leur ellipse ; elles paraissent décrire un très-petit cercle lorsqu'elles parviennent à la partie de leur ellipse dont le soleil est le centre ; alors elles exhalent un amas de vapeurs qu'on appelle leur chevelure. Ces exhalaisons ne sont pas fort épaisses , puisqu'on voit à travers les étoiles fixes devant lesquelles elles passent.

On a pensé long-tems que ces cometes au-

nonçaient la colere de Dieu ; mais 1°. Dieu ne se met point en colere ; 2°. il n'est point prouvé que ces exhalaisons aient rien de nuisible ; 3°. des philosophes de la premiere classe ont pensé qu'attirées par les planetes, elles y renouvelaient l'esprit de vie et de fécondité ; elles n'annoncent pas plus la guerre entre les nations et la mort des princes, que la guerre entre deux fourmillieres et la mort des puces. Cependant ces opinions sont nées partout : c'est qu'il y a peu de pays où les hommes soient contents, et que tout ce qui arrive d'extraordinaire dans la nature ou dans la société, semble annoncer au malheureux de nouveaux malheurs ; c'est que l'homme a toujours vu, avec une religieuse terreur, cet espace infini qu'il appelle les cieus, et dans lequel les astres roulent les uns autour des autres ou sur eux-mêmes.

L'Asie entiere est encore infatuée de ce système de la puissance que les astres les plus éloignés ont sur nous. Les lumieres en Italie, et l'inquisition en Espagne n'ont pu y détruire cette erreur ; sa durée a plusieurs causes : 1°. L'orgueil, qui veut que la nature entiere agisse sur lui, pour lui, par rapport à lui ; 2°. l'abus de l'analogie. On se dit : le soleil vivifie et féconde notre globe ; la lune élève les

mers et influe sur le cours des vents. Les planetes doivent avoir les mêmes effets puisqu'elles sont des lunes ; or, si le soleil, la lune, les planetes ont des effets sur le physique de la terre, ces astres et d'autres doivent en avoir sur la pensée de l'homme, sur ses entreprises, sur toutes ses actions. Certain aspect des planetes promet la victoire, à moins que le général ne soit né sous une constellation qui ne veut pas absolument qu'il soit vainqueur. On ne sentait pas plus cette absurdité que celle de prédire le sort des hommes d'après le moment de leur naissance, quoiqu'on vît tous les jours des hommes nés en des tems différens, tués dans la même bataille ou périr sur le même vaisseau.

Il y a un phénomène qui a long-tems épouvanté les hommes, ce sont les éclipses ; mais on sait aujourd'hui que le cours réglé des astres amene nécessairement les éclipses dans un tems déterminé : on prédit leur arrivée et leur retour dans une suite de siècles ; personne n'en est plus effrayé.

Suivons cette esquisse de la nature : cette légère connaissance suffit pour ôter à la superstition une partie de ses armes.

La terre en décrivant son cercle autour du soleil, lui présente tantôt un pôle et tantôt

l'autre. Quand elle commence à lui découvrir notre pôle , nous avons le printems et ensuite l'été ; quand elle commence à découvrir l'autre pôle au soleil , nous avons d'abord l'automne et ensuite l'hiver ; voilà les saisons. Les unes sont favorables ou contraires à certains travaux de l'agriculture. On ne peut guere nier qu'elles n'aient quelque influence sur le caractere et les passions de certains hommes comme sur leur santé ; mais c'est un pouvoir qu'on peut leur disputer.

Connaissons à présent les élémens.

Le feu est un corps fluide qui est répandu dans tous les corps , dans le marbre et dans la glace même , et qui donne la chaleur et la lumiere lorsque des frottemens , ou l'action du soleil , ou celle d'un autre feu , le mettent en mouvement. L'air est ce fluide léger et transparent qui environne la terre jusqu'à une certaine hauteur. Il renferme du feu ; les rayons que lancent les astres , l'en remplissent continuellement. Il s'en exhale aussi de la terre , ainsi que des vapeurs humides ou seches que les mouvemens divers élèvent des eaux , des végétaux , des animaux , etc. Il est élastique , ou par lui-même ou par le ressort dont il est rempli.

L'eau est un fluide transparent , sans couleur ,

sans saveur , sans odeur , qui pénètre tous les corps , qui a une force de dilatation prodigieuse , et qui devient solide lorsque le feu qu'il renferme a peu de mouvement.

On entend par l'élément de la terre les différentes matières qui composent les corps solides , tels que le sable , les pierres , l'argile , les minéraux , ce limon dont se nourrissent les végétaux , etc.

Tous les élémens contribuent à la composition des êtres et à la nourriture des êtres organisés. Les animaux se nourrissent des plantes ou des animaux , les plantes se nourrissent en attirant par leurs racines les sucs de la terre , et les vapeurs de l'air par leur feuillage ; ces vapeurs sont des particules de terre , d'eau , de soufre , de nitre , de sels , de minéraux , que la chaleur du soleil et l'action des corps terrestres fait monter.

Ces particules s'élevent , à ce qu'on croit , jusqu'à la hauteur de 2000 toises ; elles sont visibles quand elles forment des masses assez denses pour intercepter une partie de la lumière , comme les brouillards , les nuages ; elles forment aussi les météores : il y en a de plusieurs sortes. Les météores ignés sont des matières nitreuses , sulphureuses , aqueuses , métalliques , qui s'enflamment

flamment par leurs mélanges, forment dans l'air les éclairs, le tonnerre, ces traînées de feu qui ressemblent à des étoiles tombantes, des globes de feux qui se dissipent promptement, et ces feux follets dont on a fait si long-tems des démons ou les ames des morts.

Comme le nitre et le soufre qui composent le tonnerre sont pleins de matiere électrique, on croit avec raison qu'elle a grande part à ce météore. La matiere électrique est une matiere ignée qui agit avec une force et une vitesse inconcevable, et passe des corps électriques dans ceux qui ne le sont pas; l'illustre Francklin apprit aux hommes l'art de la conduire, de se préserver des coups du tonnerre, et de ne plus les attribuer à la colere des puissances invisibles.

Il y a un phénomène qui a souvent épouventé les peuples; je veux parler de cette aurore boréale qui paraît quelquefois vers le Nord en demi cercle d'où sortent de longs jets lumineux; on n'a pas encore des connaissances démontrées sur la cause de ce phénomène, mais on en a de très-probables. Le soleil est environné d'un atmosphere lumineux qui s'étend très-loin dans le ciel, les rayons qui en échappent rencontrent l'atmosphere terrestre et l'éclairent; ce phéno-

mene est plus commun vers les pôles, parce que notre atmosphère y est moins dilatée que vers l'équateur; ces colonnes brillantes qui partent de l'aurore boréale, sont des jets de l'atmosphère terrestre, selon qu'il a plus ou moins de densité.

Il faut dire un mot des vents : ce sont des mouvemens sensibles de l'air, par lesquels une partie considérable de sa masse est transportée d'un lieu dans un autre. Il y a des vents permanens qui soufflent entre les Tropiques d'Orient en Occident; il y en a de réglés, ceux qui reviennent dans le même tems, comme les vents des équinoxes et des solstices; il y a des vents accidentels, ceux qui n'ont rien de fixe pour le tems de leur arrivée ou de leur durée. Les vents ont plusieurs causes; 1°. le mouvement diurne de la terre, qui fait régner les vents qu'on appelle alizés; 2°. la chaleur du soleil, qui dilate l'air à l'équateur et le fait refluer vers les pôles, d'où son ressort et la pression des nuages le font revenir à l'équateur; 3°. le flux et le reflux des mers, qui impriment leur mouvement à notre atmosphère. Les vents ont encore d'autres causes particulières, comme le cours des rivières, peut-être les feux souterrains, etc. Les vents sont quelquefois les causes des inondations :

quand ils passent sur les mers, comme celui d'Occident, ils entassent de vastes et d'épais nuages qui tombent en pluies abondantes.

Je n'ai rien dit des causes de ce balancement des mers que nous appellons le flux et le reflux ; ces causes sont les attractions de la lune, du soleil, et peut-être des planetes les plus voisines.

Ces particules d'eau et de sel qui se sont glacées dans l'air et s'unissent à d'autres gouttes glacées, forment la grêle ; ces particules d'eau qui se sont glacées avant de se réunir en gouttes, forment la neige : elles se sont élevées des mers, des lacs, des forêts, des rivières ; elles en tombent en pluie sur les montagnes et sur les coteaux ; elles forment les fontaines, les ruisseaux, et enfin les fleuves qui les reportent aux mers. Cet arc coloré qui, après la pluie, paraît dans l'air et s'appuie sur la terre, ne menace point de la pluie et n'annonce pas le beau tems : il est formé par les rayons du soleil réfléchis des vapeurs humides, quand la ligne tirée de nos yeux au soleil, et la ligne tirée du soleil aux vapeurs forment un angle de 45 degrés.

Parlons des tremblemens de terre et des volcans.

Les matieres sulphureuses et minérales qui

sont répandues sur le globe jusqu'à une certaine profondeur ; l'air ou l'eau qui mettent en feu ces matieres inflammables , soulevent la surface du globe et l'entr'ouvrent , ou forment des montagnes et des îles nouvelles. Ils ne sont pas les effets d'un feu central ; il n'y a pas plus au centre de la terre un feu qui brûle toujours , qu'il n'y a d'espace solide dans ce qu'on appelle le ciel.

Il se peut cependant qu'il y ait du mouvement dans l'intérieur de notre globe. Il n'y a point de repos parfait dans la nature : les astres sont attirés les uns par les autres , la lumiere passe de l'un à l'autre , les rayons donnent du mouvement au feu tranquille qui est combiné avec d'autres élémens ; certaines parties de la matiere cherchent à s'unir à d'autres , certaines parties se repoussent mutuellement , toutes tendent à prendre des formes régulières et à s'organiser. Il semble que ce soit l'élément du feu , la matiere électrique , qui leur donne cette tendance à l'organisation et à la vie.

Dans la production des animaux , les monstres semblent contrarier les lois de la nature ; mais c'est qu'elle suit d'ordinaire des lois que nous connaissons , et quelquefois des lois que nous ne connaissons pas. Quand des animaux d'especes

différentes viennent à s'unir, il en résulte ou des especes nouvelles, ou ce qu'on appelle des monstres ; mais la naissance de ces monstres ou de ces especes n'annonce pas plus d'événemens extraordinaires que le vol des oiseaux ou le foie des victimes. Les hommes et les animaux soumis aux lois générales et éternelles, subissent leurs destinées : l'homme doit croître pendant un espace de tems, jouir ensuite de son état de perfection, toujours très - imparfait, et perdre par degrés ses forces et la vie. Les changemens qui arrivent dans sa machine s'annoncent souvent par la douleur ; le tems de sa croissance a ses maux ; c'est d'ordinaire par des maux qu'il est averti de son déclin. Le choix, la disette ou la surabondance des alimens, l'excès de la fatigue ou du repos, le désordre des saisons, l'intempérie de l'air, les chagrins, l'humiliation, les craintes fréquentes ajoutent des douleurs à celles qui sont essentielles aux différens périodes de la vie, et sont pour l'homme des causes qui avancent sa destruction.

Voilà des vérités qui ne feront pas de mon élève un physicien, mais qui peuvent le préserver d'être superstitieux ; et par le choix des connaissances que je lui donne, je peux prévenir en lui beaucoup d'erreurs. Il ne voit plus dans la

multitude des grands événemens que l'effet varié des forces de la nature; et la connaissance du tout empêche que quelques détails n'imposent trop à son imagination.

Pour le prévenir encore mieux contre certains charlatans dont les prêtres ont souvent fait usage, je voudrais lui donner quelque connaissance de la chimie; je tacherais de lui faire voir un peu la composition et la décomposition des corps; je l'inviterais aux mystères du magnétisme et de l'électricité: il en verrait quelques prodiges. Un Comus prévient mieux les idées de miracles, de magie ou de sorcellerie que tous les raisonnemens.

Si je lui ai bien marqué sa place dans l'univers, il ne se croira pas un être assez important pour mériter une attention particulière de la puissance qui régit l'immensité des mondes; il ne perdra pas son tems à tenter par des prières, des sacrifices, des macérations, de faire changer au grand Être ses lois éternelles, pour le guérir d'un mal de dents, ou pour corriger l'humeur de sa femme.

Éprouve-t-il des maux physiques, je lui parle de la cause de ces maux, et je lui fais comprendre qu'il est plus aisé de prévenir la plupart des maladies que de les guérir; cependant l'industrie

humaine a découvert certains remèdes efficaces, et il en fait usage.

Est-il tourmenté par des peines morales, je lui en montre encore les causes et les remèdes ; se plaint-il de n'être pas assez aimé, je lui fais voir qu'il peut se rendre plus aimable ; n'a-t-il pu s'égaliser à ses rivaux, c'est qu'il n'a pas fait assez d'efforts ; est-il malheureux dans ses jeux, il faut qu'il apprenne à mieux jouer ; a-t-il quelques momens d'humeur, de ces chagrins dont lui-même ne sait pas bien la cause, je la trouverai moi, dans son orgueil, dans sa paresse, dans sa jalousie.

Dès le premier âge, il entend se servir de ces deux mots : *Cela porte bonheur, cela porte malheur*, j'aurai soin de les rayer de son dictionnaire. Un sot chasseur conte-t-il devant lui qu'il est revenu sans gibier, parce qu'en allant à la chasse, il a fait la rencontre d'une vieille ; est-il frappé de trouver dans l'histoire romaine, que le peu d'appétit des poulets sacrés avait annoncé à Varron qu'il serait battu ; remarque-t-il qu'Auguste craignait pour l'empire et pour lui-même les plus grands malheurs, lorsqu'il lui arrivait de mettre à la jambe gauche le brodequin de la jambe droite ; je me mocquerai avec lui d'Auguste, de Varron et du chasseur.

Il n'y a qu'un pas de la crainte des présages à la croyance aux prédictions ; des philosophes même ont eu la faiblesse de croire aux prophètes. Marc Antonin n'était-il pas persuadé que Dieu révélait l'avenir par des songes ? Xénophon, le plus éclairé des disciples de Socrate, ne va-t-il pas consulter l'oracle de Delphes avant de s'engager au service du jeune Cyrus ?

J'apprendrai à mon élève à distinguer l'espece d'avenir qu'on peut pénétrer de celui qui est impénétrable ; on peut deviner que vers la fin de septembre, les jours seront égaux aux nuits ; qu'au mois de juillet il y aura des chaleurs, que dans tel tems le soleil sera éclipsé ; mon élève saura qu'on ne devine l'avenir physique que lorsqu'il est une répétition du passé, et l'effet nécessaire d'une cause connue. S'il y a quelques hommes qui prévoient mieux que les autres certains phénomènes, c'est qu'ils sont mieux instruits des lois et de la marche ordinaire de la nature.

Quant à l'avenir moral, mon élève sera persuadé qu'il est plus difficile de le prédire qu'un certain avenir physique. Je sais que l'homme cherche toujours son plaisir ; mais puis-je savoir si tel homme dans certaine circonstance n'est pas décidé à faire le sacrifice d'un plaisir présent ; s'il cédera à sa passion, ou s'il est déterminé à

la combattre. N'y a-t-il pas dans ceux que je connais le mieux des idées nouvelles, des moyens, des principes, des projets que je ne leur connaissais pas? Je ne puis donc former sur le parti qu'ils pourront prendre, sur leur bon ou leur mauvais succès que des conjectures très-incertaines.

S'il y a quelques hommes qui prévoient mieux que les autres ce que feront certaines nations, les événemens d'une guerre, les succès d'une intrigue politique, c'est qu'ils sont très-instruits des intérêts, des forces et du caractère de ces nations, des talens et des passions de ceux qui les gouvernent; et encore leurs connaissances ne les ont conduits qu'à des conjectures heureuses, mais hasardées.

Mon élève ne croira donc pas qu'il y a dans les astres, dans les airs, dans les cavernes, dans les forêts, dans les temples, des êtres fort instruits et fort puissans, qui connaissent l'avenir et qui en disposent. Mais il croira qu'il y a un grand être qui conduit les hommes par l'attrait du plaisir et par la crainte de la douleur: ces êtres en proportion de leur intelligence sont déterminés par le plaisir du moment, ou par un bien plus durable, qui est le bonheur. Il a voulu que celui de l'homme fût lié au bonheur de

ses semblables ; si cet être immense veut être honoré, l'hommage qu'il nous demande c'est un genre de vie conforme aux lois et au bien de la société.

La vanité est odieuse ou ridicule.

Il y a sur la terre un pays où ceux qui ont quelques qualités attendent, pour en jouir, qu'elles soient applaudies ; on n'y connaît point ce doux contentement de soi-même que donne l'habitude d'être juste, mais la joie passagère d'avoir fait parler de sa justice. Depuis quelque tems, la bienfaisance est en honneur dans cette contrée ; on veut y passer pour bienfaisant ; et pour y réussir, quelques citoyens riches ont un secret, c'est de faire quelque bien avec le plus de bruit et le moins d'argent possible : cette apparence de vertu ne sera peut-être pas long-tems en vogue, et je prévois qu'incessamment on sera plus célèbre par ses jardins que par ses bonnes actions.

Personne chez ce peuple ne pense à la vraie gloire, et tout le monde veut y faire parler de soi. On ne s'y embarrasse guere d'acquérir le mérite réel, cela est trop difficile ; mais a-t-on le malheur de le rencontrer dans les autres,

on craint beaucoup qu'il ne soit approuvé solennellement. Ce qu'on cherche le plus, c'est de posséder certains avantages qui étonnent d'abord et qui imposent ; les possède-t-on en effet ? on se croit obligé d'être modeste. Comment dire de soi qu'on est distingué par sa table, ses équipages, son cabinet de tableaux ? Là, vous choisissez vos amis, non parce qu'ils vous plaisent, mais parce qu'ils plaisent aux autres ; ce n'est pas même à votre goût, c'est à certaines cotteries à vous désigner votre maîtresse. Dans ce pays les ambitieux se proposent rarement de faire de grandes choses, mais de se montrer dans de belles places. L'homme avide de richesses en desire surtout pour se montrer environné des apparences de plaisir ; tous vivent dans l'opinion des autres ; tout est loué, hors la vertu sublime ; tous s'imitent les uns les autres, parce qu'imiter c'est flatter. L'homme uniment vertueux, simplement raisonnable, ne peut y avoir qu'une contenance ridicule.

La religion de ce peuple est singulière : il adore une divinité qui veut que son culte change à tous les instans. Elle a dans la capitale une multitude de temples superbes dont l'architecture et les décorations variées et renouvelées

sans cesse, ruinent les desservans. Les prêtres de ces temples sont les grands et les hommes de finance; les prêtresses sont les femmes des riches et les filles de théâtre; les uns et les autres sont obligés de changer tous les jours leurs opinions et leurs coëffures, leurs principes et leurs plaisirs, leurs équipages et leur goût dans les arts. Ce peuple a du zèle pour sa religion; il veut l'étendre chez ses voisins, et il y réussit assez; mais ce qui prouve surtout son zèle, c'est qu'il est fort intolérant. Un homme qui ne se soumettrait pas sur le champ aux nouveaux rites que les prêtresses et les prêtres de la déesse imposent, deviendrait à l'instant l'objet de la risée universelle; il ne serait reçu nulle part. La déesse est capricieuse, et les changemens qu'on tente pour lui plaire ne lui plaisent pas toujours. Un usage nouveau lui paraît quelquefois aussi ridicule qu'un usage ancien. Il faut être très-habile pour distinguer la nouveauté qui doit être applaudie de celle qui peut être sifflée.

Il manque à ce peuple quelques connaissances essentielles; mais il excelle dans mille petites inventions bizarres qui charment la déesse. On a demandé comment une telle religion avait pu

s'établir ; et j'ai entendu répondre que cela n'était pas difficile chez une nation vaine et opulente , heureuse et frivole.

Si j'habitais un pays semblable à celui que je viens de décrire , un pays où la vanité serait une maladie générale , j'aurais de la peine sans doute à en préserver mon élève ; ce que je ferais aurait bien peu de force contre le torrent de l'exemple.

Il faut varier les remèdes selon les différentes especes de vanité. Il y en a trois qui ne doivent pas être traitées de la même manière.

La vanité qui veut se faire valoir par des qualités réelles , est le mérite qui se récompense lui-même , le mérite trop pressé de jouir. L'enfant modeste a entendu dire que des talens et des vertus donnaient dans la société de grands avantages , et il est tenté de nous instruire de bouche qu'il a des talens et des vertus ; il ira plus loin , il pourra se dire : si je fais voir à mes compagnons que j'ai beaucoup d'esprit , ils déféreront à mes jugemens ; si je leur vante ma force ou mon courage , ils croiront que je suis en état de les battre ou de les défendre ; si je leur dis que je suis libéral , ils espéreront de moi des présens. Me voilà tout d'un coup

respecté de mes compagnons ; me voilà leur roi ; et il est beau de régner à mon âge.

S'il a réellement du mérite, il se corrigera aisément de sa jactance. L'expérience et le bon sens lui apprendront qu'il faut cultiver son mérite, trouver en soi même le prix de ce qu'on est et de ce qu'on fait de bien, et rester tranquille sur le jugement des hommes. Je lui dirai qu'ils doutent volontiers des qualités de celui qui les prône, et que lorsqu'ils ne lui supposent pas les illusions de l'orgueil, ils lui trouvent un desir prématuré d'obtenir leur estime ; on en rit, comme on rirait d'un général qui demanderait les honneurs du triomphe avant la victoire.

Si le défaut de mon élève devient une habitude, je lui ferai passer souvent quelques heures avec des gens qui ne l'entretiendront que d'eux-mêmes ; ils lui diront longuement ce qu'ils sont, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils veulent faire, ce qu'ils veulent être ; je veux qu'ils l'importunent de leurs vanteries, qu'ils l'excèdent de leurs prétentions. Je lui demanderai le lendemain comment il a trouvé ces messieurs ? Il ne me le déguisera pas, et il est inutile de vous dire ce que je lui répondrai.

Je ne tarderai pas à le convaincre par des faits et des raisonnemens, qu'il sera tôt ou tard la

victime de son défaut ; mais ce défaut se guérit par les remèdes que j'ai employés contre l'orgueil. Cette vanité, qui a sa source dans le sentiment de nos forces, n'est pas la plus difficile à guérir. Les deux autres especes de vanité ont leur source dans le sentiment de notre faiblesse.

Je viens d'abord à celle qui se pare d'un mérite qu'elle ne se croit pas ; pour en corriger mon élève, je me souviendrai de ce que j'ai dit pour le corriger du mensonge ; j'ajouterai que les mensonges de ce genre sont les plus avilissans et les plus méprisés.

Je passe à une autre espece de vanité qu'on appellait autrefois la folle vanité, mais à laquelle on n'ose plus donner ce nom, parce qu'elle est celle du grand nombre ; c'est la vanité qui ne se fonde pas sur des qualités, mais sur des avantages, comme les titres, les possessions, etc. ; elle peut commencer dès l'enfance. J'ai vu des polissons de six ans parler fréquemment de la naissance, des richesses ou du crédit de leurs parens ; cela est dans la nature. Les enfans voient bientôt que le crédit, la naissance, les richesses, obtiennent dans la société des égards, des soins, des attentions.

Je préviendrai cette vanité dans mon élève

en lui parlant de cet amour de l'égalité qui indispose contre lui tous ceux qui ne prétendent point aux avantages dont il doit jouir. Je lui dirai que les hommes, ennemis naturels de toute supériorité, ne la tolèrent que lorsqu'elle est modeste, et ne l'aiment que lorsqu'elle est utile. Je lui montrerai des riches que les pauvres détestent sans cause, et des hommes en place qui se sont attirés de nombreux ennemis sans avoir d'autres torts que celui d'être en place. Je lui ferai remarquer comment dans tous les démêlés entre l'homme de qualité et l'homme du peuple, la prévention générale est toujours en faveur du dernier.

J'entrerai dans des détails qui prouveront à mon élève que tous ces avantages dont il se vante ne procurent le calme délicieux de l'ame, les joies de la conscience, qu'autant qu'on les emploie à faire du bien, de belles actions, et à multiplier les plaisirs de la société.

De plus, sans blesser le respect pour l'hierarchie, qui fait partie de l'ordre général, je joindrai à mes leçons les preuves du mépris où sont tombés les grands, les hommes puissans, qui n'ont pas un mérite personnel.

Je passe à la troisième espèce de vanité, qui

qui est la sottise vanité par excellence : c'est celle qui se fonde sur un mérite minutieux, sur des distinctions frivoles, sur l'observance exacte de petits usages, quelquefois sur des imperfections. Dans les hommes de ce genre, l'un est fier de passer habilement des grains à travers le trou d'une éguille ; l'autre me montre avec un air avantageux ses magots de la Chine ; celui-ci se glorifie dans son habit neuf. Un Comnene, qui s'intitulait empereur de Chypre, battu et pris par le brave Richard, demanda qu'un homme comme lui ne fût point mis aux fers : Richard lui fit faire des chaînes d'argent, et Comnene fut très-flatté de cet égard.

Long-tems après la mort d'Alexandre, il était encore en usage dans l'Asie d'avoir une épaule plus élevée que l'autre ; et quand la nature seule vous avait donné ce genre de beauté, on en était bien glorieux.

De nos jours, un Français qui voyageait en Italie pour sa santé, pensait que la singularité de ses maux devait lui donner de la considération. Il contaît qu'en arrivant à Gènes, il avait fait venir un medecin qui s'était d'abord écrié : quoi ! c'est M. D***, c'est ce fameux malade ! Que de Ragotins et de Sottenvillés dont

L'un est fier de posséder l'écrivoire du poëte Garnier, et l'autre de la permission que son aïeul obtint par grace spéciale de faire à ses dépens le voyage d'outre-mer !

Cette puérile vanité n'est dans les sots que le desir de reprendre une sorte d'égalité avec ceux dont le mérite les humilie. Ces petits avantages sont comme les talons sur lesquels se juche une petite femme pour paraître de la même taille que sa rivale. Souvent l'homme qui veut être loué et se loue lui-même sur des bagatelles, ne cherche qu'à se tromper ; ou bien il est comme cet enfant que son pere élève sur ses bras, en disant : voyez qu'il est grand ; et l'enfant est charmé de se trouver grand.

La moquerie est le meilleur remede pour empêcher que cette espece de vanité ne devienne une habitude : employez contre elle une ironie exagérée ; comparez sérieusement les pauvres avantages dont elle se vante avec les avantages réels, les talens, les belles qualités, etc. ; ne manquez jamais de donner la préférence aux pauvres avantages ; vantez quelquefois à l'excès les petites possessions ou les petits talens ; vantez-les comme utiles à la patrie, au genre humain, aux charmés de la société, à leur possesseur. Les louer beaucoup est la meilleure

manière de faire sentir leur nullité. Soyez absurde dans les éloges que vous en faites, et votre élève se trouvera bientôt absurde de les estimer.

Cette espèce de vanité multiplie, dans les nations qui en sont atteintes, de misérables points d'honneur, des bienséances puériles. Un homme d'un rang au-dessus du commun n'oserait se montrer sans une certaine parure. Le domestique qui servait M. Bridone à Palerme, ne voulait le suivre que la nuit, parce que l'Anglais n'allait point en carosse, et qu'à Palerme un domestique se croirait déshonoré s'il suivait un maître qui se dégrade au point d'aller à pied. Dans une île de l'Archipel, célèbre par l'incination de ses habitans pour la piraterie, M. Gatti arrive chez une femme qui pleurait la mort de son amant. Eh ! de quelle maladie est-il mort ? demande M. Gatti. De quelle maladie ! répond la femme avec beaucoup de fierté ; il est mort comme il convenait à un homme tel que lui. Cela voulait dire qu'il avait été pendu.

Ce que je veux surtout faire entendre à mon élève, c'est que l'homme qui veut se distinguer par des avantages imaginaires, par des bagatelles révérees, par un point d'honneur opposé au bon sens, devient semblable au dévot ; attaché

aux pratiques superstitieuses , il néglige les qualités utiles et les vertus essentielles.

Dans la dernière partie de cet ouvrage je parlerai encore de la vanité , et j'indiquerai en même tems quelques moyens de la guérir , qui ne dépendent pas de l'instituteur.

Le desir des richesses est-il un vice ou une vertu ?

Les moralistes religieux ont tout gâté en politique comme en morale. Le fanatisme exagère tout. Quelle folie de dire que l'amour des richesses est un vice , et de placer la perfection dans un état d'inaction et de pauvreté qui nous rend inutiles à nous-mêmes et aux autres ! Pourquoi n'a-t-on pas dit que l'industrie et l'amour du travail étaient des vices , puisqu'ils procurent les richesses ? Ah ! regardons autour de nous et en nous-mêmes ; voyons la situation de l'homme et son cœur. L'expérience ne nous a que trop prouvé que dans tous les lieux et dans tous les tems l'homme n'est et ne fut jamais assez bien traité par la nature pour ne pas desirer de changer son état. Je l'ai dit et je le répète , nulle part nous ne sommes bien ; partout nous voulons être mieux , et nous

pouvons l'être par des richesses. Il faut donc travailler pour en acquérir ; il faut savoir en jouir.

Sur le choix des moyens de s'enrichir sans blesser la vertu ; sur l'art de jouir des richesses acquises , comme étant des moyens d'exercer de nouvelles vertus , le récit suivant pourra donner à mon élève des idées justes , et j'y ajouterai quelques réflexions.

Ctésiphon avait commandé l'armée de Mégare dans le tems que les Athéniens avaient subjugué cette république. Les peuples libres sont plus sévères que les rois pour les généraux malheureux. Ctésiphon , dépouillé de ses richesses , n'avait conservé qu'un petit jardin situé aux bords de l'Ilissus ; il le cultivait avec une épouse fidelle qui partageait son chagrin , sa pauvreté et son travail. Elle mourut jeune et lui laissa deux fils : l'aîné qu'on nommait Hégesippe portait tous les jours à Mégare les fruits et les légumes que leurs soins avaient fait naître. Il y entendait parler de la fortune passée et des vertus de son pere : on plaignait quelquefois le fils du malheureux Ctésiphon , mais plus souvent on le regardait avec dédain. Hégesippe revenait indigné de l'injustice ou de la pitié insultante des habitans de Mégare. Il se sentait

accablé du mépris que leur inspirait sa pauvreté ; il s'exagerait le fardeau de la mauvaise fortune , et plus encore le prix des richesses ; il devint sobre , économe et laborieux.

Il y avait dans Mégare quelques hommes qui s'enrichissaient , les uns par l'usure , et les autres par le commerce : Hégesippe voulait s'associer à leur industrie , mais il manquait de fonds. Il ne tarda pas à cacher à son pere une partie du prix des denrées qu'il portait à la ville , et à se composer un faible trésor. Dans l'âge où le plaisir de l'amour est presque la seule jouissance , l'amour ne put le distraire de ses projets ; il ne vit dans le bonheur de plaire qu'un moyen d'avancer sa fortune.

Les Athéniens étaient souverains des îles de la Grece , et ils y avaient établi des douanes. Une courtisane de Mégare , qui vivait depuis peu dans Athènes , obtint d'un jeune Archonte qu'Hégesippe régirait les douanes de l'île d'Eubée. Il était à Mégare lorsqu'il reçut cette nouvelle ; il pensa que Ctésiphon , quoiqu'accablé de sa fortune présente , qu'il comparait trop souvent peut être avec sa fortune passée , s'indignerait que le fils d'un homme illustre et vertueux se souillât d'un emploi méprisé. Hégesippe , sans avoir vu son pere et son frere ,

partit avec quelques remords et peu de regrets. A peine arrivé dans l'île d'Eubée, il se trouva l'esprit et les vertus de son état, c'est-à-dire qu'il vexa le peuple assez pour qu'il souffrit, pas assez pour qu'il se révoltât.

Il y avait dans l'île un temple fameux, consacré à Nemesis qui venge les opprimés. Le grand-prêtre de ce temple avait du crédit sur le peuple et même sur les principaux citoyens; mais au lieu de s'en servir pour réprimer les oppresseurs, il se bornait à exhorter les opprimés à la patience. Hégésippe lui laissa entrevoir quelques remords. Le grand-prêtre lui parla de l'indulgence des dieux; il l'éclaira sur les moyens d'acquérir de nouvelles richesses dont Hégésippe fit part aux dieux.

Le grand-prêtre était l'ami d'un pirate nommé Alastor qui, dans la guerre contre les Perses, avait ravagé l'Ionie. Depuis la paix il continuait d'armer des vaisseaux qu'il envoyait, disait-il, aux rebelles d'Egypte; mais on soupçonnait dans Chalcis que ces vaisseaux allaient dépouiller toutes les nations. Alastor avait une fille que le grand-prêtre avait aimée, et qu'il fit épouser à Hégésippe. Le pirate mourut peu de tems après ce mariage, et laissa des biens immenses dont sa fille et son gendre ne surent pas jouir.

Un riche qui n'est pas heureux, croit qu'il n'est pas assez riche. Hégesippe voulut exercer le dangereux métier de son beau-pere ; il arma des vaisseaux et alla se placer au détroit de Paros, pour y attendre des marchands de Tyr et de Sidon ; il y fut attaqué par trois vaisseaux de Corinthe qui le prirent après un combat sanglant.

Hégesippe percé de coups, et prêt à mourir, se rappelant avec un regret tendre la cabane de son pere, et les doux momens de son enfance, demande à parler au chef des vaisseaux de Corinthe. La mort, lui dit-il, va me dérober aux supplices que vous destinez aux pirates, ou à la honte de demander la vie ; mais si l'humanité parle quelquefois aux cœurs généreux en faveur des coupables, il est une grace que j'attends de vous. Je suis Hégesippe, fils de Ctésiphon de Mégare, et si la misere et le chagrin n'ont pas consumé les jours de ce vieillard. . . . A ces mots le chef des Corinthiens jette un cri d'indignation et recule quelques pas ; mais bientôt il s'élançe et embrasse Hégesippe, en s'écriant : O mon frere ! . . . Hégesippe qui reconnaît Phérecrate éprouve un mouvement de tendresse mêlé de honte et de remords. Son frere ne sentit plus que de la compassion et de

Pamitié ; il fit venir de Corinthe un médecin fameux qui ne trouva pas mortelles les blessures du pirate. Les deux freres jouirent quelque tems du plaisir de se retrouver , et de se rappeler les douceurs de leur premier âge. Ctésiphon était mort depuis peu à Corinthe , honoré comme un vertueux vieillard et comme le pere de Phérecrate ; ses fils le pleurerent ensemble ; ils se racontèrent les événemens de leur vie , et par quels concours de circonstances les dieux les avaient réunis. Hégesippe dans ses récits eut beaucoup à dissimuler ; Phérecrate pouvait être sincere et parla ainsi.

Lorsque mon pere apprit quel emploi vous veniez d'obtenir, et par quels moyens vous l'aviez obtenu , ô terre de Mégare ! s'écria-t-il, tes enfans ont dégénéré, et le fils de Ctésiphon ne sait pas être pauvre ; il m'embrassait en versant des larmes. Graces aux dieux et à toi , me disait-il , ma vieillesse ne s'appuyera pas sur un fils avili par la soif de l'or ; il m'exortait à sortir de la pauvreté par des moyens honnêtes. Mon fils, disait ce vertueux pere, le dieu des richesses habite tantôt l'Olympe et tantôt les enfers ; s'il est dans l'Olympe lorsque nous lui adressons nos vœux , il vient avec peine , sa démarche est lente , et il nous apporte de faibles présens ;

mais lorsqu'il vient à nous du fond des enfers, il vole ; et des torrens d'or coulent à nos pieds. Contente-toi d'une fortune médiocre, et n'invoques Plutus que lorsqu'il est dans l'Olympe.

J'avais senti comme vous, mon cher frere, le poids de la pauvreté, et peut-être sans vos fautes, sans les larmes qu'elles coûtèrent à mon pere, je n'aurais pas été plus difficile que vous sur les moyens de m'enrichir.

Vous savez que la famille d'Alcméon, ce riche citoyen de Corinthe, nous est unie depuis long-tems par les liens sacrés de l'hospitalité. Mon pere après avoir vendu le modique héritage qui lui restait, se rendit avec moi chez Alcméon ; apprenez à mon fils, lui dit-il, que la fortune dans tous les genres doit être le prix des services qu'on rend aux hommes : je ne demande pas aux dieux que ses richesses soient un jour égales aux vôtres, mais je demande qu'elles soient aussi pures.

Alcméon me donna des leçons comme un pere en donne à son fils ; j'appris quelles denrées abondaient en certains pays et manquaient à d'autres, quels étaient les tems favorables pour acheter et pour vendre. Je fus instruit dans l'art des échanges, et même dans l'art plus difficile d'animer l'industrie d'un pays. On m'envoyait quel-

quelquefois porter en Egypte les ouvrages précieux des artisans de Corinthe, et j'en rapportais des étoffes de lin et de laine ; j'allais dans la Bétique pourvoir les habitans de cette heureuse contrée des instrumens de l'agriculture, et ils me prodiguaient l'or que les rivières roulent à leurs pieds. La Sicile me livrait ses riches moissons, elle recevait de moi la pourpre de Tyr, et les précieuses essences de l'Arabie. Dans plusieurs de ces voyages, je fus attaqué par des pirates, mais je sus défendre mes richesses, et j'eus toujours l'avantage dans ces combats.

Alcméon n'avait qu'une fille, la belle et sage Panope, il me la fit épouser, et renonça aux affaires pour consacrer ses dernières années à l'étude de la sagesse. Il me laissait un commerce immense et des fonds médiocres ; je fis moi-même de nouvelles entreprises, et mon commerce plus grand que celui d'Alcméon ne m'a donné qu'une extrême aisance. Je me suis toujours contenté de faibles gains ; en marchant à la fortune, je me suis fait accompagner de la justice ; elle a modéré mes profits, mais elle les a rendus respectables. Toutes les nations s'intéressent à moi, et si je ne suis pas le plus riche négociant de Corinthe, je suis peut-être le plus estimé.

Après avoir passé quelques mois ensemble, les deux freres se séparerent enfin ; Phécrate resta dans Corinthe avec une femme dont il était la gloire, et qui était le charme de sa vie ; il y vivait avec des sages et avec ceux des négocians à qui l'amour des richesses n'avait pas fait oublier les muses et la vertu. Le ciel lui refusa des enfans, il semblait avoir adopté tous ceux de ses amis : il leur donnait des leçons, et ses exemples leur apprennaient à mêler à l'esprit de commerce l'esprit d'honneur. C'est à lui peut-être que les négocians de Corinthe doivent la réputation de noblesse et de bonne foi qu'ils ont dans toutes les contrées.

Hégesippe retourna dans Chalcis retrouver des enfans qui lui ressemblaient trop, et une femme qu'il n'aimait pas ; il ne put réunir autour de lui que des courtisanes, des prêtres et des histrions. Méprisé des sages, étranger aux plaisirs de la conscience, il fut toujours incapable de jouir de ses richesses, et toujours tenté de les augmenter.

Je ne verrai point mon élève lire ce récit sans l'accompagner de beaucoup de commentaires, dont le fruit et celui de toutes mes leçons sera de bien graver dans sa tête les vérités suivantes. L'amour des richesses ne sera ni injuste

ni effréné, quand on voudra les acquérir par un travail utile à la patrie ; mais ces richesses, vous devez en jouir, et comment ? Le voici : donnez des secours au vieillard, à l'infirmes, à l'orphelin ; faites travailler le pauvre qui est dans sa force ; procurez à vos amis, à vos sociétés des plaisirs de bon goût ; allez au secours de l'Etat dans ses besoins ; alors vous ferez avouer une grande vérité ; c'est qu'il est impossible que le riche jouisse de ses richesses sans être utile au peuple.

Quiconque a dans le cœur l'amour de l'ordre, de la justice et de ses semblables, sait quels genres d'industrie conviennent à l'homme de bien et quels prix il peut en recevoir.

Cependant il y a deux vices qui accompagnent souvent l'amour des richesses : ils ont deux caractères différens, et les moyens de les guérir ne sont pas les mêmes.

Ces deux vices sont l'avarice et la cupidité ; tout ce que je viens de dire ne me dispense pas d'en parler avec quelque détail.

L'avarice naît en nous du sentiment vague de notre faiblesse ; l'avare n'a que de faibles desirs, et croit les moyens de les satisfaire aussi,

faibles que ses desirs ; s'il imagine , s'il voit des obstacles à ses goûts , il croit en voir plus encore à sa sécurité , à son repos , et il pense que les richesses serviront à les vaincre ; les a-t-il acquises , il craint de les perdre , il craint de les dépenser , il ne sait les employer ni pour lui , ni pour les autres ; jamais pressé de jouir , il est toujours occupé d'acquérir lentement , et de conserver soigneusement.

La cupidité naît en nous du sentiment de nos forces : nous nous sentons capables d'une multitude de jouissances ; mais nous avons besoin d'une multitude de moyens pour nous les procurer : les richesses les donnent , et nous n'épargnons pour en avoir ni les travaux , ni les soins , ni même les crimes ; l'avare semble aimer les richesses pour elles-mêmes , parce qu'il retarde le moment d'en jouir ; le cupide veut jouir sans cesse et toujours acquérir.

Si mon élève a des goûts faibles , s'il me voit sans regret différer ses jouissances , s'il ne sait employer les petites sommes que je lui donne ni à ses plaisirs , ni à ceux de ses compagnons , s'il cherche à multiplier les moyens de se procurer un jour un plaisir médiocre , s'il a une certaine défiance des événemens et de lui-même , s'il a quelque chose d'austère , peu de sensi-

bilité, je serai sur mes gardes, l'avarice est prête à se saisir de lui, et j'aurai de la peine à le lui disputer.

Si je jette cet enfant au milieu des amusemens, je puis lui en faire prendre l'amour; je le puis si j'emploie, pour l'animer, les moyens dont j'ai parlé dans la note sur la paresse; quant à sa défiance craintive des événemens, je le renvoie à ce que j'ai dit dans ma note sur la pusillanimité; je le guérirai de l'extrême défiance de lui-même, si je sais lui ménager des succès, si je ne lui fais rien tenter de difficile, si en même tems je sais lui peindre comme difficiles des choses qu'il pourra faire sans d'extrêmes efforts. Je multiplierai le nombre des degrés par où il doit passer, afin qu'il lui en coûte peu de monter de l'un à l'autre; je lui éviterai les moindres dégoûts, et c'est ainsi que je lui donnerai peu à peu de la confiance en lui-même.

Il ne me sera pas plus difficile de lui ôter l'habitude de différer ses jouissances. Je lui ferai perdre celles qu'il ne se sera point hâté de saisir, et ce sera pour lui que l'occasion perdue ne reviendra jamais. S'il aime à entasser son argent, je renouvellerai l'usage des moyens dont je me suis servi pour guérir le jeune

homme qui était ingrat par avarice ; il perdra tout ce qu'il aura entassé et caché, etc. Si je le détermine à rendre à ses jeunes amis les petites fêtes et les présens qu'il en a reçus, j'observerai s'il ne craint pas qu'il ne lui en coûte plus qu'il ne leur en a coûté. Je chercherai à le préserver d'une certaine justice parcimonieuse, qui est assez le caractere de l'avarice. S'il refuse des présens, je verrai si ce n'est pas la crainte de rendre qui l'empêche d'accepter. Je modererai sa crainte d'être dupe ; j'emploierai avec lui un secret que j'ai déjà employé dans une autre occasion ; car heureusement le même remede peut être employé contre deux vices. Je chercherai à le rendre sensible à la commisération, à l'amitié, peut être à l'amour, enfin à l'attendrir.

Mon élève me laisse-t-il voir le besoin des commodités recherchées ; se plaît-il à posséder ces curiosités frivoles, qu'un luxe ingénieusement puéril, présente sans cesse à la fantaisie des riches ; puis-je croire qu'il aura la passion de la bonne chere, qu'il sera dominé par les plaisirs des sens ; est-il en danger d'éprouver à l'excès la passion pour les voluptés que les arts nous procurent, a-t-il du goût pour le faste, etc. montre-t il en même tems peu de retenue,

retenue, peu de délicatesse dans sa manière d'obtenir de l'argent, je me prépare à combattre en lui la cupidité.

J'excitais les passions dans l'avare ; je ne dois songer qu'à les éteindre ou à les amortir dans le cupide. Je voulais donner au premier de la vivacité dans ses goûts, l'amour des amusemens, le penchant à la joie, une sensibilité active, une disposition à saisir les jouissances présentes. Je veux donner au second la patience d'attendre l'avenir, l'habitude de se contenter de peu, une sagesse tranquille. C'est un jugement que je veux principalement former dans celui-ci ; c'est un cœur que je veux créer dans l'autre. J'inspire surtout au cupide une justice sévère et l'amour de la simplicité. Les exercices, en irritant en lui le besoin des alimens, lui font prendre l'habitude de se contenter des mets les plus simples. J'embellis sans cesse à ses yeux le plaisir de posséder la femme qu'on estime, et il n'achètera pas fort cher celle qu'il ne peut que mépriser. A mesure que sa raison s'éclaire, je vois finir en lui le goût de ces curiosités puériles, ouvrage d'un luxe sans esprit. Il aime la nature, les amusemens utiles, les vrais plaisirs, ses devoirs enfin, et je ne crains plus

d'élever en lui ce Catilina : *Alieni appetens , sui profusus.*

L'ambition est-elle un vice ou une vertu ?

Elle a souvent sa source dans le sentiment de nos forces ; elle tend à sortir de l'égalité pour passer à la supériorité ; elle est aussi l'effet du sentiment de notre faiblesse ; elle veut alors remplacer ce qui lui manque de force personnelle par la force de situation.

M. Helvétius a très-bien remarqué que les hommes d'une ambition démesurée avaient d'ordinaire des sens impétueux , des desirs vifs , des besoins sans nombre , une activité inquiète. Ils voient dans une perspective éloignée tous les plaisirs qu'ils aiment accompagner ces places auxquelles ils aspirent. Leurs espérances , leurs desirs , leurs idées sont vagues , et leur ambition n'en est que plus exaltée. Cependant ils sacrifient ces passions à elles-mêmes ; ils se consacrent en travaux ; ils se dévouent aux soins pénibles ; et pour s'assurer le pouvoir de jouir , ils sacrifient une partie de leurs jouissances : cela est nécessaire ; et ce qui l'est davantage , c'est de n'être subjugué par aucune passion particulière.

Auguste qui aimait les plaisirs de l'amour , et non une femme , a conservé l'activité de son ambition. Antoine , passionné pour une seule femme , perdit ses vues , ses talens , son tems ; et l'amant de tout le sexe triompha aisément de l'amant de Cléopâtre.

L'ambitieux qui a le sentiment de ses forces est souvent animé par l'amour de la gloire. Il desire de grandes places pour être à portée de faire de grandes choses ; et la passion d'être illustre se confond dans son ame avec celle d'être puissant.

Il y a une autre espece d'ambition qui vient aussi du sentiment de nos forces : elle est exaltée par le desir d'être aimé , et par le besoin continu , vague et sans bornes de jouir de toutes les délices d'une bonne conscience. La bonté , la générosité , l'amour de la patrie , l'amour de la justice , ces belles passions dont je vous entretiendrai bientôt , animent cette espece d'ambitieux ; mais que cette espece est rare ! Combien peu d'hommes en place ressemblent à ce Persan dont je vais vous tracer le portrait qui n'est point flatté !

Ali-Tomin était né d'une famille respectée en Perse avant la conquête des Arabes ; il vit

l'honneur et les vertus environner son berceau , et son éducation lui apprit à suivre la route que ses peres lui avaient tracée. On estimait dans sa famille les lettres et la philosophie , parce qu'on y pensait que les hommes de tous les tems et de tous les climats leur devaient une partie du bonheur dont ils ont joui sur la terre. Ali-Tomin les cultiva dès l'enfance ; il les aima toute sa vie : elles fortifierent en lui la seule ambition qu'il ait connue , la seule qui convînt à sa grande ame , la passion d'être utile à la Perse et au monde. Il voulait tout savoir , il aspirait à tout , parce qu'il n'y avait aucun bien qu'il ne voulût faire. Aucun homme n'eut autant de connaissances , et ne médita sur ses connaissances avec plus de génie. Il pouvait éclairer le législateur , le magistrat , le physicien , le chymiste , le poëte , le laboureur , le négociant , le moraliste , l'orateur ; il réunissait toutes les lumieres , et même tous les talens de ces différens hommes , avec la facilité de combiner promptement une multitude d'idées ; il avait trop d'activité pour n'avoir pas l'esprit d'invention , et il n'inventait que des choses utiles.

Son amour pour le genre humain n'ôtait

rien à sa tendresse pour ses amis. Heureux de bonne-heure par sa conscience , par un juste et modeste sentiment de son mérite , il ne porta dans l'amitié ni jalousie ni ombre.

Jamais l'envie n'approcha de son cœur ; il aima tout ce qui avait des talens et des vertus. Parvenu d'assez bonne-heure au gouvernement d'une province , il n'y parut jeune que par son incroyable activité. Il n'y eut pas de bien possible qu'il ne fit au peuple confié à son administration.

Le bruit de ses vertus et de son génie retentissait dans Ispahan , et placé dans une des secondes places de la Perse , il était parvenu à la première renommée. La voix publique l'indiquait au Sophi pour en faire un de ses ministres , et ce prince lui donna une des places les plus importantes de son conseil. Ispahan n'était pas encore assez corrompue pour ne pas louer , même avec chaleur , la vertu qui se signalait dans une province éloignée ; mais elle l'était trop pour ne pas craindre et haïr la vertu qui devait la corriger.

L'élévation d'Ali-Tomin causa la joie la plus vive au petit nombre de Persans qui aimaient

encore leur patrie ; mais le moment où il fut nommé ministre , fut un moment d'épouvante pour tous ceux qui devaient leur puissance ou leurs richesses aux abus , et pour ceux qui fondaient sur ces mêmes abus de coupables espérances.

Pendant Ali-Tomin s'occupa d'abord du soin de ranimer l'amour du travail , comme le moyen le plus sûr de guérir les deux plus grands maux des peuples , le vice et la pauvreté. Il abrogeait des lois gênantes qui avaient fait succéder la paresse à l'industrie. La terre cultivée par des mains encouragées produisait d'abondantes moissons ; les belles soies et les belles laines de la Perse ne passaient plus à l'étranger sans avoir été employées par des ouvriers persans ; les vins du Chorasan et de la Bactriane allaient librement faire les délices des tables de toute l'Asie. Le monopole n'opprimait plus ; le prince et les grands aimaient le peuple , et le peuple aimait le prince et les grands.

Pour faire circuler plus aisément dans la Perse et chez l'étranger le produit de la terre et des manufactures , des canaux furent creusés , des chemins furent construits : ils ne furent

point l'ouvrage d'un peuple esclave qui donnait son tems sans salaire : on y employait, | en les payant , le pauvre , l'orphelin , le vieillard.

Ali-Tomin multipliait les établissemens utiles à la santé et à l'instruction des peuples. Nul citoyen n'était sans fonctions dans l'empire , parce que le désœuvrement trouvait partout sa punition , et l'activité sa récompense. Les impôts étaient diminués , et les revenus du prince étaient augmentés. Le peuple était dans l'aisance , et les grands se trouvaient plus enrichis par leurs terres qu'ils ne l'avaient été par les graces de la cour.

Les mœurs s'épuraient , les comodités de la vie se répandaient , la joie pure et constante succédait aux larmes du peuple et aux folies des riches. Ali Tomin voulait que les peuples de chaque province indiquassent eux-mêmes le bien qu'on pouvait leur faire , et du fond de ces provinces étaient envoyés à Ispahan des hommes éclairés et vertueux qui consultaient ensemble sur le bien qu'on pouvait faire à tout l'empire.

Les sages voyaient avec joie que chacune des belles lois d'Ali-Tomin annonçait et préparait toujours une loi plus belle. Les intrigans de la

cour et de la ville, les régisseurs des deniers du prince, ceux qui s'enrichissaient par des privilèges funestes à l'industrie, des courtisans fatigués de respecter la loi, cette foule d'hommes sans mérite et sans titres qui infectent les capitales, les hommes de loi irrités que les dissensions entre les citoyens devinssent moins communes, l'envie blessée de la gloire du ministre, le calomnièrent dans l'esprit du prince et dans celui des peuples. Quelqu'absurdes que fussent les calomnies, elles excitèrent des mouvemens séditieux, elles allarmerent le prince. Ali-Tomin, indifférent à la renommée, et marchant au bien public à travers les murmures, tranquille sur les paroles qu'Abas lui avait données, suivit sans défiance ses vues pures et saintes, ces conseils d'un esprit constant et lumineux, qui l'auraient avec le tems rendu le maître du cœur d'Abas et de celui des peuples.

Abas trompé renvoya son ministre; le jour de son exil fut un jour de fête pour une cour et une capitale également corrompues; les sages gémiréent, et ils ont regretté jusqu'au tombeau l'espérance de voir leur nation plus heureuse et le bonheur de la Perse influer sur celui du monde.

Si je puis espérer de former dans mon élève un ambitieux semblable à celui que je viens de peindre , j'examinerai d'abord son esprit. A-t-il de la mémoire , de la sagacité et de la justesse ? suit-il sans fatigue une chaîne de raisonnemens ? sait-il discuter ? son analyse est-elle exacte et facile ? est-il tout entier à l'objet dont il s'occupe ? passe-t-il sans effort d'un objet à l'autre ? A-t-il l'esprit d'ordre ? voit-il nettement un grand ensemble et les rapports que les parties ont entre elles ? Qu'il soit appelé ou non aux grandes places par sa naissance ou par son goût , je vois un homme fait pour elles , et qui peut y faire de grands biens si son caractere ne s'y oppose.

A-t-il ces passions fougueuses ennemies de toute contrainte , et qui n'inspirent l'amour du pouvoir que pour mettre l'ambitieux en état de les satisfaire ? Est-il dominé par des sens impétueux ? Je craindrai ce caractere , mais je ne désespérerai pas de le modérer , et même de substituer aux passions de mon jeune homme de plus belles et de plus nobles passions ; je serai le plus heureux des instituteurs ou des peres , si chez l'ambitieux qui a des talens je vois naître quelque chose de ces passions sublimes

qui ont été l'ame d'Ali-Tomin ; j'exciterai son ambition par toutes les espérances vagues des plaisirs qu'il devra un jour à sa bonté active et puissante ; je lui ferai des tableaux énergiques du bonheur dont il sera la cause ; il entendra le cri de la reconnaissance de son siècle et de la postérité ; dans le bruit de ces acclamations universelles je lui ferai distinguer les actions de grâces du malheureux qui a cessé de l'être.

Si je ne puis me flatter de modérer et de changer les passions de mon jeune homme, de lui inspirer des sentimens relevés, ou de donner à ses projets le but le plus honnête ; je m'appliquerai à détruire en lui l'ambition, j'en ferai peut-être un homme inutile ; mais si je lui laissais ses vices, j'en ferais un homme dangereux.

L'ambition, comme je l'ai dit, est souvent en nous l'effet du sentiment de notre faiblesse ; alors elle prend des caractères différens du caractère dont je viens de parler. Si l'ambition de mon élève est timide, et si la timidité peut me faire douter qu'il ait la force de ne pas renoncer un jour à la vertu ; si je pouvais penser qu'il sera du nombre de ces ministres qui, toujours tremblans, veulent toujours se faire craindre ;

je l'entreprendrai des dangers qui environnent les grandes places ; je lui parlerai des trames mortelles qui tourmentent certains ambitieux qui semblent arrivés au comble de leurs desirs ; je citerai Denis, Cromwel, Richelieu, Mazarin, Pombal, et tant d'autres moins célèbres et aussi malheureux. J'ajouterai les obstacles que mon jeune homme doit trouver dans son caractère : puisqu'il est timide, il n'aura qu'une activité médiocre ; il doit lui en coûter beaucoup d'entreprendre le difficile ; je lui dirai : pour arriver aux grandes places, vous marcherez avec trop de précautions. Il y a un proverbe chinois qui dit : le chemin le plus long est celui où on s'arrête ; et vous vous arrêterez souvent, vous emploierez trop de moyens dont l'un pourra nuire à l'autre ; vous choisirez de préférence ceux qui peuvent n'être pas les meilleurs, mais qui n'attirent aucun danger dans le moment présent. Une crainte extrême de vous faire des ennemis vous empêchera peut-être de vous faire des amis utiles ; je l'entreprendrai du caractère d'un homme ambitieux et timide, je lui ferai lire ce portrait.

Orazius est né d'une famille plébéienne, que ses richesses, et quelques services ont élevés

aux premières dignités de l'empire. Son père se fit adopter dans une maison patricienne assez obscure, et se crut l'égal des Cornéliens et des Emiles. Le fils eut les mêmes prétentions, elles lui furent contestées, et Orazius humilié ne vit plus dans les grands que des ennemis; cette situation augmenta sa timidité; il prit un caractère de défiance qui accompagna toutes ses démarches. Déterminé cependant à devenir un jour le maître de ceux qui ne voulaient point être ses égaux, il aima le travail et l'intrigue; il eut de grands desseins, et jamais de grandes vues; il cacha sa vie et ne tenta de parvenir à la faveur de César que par le secours des eunuques, des courtisanes et des affranchis; il employa contre ses rivaux les sourdes calomnies et les coupables artifices. Revêtu enfin d'emplois importans, il ne parut occupé que de la crainte de les perdre; pour les conserver, il sacrifia le peuple à la cour, la cour au prince et le prince aux favoris. Ses agens exerçaient des rapines, dont il partageait les fruits avec les courtisans en crédit; parvenu enfin aux premières places et à la première faveur, il ne fut que plus inquiet et plus défiant; il craignit qu'on n'employât contre lui les moyens qu'il

avait employés contre ses prédécesseurs. Il devint sombre et cruel, il arma les lois en faveur de ses haines et de ses jalousies ; ennemi du mérite, il le poursuivit ou le tint dans l'abaissement, et Rome se crut revenue aux tems des Scjans et des Pallas.

La vanité est une passion qui est souvent le mobile d'un ambitieux faible et timide : un homme de ce caractere est rarement capable de suivre avec persévérance de longs travaux, un plan bien combiné. Il s'arrête pour jouir de ses moindres succès ; en marchant au temple de la fortune, il s'amuse des hommages qu'on lui rend sous le péristile, et perd l'occasion d'entrer dans le sanctuaire ; ce caractere n'est pas rare dans les pays où il est plus important d'être à la mode que d'avoir de la gloire, de ménager la voix des femmes que celle des sages, d'être vanté dans la capitale que dans l'armée ou dans les provinces.

J'emploierai la vanité de mon élève pour le guérir de l'ambition, je lui ferai voir les grandes places comme de superbes pieds-d'estaux, sur lesquels on est en vue de tous les côtés : cette image flattera d'abord sa vanité ; mais elle l'intimidera, lorsque je dirai que le plus petit défaut

de l'homme en place , est connu de tout le monde ; qu'avec des talens, un travail assidu, des connaissances et même des succès, un homme, à la tête du gouvernement, est toujours jugé avec une rigueur injuste ; que le ridicule, les railleries les plus piquantes, les censures les plus outrées sont des fruits que moissonne l'homme puissant, qui n'a pas fait aux hommes le bien qu'ils avaient le droit d'attendre, et même celui qu'ils demandaient injustement.

Il y a une autre espèce d'ambition, qui peut se guérir plus aisément que celles dont je viens de parler ; elle est plus inspirée par le sentiment de sa faiblesse que par celui de ses forces. Dans les pays riches et industrieux, il y a des hommes qui dans leur jeunesse ont été agités par l'amour des plaisirs, ou celui des richesses ; mais qui perdent ces passions lorsque leurs sens les laissent plus tranquilles. S'ils n'ont alors que médiocrement le goût des arts, celui des connaissances, celui de la campagne, celui de la société, ils sont fatigués de l'engourdissement de leur ame ; ils voudraient du mouvement, quelque emploi de leurs facultés. L'intrigue nécessaire pour parvenir aux grandes places et pour s'y maintenir, est à leurs yeux l'occupa-

tion qui leur convient le plus, parce qu'elle n'exige pas toujours des soins assidus et pénibles, et qu'elle doit réveiller dans leurs cœurs les craintes et les espérances.

J'aurai peu à craindre ce genre d'ambition dans mon élève, parce que dans sa jeunesse je lui ai montré l'art de ne pas épuiser ses goûts; je l'ai entretenu des différentes especes de plaisirs; je lui ai fait connaître que ceux de la société, du luxe des arts et les plaisirs purement animaux devaient être goûtés par intervalles, qu'ils ne sont pas plus à la portée des grands que des hommes d'une condition commune; et qu'enfin, comme dit Montagne, les avantages principesques ne sont que des avantages imaginaires.

Il faudrait un livre entier sur la maniere d'exciter, de régler, d'amortir l'ambition; cette note ne contient que des idées sommaires, mais qui peuvent être utiles. J'ai montré le phare qui éclaire les écueils dont le port est entouré, et je n'ai point fait connaître en détail la plupart de ces écueils, ni les moyens d'éviter chacun d'eux.

Et l'amour de la gloire, qu'en direz-vous ?

La gloire, dit M. Hume, est la récompense des actions, des ouvrages, des talens utiles au grand nombre des hommes; la gloire, dit M. Helvétius, est le cri de la reconnaissance universelle : je voudrais qu'il eût raison; mais il s'en manque beaucoup que nous soyons assez éclairés pour n'accorder la gloire qu'aux grands hommes qui nous ont servis. Alexandre a renversé un empire redoutable à sa patrie; il a donné de bonnes lois; il a fondé, comme le remarque Voltaire, un grand nombre de colonies; il a bâti plus de villes que les autres conquérans n'en ont détruit; il a ouvert au commerce des sources nouvelles, et lié entre elles les nations.

César a subjugué des peuples dont Rome n'avait rien à craindre; toutes ses guerres ont été injustes et condamnées par Caton. Après ses succès dans la guerre civile, usurpateur de Rome et du monde, il n'a songé qu'à prodiguer les emplois, les honneurs et les richesses aux hommes chargés de vices qui avaient conspiré avec lui l'oppression de sa patrie; il n'est pas

pas resté de lui comme de Sylla, de bonnes lois, de sages institutions; et cependant on a disputé et on dispute encore lequel de César ou d'Alexandre a mérité la plus grande gloire.

C'est à la force déployée avec éclat, c'est aux actes réitérés et heureux de la puissance que les hommes et les siècles vulgaires donnent la gloire. On admire de grands hommes funestes au monde, comme ces montagnes énormes, dont les sommets couverts de fumée et de frimats lancent de tems en tems des feux ou versent des torrens qui dévorent ou ravagent les campagnes.

Un grand courage, une extrême activité, une intelligence supérieure, sont une véritable puissance qui impose à la multitude; il suffit que cette puissance se manifeste par des succès, pour imposer au grand nombre un étonnement respectueux. Il y a plus: ce n'est pas seulement la puissance fondée sur les qualités dont je viens de parler, c'est la puissance heureuse, c'est l'ouvrage des circonstances et non du génie, qui obtiennent la gloire. Lorsque dans l'Orient deux généraux imbéciles donnent bataille, il faut bien que l'un des deux soit vainqueur; et si, comme il arrive souvent dans ces pays, la

victoire est suivie d'une révolution, le vainqueur a de la gloire.

La médiocrité victorieuse a plus de gloire que le génie vaincu ; il a fallu plus de lumières et de travaux à Cicéron pour réparer les ruines de Rome après la mort de César, qu'il n'en a fallu à Auguste pour opprimer la liberté ; et Auguste comme homme d'état a plus de gloire que Cicéron. César qui a fait usage de la corruption des Romains pour les asservir, a dû rencontrer moins d'obstacles que Caton, qui voulait rétablir l'ordre, les lois et les mœurs ; l'admiration et l'amour des philosophes sont restés à Caton, et César emportera toujours l'admiration de la multitude.

La multitude fait d'abord la gloire qui n'est qu'une réputation très-étendue, et cette multitude n'a jamais assez la connaissance de l'homme ; celle des qualités qui font les grands talens, celle des affaires pour juger sainement du génie qui a inspiré les grands hommes.

Aujourd'hui que les hommes éclairés sont en plus grand nombre qu'ils n'étaient autrefois, aujourd'hui que leur voix, depuis l'invention de l'imprimerie, se fait entendre au loin et a de l'influence sur l'opinion, un grand succès soit

dans les arts , soit à la guerre , soit dans le gouvernement n'obtient qu'une gloire passagere , si l'ouvrage qui a réussi n'approche pas de la perfection , ou n'a d'autre but que de servir à l'amusement d'un peuple désœuvré , si le guerrier vainqueur n'a pas eu en tête un rival habile , s'il n'a rien inventé dans l'art de la guerre , si l'administrateur n'a pas eu des vues grandes et nouvelles , s'il a été indifférent au vrai bonheur de la nation , s'il n'a pas augmenté le travail et la vertu.

A mesure que la raison se perfectionnera , on trouvera qu'il a manqué à des hommes célèbres par des qualités éminentes , ce qui doit être le premier mérite de l'homme ; cette raison lumineuse , cette bienveillance qui les porte à consacrer au bonheur de leur espece tout ce qu'ils ont reçu de force et de génie. Peut-être finira-t-on par ne voir qu'avec un dédain mêlé de haine ces hommes de génie qui ont été assez malheureux pour ne faire que de grandes choses , sans imaginer d'en faire d'utiles.

Nous sommes encore loin sans doute de ce moment où la raison perfectionnée jugera ainsi tous les honnnes qu'on honore du nom de grands.

Nous avons appris, j'en conviens, à distinguer deux sortes de gloire, la fausse et la vraie ; mais on a mal spécifié leurs différens caracteres. On doit entendre par la vraie gloire, celle des hommes qui se font aimer en même tems qu'on les admire ; on doit entendre par la fausse gloire, celle des hommes qui, en nous étonnant, se font craindre et haïr ; mais quels sont ces hommes étonnans, qui inspirent en même tems l'admiration et la haine ?

On peut haïr de près le conquérant injuste qu'on admire, et le ministre qui montre plus de génie que de bonté ; mais de loin, on fait plus que de les admirer, on se sent de la disposition à les aimer : il est rare qu'on leur sache plus mauvais gré d'opprimer leur espece par leurs actions, qu'on ne leur sait bon gré de l'illustrer par leurs talens. On se plaît à parler d'eux ; le récit de ce qu'ils ont fait, l'idée de ce qu'ils sont, nous donnent de l'émotion ; tantôt celle de l'étonnement, quelquefois celle de la pitié, souvent celle de la crainte.

Les hommes ont un respect si naturel pour la force, ils ont tellement le besoin d'être émus, qu'ils ont tous quelque bienveillance pour ceux qui peuvent les étonner ou les émou-

voir par l'emploi de leurs talens ou de leur puissance.

Je guérirai jusqu'à un certain degré mon élève de ce défaut, en lui donnant des idées plus précises de la gloire ; je voudrais qu'il en eût des idées justes, quand il ne devrait être qu'un homme commun : il ne mêlerait pas du moins sa voix à celle des vils mortels qui consacrent la renommée de ceux qui les oppriment ou qui les trompent ; s'il est fait pour la gloire, ses moyens pour l'obtenir seront des travaux et des vertus.

Mais comment puis-je m'assurer qu'il peut aspirer à la gloire ?

Si je le trouve disposé à renoncer facilement à ses goûts, à ses commodités, à ses intérêts, dans l'espérance d'obtenir de l'estime.

S'il est affligé de toute espece de honte, et en même tems s'il a la force de s'exposer à quelques blâmes passagers pour mériter des éloges durables.

Si je lui vois une certaine espece de desir permanent d'étendre son existence dans l'opinion de son siecle et de la postérité.

S'il n'est point trop emporté par le plaisir du moment.

S'il n'est point dominé par de petites passions.

S'il a du courage , une conception facile avec une attention forte.

Lorsque j'ai jugé qu'il est né pour la gloire, il me reste à découvrir quelle est la sorte de gloire à laquelle il pourra prétendre.

Si je lui vois cette sensibilité qui grave dans la mémoire les images des objets.

S'il est frappé vivement des tableaux de la nature et de la peinture des passions.

Si ce penchant à imiter, qui fait une partie de l'instinct de tous les hommes , le porte à imiter avec le ciseau , le pinceau ou dans ses écrits.

Si son imagination se plaît à créer des tableaux dont il est ému et dont il veut faire passer l'émotion dans les autres, il est né pour se distinguer dans les arts ; quel que soit son état , je l'engagerai à cultiver son talent, et je l'entretiendrai des productions et de la renommée des grands hommes dont il va suivre la carrière.

Est-il né avec ce courage d'instinct qu'on nomme valeur ? a-t-il ce courage de raison que j'ai cherché à lui inspirer ? se peint-il facilement l'ensemble et les détails d'un pays ? son esprit paraît-il disposé à entendre et suivre dans l'histoire les mouvemens des armées ? son corps robuste n'est-il point abattu par les exercices violens et par la fatigue ? a-t-il de la présence d'esprit ? la première de ses pensées est-elle souvent la meilleure ? Il est destiné à la gloire des armes. L'histoire des Epaminondas, des Annibal, des Luxembourg, sera souvent le sujet de nos conversations.

S'il a les qualités que j'ai demandées dans la note précédente à ceux qui prétendent aux places du gouvernement, je l'occuperai des connaissances nécessaires aux hommes d'Etat.

Si je remarque dans son caractère une curiosité attentive, qui se porte ou sur la nature ou sur l'homme ; si ses observations sont accompagnées de réflexions ; s'il préfère à tout la connaissance de la vérité ; s'il n'a point trop fortement le besoin de croire ; s'il ne se décide à prendre une opinion qu'après des preuves de la plus grande force ; s'il a cependant quelque disposition à généraliser ses idées, je le

livre à la philosophie qui l'appelle , il est fait pour la gloire qu'elle procure ; le desir de cette gloire fortifiera en lui son attention , son esprit de réflexion et son amour de la vérité .

Quelle que soit la carrière dans laquelle il doit entrer , je lui prouverai que de toutes les forces étrangères que l'homme peut ajouter à la force naturelle , la gloire est presque toujours la plus puissante et la plus agréable. Elle ne met pas les hommes dans notre dépendance , mais elle les intéresse vivement à notre conservation et à notre bonheur .

Ces applaudissemens , ces triomphes décernés par les nations aux hommes illustres , que veulent-ils dire ? Nous vous devons ou de bonnes lois , ou la paix , ou des plaisirs , ou des lumières. Vous êtes chers à cette multitude que vous avez protégée , ou sauvée , ou éclairée ou charmée.

Je n'oublierai pas de dire à mon élève que d'ordinaire les avantages de la fortune , les honneurs et les plaisirs sont les suites de la gloire. Il verra dans le vague tous les biens qui l'accompagnent ; mais je me hâterai d'ajouter
que

que pour être adorée, elle n'a besoin que de ses charmes. Les louanges que vous recevrez, lui dirai-je, vous attesteront votre mérite et vous donneront le contentement de vous-même. Vous lirez dans tous les yeux le témoignage de vos talens et de vos vertus, et avec cette jouissance on peut se passer de toutes les autres.

Une manière encore d'enflammer mon élève pour la gloire, c'est de lui en faire goûter les prémices. Je lui ménagerai quelque succès éclatant, mais j'aurai soin qu'on vante moins ce qu'il a fait que ce qu'il peut faire.

Il serait bien heureux pour moi que mon jeune homme eût un compagnon fait pour devenir illustre. L'émulation, ce ressort si commun dans les éducations modernes, et qu'il faudrait peut-être employer plus rarement, est fait surtout pour donner plus d'activité à ceux qui prétendent à la gloire; mais j'aurai soin que cette émulation ne dégénere jamais en jalousie. Les amans de la gloire sont plus obligés d'être des rivaux généreux que les amans de la fortune.

Je m'occuperai beaucoup des causes qui pourraient éteindre ou affaiblir dans mon élève la

passion de la gloire ; la plupart sont les mêmes qui éteignent ou affaiblissent l'ambition , et j'en ai parlé. Il y en a d'autres : voyez ce que j'ai dit dans les notes sur l'orgueil , la présomption , la vanité , etc.

Au reste , vous devez voir par tout ce que je viens de dire , que l'amour de la vraie gloire est nécessairement une vertu ; et que si le jeune homme peut séparer l'idée de gloire de celle de vertu , il ne doit jamais séparer l'idée de vertu de celle de gloire.

*Fin du tome II et de la première partie du
Commentaire.*

CORRECTIONS,
CHANGEMENS ET ADDITIONS
DU TOME SECOND.

LE CATÉCHISME UNIVERSEL, page 4, ligne 17, au lieu de, sociétés, une partie des notions, lisez : sociétés, des notions.

Page 13, dernière ligne, au lieu de, dix à douze pages, lisez : trente pages.

Page 94, ligne 15, après d'acquérir, mettez une virgule.

COMMENTAIRE SUR LE CATÉCHISME, page 138, ligne 19, au lieu de, l'industrie, lisez : l'industrie.

Page 145, ligne 17, au lieu de, dôme de myrte, lisez : dôme de myrthe.

Page 162, ligne 3, au lieu de, pour pour parler, lisez : pour parler.

Page 165, dernière ligne, au lieu de, les conduire, lisez : le conduire.

Page 170, dernière ligne, au lieu de, quatrième année, lisez : sixième année.

Page 175, ligne 11, au lieu de, soit plus colere, lisez : soit toujours plus colere.

Page 177, lignes 2 et 3, au lieu de, de croire que son mérite, lisez : de croire que le genre de son mérite.

Page 182, ligne 18, au lieu de, cependant, lisez : mais.

Page 235, ligne 23, au lieu de, l'attrait, lisez : du goût.

Page 236, ligne 4, au lieu de, elle a un enfant, lisez : elle un enfant.

Page 286, ligne 14, au lieu de, pourra m'entendre, lisez : pourra quelquefois m'entendre.

Même page, ligne 18, après ces mots, de la misere, ajoutez : dont la religion les console souvent.

Page 288, ligne 10, au lieu de, les vues, lisez : les rues.

Page 302, ligne 23, au lieu de, la permettez, lisez : la permettriez.

Page 304, ligne 18, au lieu de, leur punition, lisez : votre punition.

Page 329, lignes 23 et 24, au lieu de; ces êtres, lisez : les êtres animés.

Page 357, ligne 14, au lieu de, et placé dans une, lisez : et dans une.

Page 367, ligne 10, après ces mots, du luxe, mettez une virgule.

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

